

vendredi 15 avril 1938
dix-huitième année, n° 4publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

L'âme tchèque
Le plébiscite de la Grande Allemagne
Marcel Proust
Coup d'Etat au Liechtenstein
En Finlande centrale
En quelques lignes...
Problèmes actuels
L'effacement de la Catalogne du XV^e au XVIII^e siècle
Les pharisiens
Lettres étrangères
Les Evêques autrichiens et le Saint-Siège
dans l'aventure de l'Anschluss

Dom Paul de VOOGHT, O. S. B.
Joseph MELOT
Jean VALSCHAERTS
Roger de CRAON-POUSSY
Camille MELLOU
* * *
Hilaire BELLOC
Giovanni HOYOIS
Comte Eugène de GRUNNE
O. FORST de BATTAGLIA
Mgr Louis PICARD

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

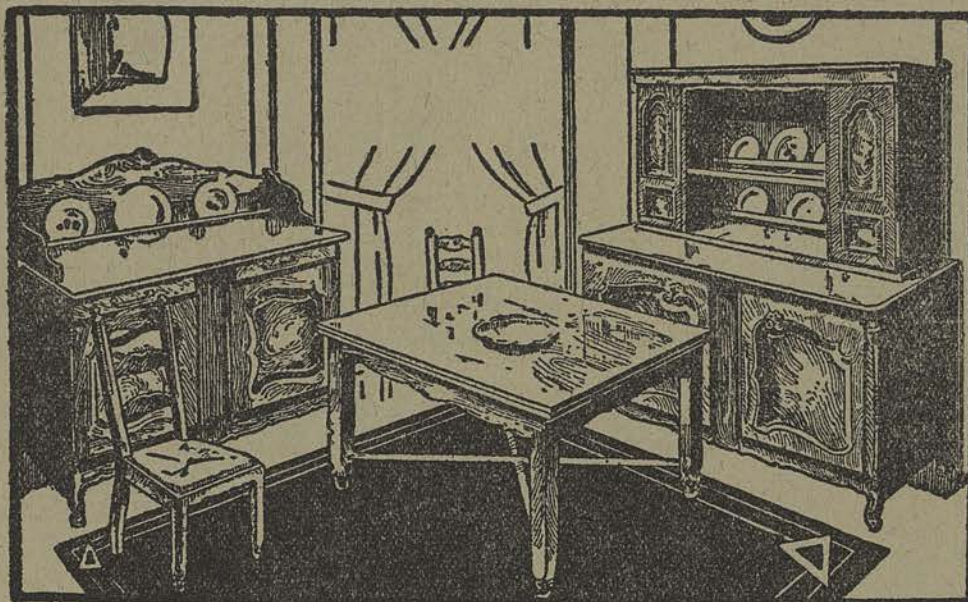
Compte-chèque postal 489,16

meubles
d'art

bureaux et salles d'exposition
8789 av. du Midi Bruxelles

A. Van Eynde

style moderne
style anglais
arts décoratifs



chambre à coucher 2350 - salle à manger 2500

Le journal qui monte...

LE VINGTIÈME SIÈCLE

- Ses suppléments
- Ses grands reportages
- Sa publicité qui rend

Abonnement : 1 an 95 fr.
3 mois 25 fr.
Ch. post. 266



11, boulevard Bischoffsheim, Bruxelles

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES

Fournisseurs brevetés de la Cour



Anciens Etabliss. François PEETERS

Sous-Toitures Économiques et
très légères en Ciment armé
formant Plafonds clairs et unis
Dalles pour Cours

Conditions spéciales pour Congrégations religieuses

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre du Commerce
de Bruxelles : 836

Téléphone 48.07.55

Compte Chèques
Postaux : 118.84

Usine raccordée à la Gare de HAREN-NORD

Sous-Toitures Translucides brevetées

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET

” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge

En vente dans toutes les merceries

RAFFINERIES A VAPEUR

FABRIQUE DE GRAISSES

d'Huiles et Graisses pour l'Industrie,
la Marine et l'Automobile

consistantes
et vaselines

Huileries des Flandres

L. HOERÉE-VAN WAMBEKE

Rue du Fort
AUDENAERDE

TÉLÉPHONE 133

Reg. du Comm. Audenaerde 94

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{té} A^{me}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESCENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

111

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET

Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer,
Oudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE À CHAUD

Société Métallurgique d'ENGHIEN S^tELOI

Soc. Anon.

ENGHIEN (Belgique)

CONSTRUCTION RIVÉE & SOUDÉE

PONTS — CHARPENTES — RÉSERVOIRS
LEVAGE — MANUTENTION — WAGONS
VOITURES — PIÈCES DE FORGE
BOULONS — RIVETS — TIRE-FONDS

LES PRODUITS REFRACTAIRES DE GAND E. J. DE MEYER

ALLÉE VERTE, 120, à GAND

Téléphone : 11928

Compte Ch. Post. 205030

Usine de Briques et Pierres Réfractaires de toutes formes et
dimensions pour toutes les industries, pour tous les usages.
Spécialité de Briques Réfractaires à haute teneur d'Alumine
Prix sur demande.

P. R. P. PLOEGSTEERT P. R. P.

Sté Ame DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

“Le Progrès”

Adm.-dél. : R. DE BRUYN, à Ypres

BRIQUES DE PAREMENT GENRE

« SILÉSIE » et « ÉCONOMIQUE »

en style brute, rugueux, sablé, nervuré, écorce et lisse

Toutes teintes

Tous formats

Hourdis en terre cuite, système breveté

RÉFÉRENCES : par milliers de mètres carrés

BRIQUES CREUSES LÉGÈRES ET CLOUABLES

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brulage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDÈLE MAHIEU

98, aven. de Philippeville
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

MANUFACTURE DE TREILLIS ET TOILES MÉTALLIQUES

Société Anonyme.

PLOMBIÈRES (LIÈGE)

Téléphone : MONTZEN N° 16

TOILES MÉTALLIQUES en tous métaux de tous numéros et
forces de fils. Toiles moustiquaires en cuivre rouge, laiton
et fils galvanisés. — GRILLAGES MÉTALLIQUES EN FILS
ONDULÉS en toutes grandeurs de mailles et forces de fils.
TREILLIS SIMPLE TORSION en fils galvanisés pour clôtures
et en cuivre pour protection de vitraux, etc.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE N° 2.

Société Belge de l'Azote

et des Produits Chimiques du Marly

Société Anonyme au capital de 211.050.000 francs

Usines à RENORY-OUGRÉE (Belgique)

Fabrication d'ammoniaque synthétique suivant les procédés G. Claude

Ammoniac anhydre — solutions ammoniacales — acide nitrique de toutes concentrations — anhydride sulfureux et dérivés.

Nitrate d'ammoniaque et nitrate de potasse pour explosifs.

Engrais divers : sulfate d'ammoniaque — nitrate d'ammoniaque agricole — sulfonitrate d'ammoniaque — nitrate de soude — nitrate de chaux ammoniacal — calciammon — cyanamide — engrais pour jardins.

Alcool éthylique synthétique — acétone — éther 720 et 725 — solvants.

Alcool méthylique (Méthanol) — Formol 30-40 % — hexaméthylènetétramine pharmaceutique et technique — trioxyméthylène,

Résines synthétiques et vernis spéciaux — Poudre à mouler.

Fongicides. - Herbicides. - Insecticides.

TOUT CE QUI CONCERNE

la VERRERIE

(Bocaux - Bouteilles - Verres - Gobelets - Carafes
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces)

vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits

Renseignements ou voyageur sur demande

S^{rs} C^{rs} Havrenne frères

Verriers-Gobeletiers—JUMET

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

SOCIÉTÉ ANONYME

DES

Ateliers René De Malzine

SCLESSIN près Liège (BELGIQUE)

Télégr. Demalzine-Sclessin

Tél. 118.71 et 276.70

Engrenages droits, coniques, hélicoïdaux et à chevrons en toutes matières et de toutes dimensions.

Moteurs-réducteurs. — Réducteurs de vitesse.

Pièces mécaniques de précision pour toutes industries.

Machines spéciales.

Machines de ménage : batteurs-mélangeurs, hache-viandes, coupe-légumes, presse-fruits, etc.

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Antienne firme J.-F. JOWA, fondée en 1881, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises,

Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées

pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.

Fers marchands et feuillards galvanisés.

Réservoirs galvanisés.

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX

BOLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Dumfrer Sclaigneaux Belgique,

Téléphone

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRE, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.

ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB

TUYAUX — PLOMB A SOELLER — SOUDURE D'ÉTAI —

PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN

PLOMB — LAINE ET FIL DE PLOMB — ACIDE SULFURIQUE

Arséniate de plomb — Sulfate de zinc — Cadmium électrolytique

Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Fers - Aciers - Tôles

Boulons - Rivets

Poutrelles et rails

Sciage de tous profils

Ronds pour béton

Découpage sur spécifications

Poutrelles de clôtures

Spécialité de tôles fortes

Société Anonyme des Établissements

D. L. C.

TÉLÉPHONE 289 04

2 lignes

BUREAUX ET MAGASINS :

Rue du Viaduc,

SCLESSIN (Gare)

S. A. Fonderie DEJAER

SCLESSIN
Télégr. : Dejaer-Sclessin Téléphone : 314.55

Broyeurs — Mélangeurs — Malaxeurs
pour toutes industries

Système breveté PIRLET-BRASSINE. — Pièces de rechange
pour broyeurs. — Toutes pièces en fonte

PARACHÈVEMENT

Téléphone 92108 Maison fondée en 1894 C. O. P. 47127

R. & A. Meirschæert Frères

Sapin du Nord et d'Amérique
Triplex - Orégon - Sapin - Chêne - Aulne
Scierie & Raboterie mécaniques

306-310, chaussée de Bruxelles, MELLE (lez Gand)
Livraison franco wagon
franco camion à domicile

A. SARRASIN

Ingénieur civil diplômé E. P. F. ZURICH
34, rue de la Loi, BRUXELLES

Tél. 11.55.27 Compte chèq. post. 2134.75

BÉTON ARMÉ
DEVIS - PROJETS - EXPERTISES

BUREAU D'ÉTUDE

Heylen - Courtois

Ingénieur A. I. A.

LE BÉTON ARMÉ

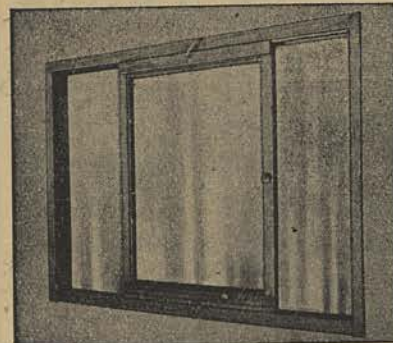
dans toutes ses applications

184, rue de la Loi, Bruxelles - Tél. 33.88.70

Les Menuiseries G. MYLLE

En tête du progrès

SPÉCIALITÉS BREVETÉES



Portes unies indéfor-
mables **UNIMAS**
Portes de garage « Éclips »
Châssis guillotine
Châssis coulissants
Châssis standard

Catalogues, références
et devis sans engagement
189, avenue de la Reine
Bruxelles Tél. 15.23.33

TOITURES EN CIMENT VOLCANIQUE ET EN ROOFING

Travaux d'isolation et d'étanchéité

Bitume — Ciment volcanique — Feutres bitumés — Roofing — Jute
bitumé — Liège aggloméré — Feutres asphaltés pour fondation —
Enduit plastique à froid — **HYDROFUGE « RENSEC »**

Jos. GOESSENS Suc. de Gaston PRADEZ

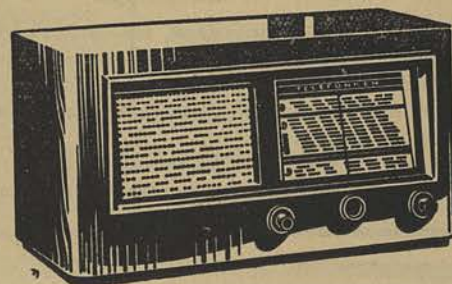
(Licencié Technique)

RUE AUGUSTE HOCK, 7 et 9 — LIÈGE
Téléphone 204.61

CES NOUVEAUX TELEFUNKEN

SONT VRAIMENT DES

« INSTRUMENTS DE MUSIQUE »



SUPER TA 55 WK

6 Circuits. 5 Tubes. 3 Gammas d'ondes. Reproduction natu-
relle. Détection exempte de distorsion par lampe diode.
Puissante pentode de sortie AL 4 Telefunken. Préamplifica-
tion basse-fréquence et liaison capacité résistance. Conden-
sateurs d'accord à profil spécial. Haut-parleur à rendement
élevé. Compensation automatique de fading. Contrôle d'ac-
cord par orthoscope. Cadran géant soigneusement éclairé.
Une ébénisterie de belle ligne en noyer avec encadrement
métallique.

TELEFUNKEN

BON POUR UNE DOCUMENTATION GRATUITE

— 40, rue Souveraine, 40, Bruxelles —

Appareils Sanitaires

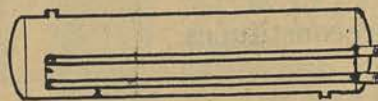
— EN GROS —

R. Van Marcke

Place du Casino, 7, Courtrai

Pompes électriques. — Tuyauteries.
Métaux
et tous accessoires pour installations sanitaires.
Multiples références.

BOILERS & RÉSERVOIRS



LA SOUDAUTOGÈNE

J. Yerna & Fils

Rue Beau-Mur, 47, LIÈGE — Téléphone : 144,51

Ernest LENDERS

2, Place Constantin Meunier — UCOLE I - BRUXELLES
Téléphone : 44.95.38

L'ACOUSTIQUE

dans le bâtiment

SON !

CHALEUR

PRODUITS CHIMIQUES, FÉCULE, SELS

ÉTABLISSEMENTS

Van Eyck Frères, Soc An.

180, rue de la Soierie, à Forest-Bruxelles
Tél. 43.00.20

155, quai de Wondelgem, à Gand
Tél. 127.87

13, rue du Pont-Neuf, à Renaix
Tél. 117

BOIS DU PAYS

CONTREPLAQUÉS

BOIS DU NORD & D'AMÉRIQUE

Par wagon franco-gare
dans toute la Belgique

A. VAN ROMPAEY

215, RUE PANNENHUIS
Jette-St-Pierre-Bruxelles

Tél. : 26.06.61

Radiobell

“ 538 ”

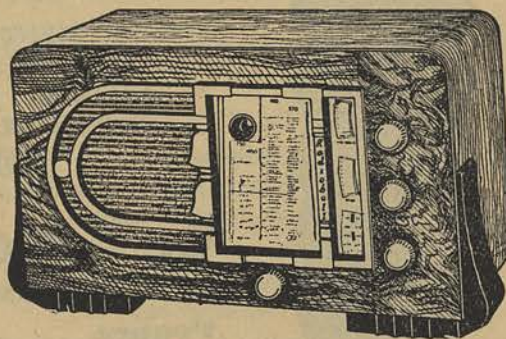
PRIX :

Altern.

2.490 frs

Universel

2.565 frs



Toutes ondes : 17-2.200 m.

L'OREILLE MYSTÉRIEUSE
LE TABLEAU DE BORD
SYNTONISATION VISUELLE
“ TUNOGRAPH ”

C'EST UN PRODUIT DE LA

Bell Telephone Mfg. Co

rue Boudewyns - ANVERS

Bols du Nord & d'Amérique

Entrepôt et Magasin à Anvers.

LES ÉTABLISSEMENTS

Aug. DERMINE

Société Anonyme.

NAMUR, 21, Boulevard de Merckem
BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour

Téléphones : Namur 483 — Bruxelles : 15.14.53.

Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 88.

Pierres blanches
Marbres - Granits
Pierres reconstituées

A^{NG.} E^{TS} SOILLE F^{RES} S.A.
Avenue du Port, 106, Bruxelles

BRIQUES DE LUXE POUR FAÇADE

La Cérabric Fouquemberg

Brevetée et déposée
Usines à HAUTRAGE-ÉTAT et à STAMBRUGES
Directeur : MAX FOUQUEMBERG, Docteur en sciences U. L. V.
SIX COLORIS DIFFÉRENTS !
Tous les formats et profilés, haute résistance mécanique
Gélinivité nulle, porosité minime
ÉCHANTILLONS ET CATALOGUES SUR DEMANDE
Nombreuses références :
Hôtels de ville, Écoles, Maisons de rapport, Villas, Buildings



LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

et absolument sans danger

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
à HUY (Belgique)

CÉRAMIQUES



de la Lys

Marcke lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin
Société Anonyme Naamlooze Vennootschap
Belgique Téléphone : Courtrai 629. **België**
Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

**Carrières et Fours à Chaux
de la Dendre
à MAFFLES lez-ATH**

**PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS
TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONDÉS
POUR MARBRERIE
PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE**

Pompes CHAUVIER

Boulevard Emile de Laveleye, 205 - **LIEGE**
Tél. 110.54 — Registre du Commerce 8364

Spécialité de Pompes à très haut rendement - - Pompes pour tous liquides
Pompes à Air et à Gaz - - Pompes à vide pour l'Industrie et les Laboratoires

ÉTUDES D'INSTALLATIONS

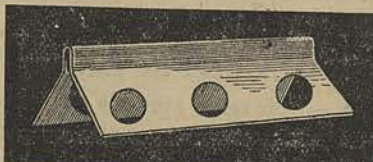
Les meilleures références - Exposit. Intern. Liège 1930 - Médaille d'Or

Établissements PRINCEN

CONSTRUCTEURS : 31, RUE DE L'AVENIR, SOLESSIN
Téléphone Liège 29842

MÉCANIQUE GÉNÉRALE

Machines pour Plombiers-Zingueurs et Tôliers. — Baguettesuses
Pieuses - Rouleuses. — Couvercle — Grilles économiques —
Para-Graisse



marques : « Chicane-Etoile »
et « Gondole ».
Fabrication Belge. — Breveté.
« ENCASTRO »

Profilé en tôle galvanisée
pour la protection des angles
de mur.

POUPÉES - MASQUES - FANTAISIES

Pièces détachées

LES ATELIERS

G. De Weirt

40, rue Coenraets, 40 — BRUXELLES

Téléphone : 37.86.50.

POUPÉES. — ANIMAUX. — JOUETS EN TISSU. —
MATIÈRE INCASSABLE. — PIÈCES DÉTACHÉES. —
POUPÉES DE SALON. — MASQUES, TÊTES, CORPS et
TOUTES PIÈCES DÉTACHÉES. — CRÉATION ARTICLES
de FANTAISIE et de RÉCLAME



**GUILLOTINE
GRIGNOT**

FENÊTRES - RÉVERSIBLES
HERMÉTIQUES

Brevetées en Belgique et à l'étranger

72, rue Vinave, 72

GRIVEGNÉE-lez-LIÈGE

Téléphone : 506.33 Liège

Du remords et du regret
à qui n'a pas de
"Fenêtre Grignot,,

Firme UNICA

la plus importante du pays pour le jouet

Fabrication belge 100 % - Poupées en-
tièrement lavables et incassables - Ar-
ticles bourrés - Spécialité d'articles pour
couvents, fancy-fair et fêtes de charité.

Etabls Jos. Verhoye-Deckmyn & Fils

Tél. 283

Courtrai

Établissements Lavenne Frères

DOUR

Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis

BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »

Couleurs préparées « VATALINE »

Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur

TOUT POUR LA PEINTURE

Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des RÉGIONS TOURISTIQUES
du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-
Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance.
— Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région
industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le
château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermite. — Le
vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et chaise de sainte
Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique.
— Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade
de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux;
— L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anciennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Polvache;
Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques
de Montaigne, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frênes,
Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-
MEUSE, LESSE, ARDENNES, au départ de DINANT.

La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de THUIN et de LOBBES. — Ruines de la
célèbre Abbaye d'Aulne.

"PATRIA"

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1.

THÉÂTRE PATRIA

740 places assises

Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.

2.

Salle des CONFÉRENCES

225 fauteuils

Estrade et installation pour projections lumineuses.

3.

Vaste HALL avec buffet

400 mètres carrés.

Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fair.
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up).

4.

Locaux spacieux et confortables

Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location
des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi
que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
700.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGÈRES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents


Fournisseur de la Cour

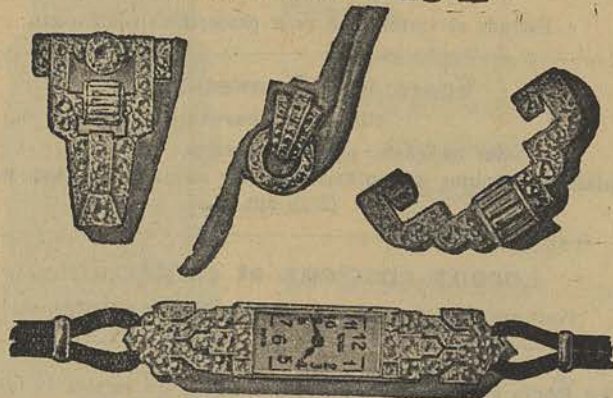
SIMONET-DEANSCUTTER

EXPERT.
FABRICANT.

JOAILLIER ET ORFÈVRE.

72 rue Coudenberg

— BRUXELLES —



Le montre DUOPLAN.

ÉDITIONS
TOURNAI



CASTERMAN
PARIS

Pour réaliser
L'Action catholique

par F. LELOTTE, S. J.

Avec une préface de M. Pierre HARMEL,
Président général de l'A. C. J. B.

— In-12, 216 p. : 15 fr. —

« Un manuel pratique entre les mains des
aumôniers et des militants d'A. C. »

« Tous les objectifs ouverts à l'A. C. ne
nous paraissent pas encore dégagés. [...] On
ne saurait assez souvent faire le point et
ramener l'attention sur les idées centrales
qui confèrent à l'A. C. ses notes essentielles. »

PIERRE HARMEL,
Président général de l'A. C. J. B.

Le Livre du Père Lelotte, « Fait le Point »

DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

L'âme tchèque
 Le plébiscite de la Grande Allemagne
 Marcel Proust
 Coup d'Etat au Liechtenstein
 En Finlande centrale
 En quelques lignes...
 Problèmes actuels
 L'effacement de la Catalogne du XV^e au XVIII^e siècle
 Les pharisiens
 Lettres étrangères
 Les Evêques autrichiens et le Saint-Siège
 dans l'aventure de l'Anschluss

Dom Paul de VOOHT, O. S. B.
 Joseph MELOT
 Jean VALSCHAERTS
 Roger de CRAON-POUSSY
 Camille MELLOU
 * * *
 Hilaire BELLOC
 Giovanni HOYOIS
 Comte Eugène de GRUNNE
 O. FORST de BATTAGLIA
 Mgr Louis PICARD

L'AME TCHÈQUE

Dans la formation spirituelle des peuples européens le christianisme a joué un rôle de première importance. Les nations, toutefois, ont réagi diversement sous l'action chrétienne, tels des complexes sanguins dissemblables résorbant de manière inégale des vaccins indents. Des prédispositions naturelles plus ou moins prononcées, le hasard des jeux politiques, des circonstances historiques différentes ont conditionné l'élément chrétien de cent façons irréductibles dans la formation des physionomies nationales.

Chez aucun peuple, toutefois, le christianisme n'a été mêlé plus intimement à l'histoire que chez les Tchèques. Leurs fastes nationaux et leur histoire ecclésiastique se confondent. Définir — ou retracer — l'attitude des Tchèques vis-à-vis du christianisme, son esprit et ses églises, c'est fixer le trait principal de leur psychologie nationale.

Je voudrais essayer de le faire brièvement.

* * *

Les pays germaniques fournirent les premiers missionnaires chrétiens à la Tchécoslovaquie au IX^e siècle. En 836, l'évêque de Salzbourg consacre la première église des pays slaves à Nitra (Slovaquie). L'évangélisation, toutefois, ne se poursuit pas sans heurts. Les missionnaires germaniques, s'obstinant à ignorer la langue slave, n'inspirent pas la confiance désirable pour leur délicate mission. Se faisant prendre pour les hérauts du germanisme, autant que du Christ, ils mettent le grand-duc Ratislav dans la nécessité de demander à Rome des prédicateurs slaves. Et comme on ne peut lui en fournir, Ratislav s'adresse à Byzance, d'où lui sont envoyés Cyrille et Méthode. Ces deux grands saints apportent de précieux cadeaux avec eux : le Psautier, l'Evangile, les écrits des Apôtres et des textes liturgiques choisis; le tout traduit en glagolitique, l'ancienne langue slave de ces contrées.

Ils célèbrent la liturgie en grec et en slave. Mais, chose étonnante à première vue, ils maintiennent le rite latin déjà établi. Accusés d'hérésie à Rome, Cyrille et Méthode parviennent à se justifier. L'usage du glagolitique leur reste acquis. Dans une bulle du pape Jean VIII, publiée en 880, nous lisons : « Ni la foi, ni la doctrine ne s'opposent à ce que l'on chante la messe et lise l'Evangile ainsi que l'Ancien et le Nouveau Testament en langue slave... (1) » Lentement la christinisation se poursuit en Bohême, Moravie et Silésie.

Ces premiers faits de l'histoire ecclésiastique de Tchécoslovaquie représentent assez exactement comme l'ouverture du drame religieux et national qui va se dérouler à travers les siècles sur la terre agitée de Bohême. Dès ce début laborieux, les causes des déchirements futurs s'affirment au complet. Autour du berceau de la Bohême le sort a accumulé des dons fallacieux. Ce sont : l'emprise germanique sur ce petit peuple slave, entouré de toutes parts de terres allemandes; un sentiment national tchèque déjà très vif et en réaction chronique contre un trop puissant voisin; les tendances byzantinistes de la piété et de la liturgie; l'enrôlement des contrées tchécoslovaques dans l'Eglise latine... Voilà ce que vaut aux Tchèques d'être nés aux confins du monde slave et du monde germanique et aux frontières mal définies de deux sphères d'influence catholiques divergentes : l'Eglise latine et l'Eglise byzantine.

A peine les premières lueurs du christianisme ont-elles rougeoyé que déjà la Tchécoslovaquie s'arc-boute contre des missionnaires dont elle suspecte les intentions politiques. La lutte sans fin contre le germanisme envahissant, et déjà ennemi « du dedans », est engagée. Ces Slaves pénétrèrent trop profondément

(1) M. WEINGART, *Rukovět Jazyka staroslověnského*, Praha, 1937, Svarek, I, p. 29.



dans le cœur de l'Europe (1). Ils s'y créèrent une patrie, mais ne réussissent jamais à se la réserver pour eux seuls. Ils ne cessent d'être entravés par la force d'expansion puissante du voisin qui occupe tous les horizons, sauf un. La menace allemande, imbalayable nuage noir, étend une ombre éternelle sur le ciel de la Bohême slave.

Or ce sont précisément les Germains qui s'occupent d'évangéliser la Tchécoslovaquie, et dès lors, dans le cœur de ce peuple encore enfant une inquiétude se glisse et y pousse des racines profondes. A toutes ses difficultés religieuses, des questions irritantes de races et de nationalités viendront mêler leur venin. Chaque fois qu'un missionnaire s'annonce, qu'il soit catholique, ou plus tard luthérien et calviniste, le Tchéque averti est tenté de lui faire subir une méfiante douane. Ce sera d'ailleurs toujours la même contrebande nationaliste qu'il découvrira dans les bagages...

Dans les difficultés religieuses les sympathies tchèques pour l'Orient liturgique jouent également un rôle considérable. L'histoire a rattaché les Tchécoslovaques à l'Eglise latine, mais les tendances profondes de leur sensibilité religieuse leur créent des accointances spirituelles avec les pratiques des Eglises orientales. Christianisés dans le moule latin, que leur imposent des mains germaniques, ils donnent l'impression de n'être jamais devenus des Romains purs. Bien des fois, au cours de leur prodigieuse histoire, la nostalgie des horizons slaves qui leur échappent les rend rétifs à l'ambiance latine, sans que pourtant l'union avec les Eglises d'Orient leur réussisse jamais. Les Tchèques se seraient-ils sentis mieux à l'aise comme catholiques romains de théologie et de liturgie orientales? Qui saurait le dire au juste? Un fait est patent. Devenus catholiques latins, très souvent ils donnèrent l'impression que le harnais ne leur séait qu'à moitié. Placés comme au centre du monde, ils furent trop hommes d'Occident pour se donner à Byzance, tout en restant trop Byzantins pour se trouver tout à fait bien à Rome. Plutôt que le latinisme intégral, ou que la liturgie et la discipline complètes de Byzance, la tradition tchèque a adopté une position intermédiaire difficile. En ce début, elle consiste à pratiquer la liturgie latine en langue slave. Et ainsi, dès ce moment, la lutte d'influences religieuses est engagée, à côté et en même temps que les luttes nationales.

Le diocèse de Prague est fondé en 972. Le premier évêque est l'Allemand Dietmar; le second Vostêch (Adalbert) est Tchèque. Au début du XI^e siècle, un ermite, Prokop, fonde le monastère de Sârava, où la liturgie latine est célébrée en langue slave. Mais en 1096 les moines slaves sont chassés et remplacés par des moines latins. Au fur et à mesure que le pays se civilise et se christianise, l'immigration germanique s'amplifie. La Bohême reste toujours pays slave, mais jamais il ne se vide de l'élément germanique ni ne se l'assimile.

Les Allemands ne l'ont pas oublié. J'ouvre au hasard un journal du Reich (2). Il parle de Prague comme de la plus belle ville allemande au delà des frontières. Je parcours le rapport que le pasteur Pfeiffer de Berlin a écrit sur l'Eglise évangélique allemande en Bohême, Moravie et Silésie dans la collection *Ekklesia* (3), et j'y trouve littéralement que Prague, « autrefois la capitale du Saint-Empire romain de la nation allemande », est

une « très antique fondation allemande possédant la plus ancienne université allemande (1) ». Et le savant docteur de continuer : « Et où donc voulez-vous que se rende le Pragois-Allemand? Il ne peut vivre et mourir qu'à Prague. Et qui arrive de l'étranger et tombe sous le charme de cette ville enchantée, elle ne le lâche plus, et il y trouve sa patrie (2). » Pourrait-on plus clairement révéler les attaches allemandes en Bohême?

Il en fut ainsi dès les origines, et rien n'y changea jamais, pas même sous le règne du plus grand roi tchèque Charles IV, élu empereur de l'empire romain germanique (1346), alors que le royaume de Bohême atteignit le sommet de sa prospérité et de sa grandeur.

Grand chrétien, l'empereur appelle à Prague des prédicateurs de mérite, tchèques et allemands. Il fonde l'université, qui porte toujours son nom, et qui comprenait quatre collèges nationaux, tchèque, bavarois, saxon et polonais. Il fonde à Prague le monastère slave d'Emmaüs, qui est peuplé de moines croates. Ils y restèrent jusqu'au début du XVIII^e siècle et furent remplacés alors par des moines latins (3), en attendant que des Allemands y succèdent...

* * *

Que l'on plonge ainsi la sonde dans ces six premiers siècles de l'histoire ecclésiastique de Bohême (4), constamment on repêche les mêmes traits qui, dès l'origine, composèrent la physionomie spirituelle du pays. La Bohême n'appartint jamais en entier à une race unique; deux pôles d'attraction religieuses ne cessent d'y entre-croiser leurs influences; et, du message chrétien les vues politiques ne se décantent qu'avec peine. La sensibilité religieuse tchèque, sincère et profonde fleurit sur une terre où, sans trêve, des mondes s'entre-choquent; elle se construit peu à peu une route pleine de surprises, et qui lui appartiendra en propre. Toujours alertée, et tiraillée en divers sens, elle se replie sur elle-même, dans un nationalisme jaloux et un christianisme spécial qu'elle se trace par ses propres moyens. Mais sur cette trame d'aspirations à la libre pensée chrétienne, malgré tout se dessine un attachement foncier à Rome. L'avenir confirmera ce jugement.

Les grands soubresauts de la libre pensée chrétienne tchèque débutèrent par la prédication de Jean Hus (1370-1415). La réforme religieuse qu'il voulut susciter ressemble en bien des points, comme un frère, à tous les mouvements du même genre. Il voulut refréner les abus, restaurer les bonnes mœurs, lutter contre le luxe et les débordements du clergé, mettre fin aux abus de toutes sortes, interioriser la religion, la rapprocher du Christ... En tout cela, les thèmes de prédication de Jean Hus se rencontrent avec ceux de tous les réformateurs que le ciel vit naître. Il proclame les idéals que s'arrogèrent bien des sectes, et, au surplus, il ressemble fort à l'Eglise catholique, reprenant, à ses heures, des mesures urgentes pour se réformer *in capite et in membris*. Ce n'est pas là qu'il faut chercher la signification essentielle du réformateur. Elle ne se révèle pas mieux dans les luttes sanglantes que le hussitisme provoqua. Celles-ci aussi ne furent que trop tristement semblables à toutes les guerres de religion. Pour et contre le hussitisme, on en vint à défenestrer,

(1) J. PFEIFFER, *Die Deutsche Evangelische Kirche in Böhmen, Mähren und Schlesien. Ibid.*, p. 168.

(2) *Ibid.*, p. 169.

(3) Plus exactement par des moines espagnols du Mont-Serrat.

(4) L'on pourrait dire, en tenant compte des mouvements de migration plus anciens, que les Slaves ne surent pas se maintenir, sauf en Bohême. Primitivement la Prusse leur appartenait. Pratiquement la situation tchèque est devenue celle d'un îlot slave dans le monde germanique.

(2) *Essener National Zeitung* du 7 février 1938, cité dans *Obnova* (Prague) du 12 mars 1938, p. 4.

(3) *Ekklesia. Eine Sammlung von Selbstdarstellungen der christlichen Kirchen*, herausgegeben von Fr. Siegmund-Schultze, N. V. Die Ostero-päischen Länder. Die Kirchen der Tschechoslovakiei, Leipzig, 1937.

(4) Aux premiers temps de la christianisation, les pays composant l'actuelle Tchécoslovaquie formaient une unité politique. Depuis le début du X^e siècle (903), le sort de la Slovaquie se détacha de celui de la Bohême, Moravie et Silésie, pour n'y revenir qu'en 1918. Les rapports entre Tchèques et Slovaques restèrent toutefois fréquents, surtout pendant et après les guerres hussites. Dans la suite de ces pages, nous avons toujours en vue les Tchèques de Bohême, Moravie et Silésie, qui forment maintenant encore la partie dirigeante de la République Tchécoslovaque.

pillier et à brûler; on condamna à mort et on expropria; on fit la guerre d'extermination. Il n'y a rien, en tout cela, qui soit propre à l'hussitisme. Depuis que le monde existe, le fanatisme religieux est une de ces fièvres chaudes et chroniques qui ne pardonnent pas. Les hommes n'ont jamais pu se déshabituer de se haïr et de se faire la guerre au nom du Père céleste, les juifs comme les mahométans, les protestants comme les catholiques. Les hussites s'y firent pas exception. Que si nous voulons dépister des traits propres à la psychologie religieuse et nationale tchèque, ces horreurs ne doivent nous arrêter. Depuis que Caïn tua Abel, aucun peuple n'en fut épargné.

L'aspect spécialement tchèque de l'histoire de Hus et des hussites apparaît ailleurs. A l'Université une lutte venait d'éclater au sujet du schisme d'Occident. Le roi s'était déclaré favorable à la convocation d'un concile chargé d'élire un nouveau pape. Hus et ses amis le soutenaient tandis qu'à Prague les professeurs et étudiants allemands s'étaient prononcés en faveur de Rome. Aux orages religieux qui allaient s'abattre sur la Bohême il fallait, comme toujours, que l'irritant problème des nationalités ajoutât son poison. Voulant, malgré l'opposition allemande, se faire approuver par l'Université, le roi Wenceslas IV accorde trois voix à la seule nation tchèque et ramène à une seule voix celles des trois autres nations : bavaroise, saxonne et polonaise. Là-dessus les professeurs et étudiants allemands quittent Prague et fondent l'Université de Leipzig. Si le geste du roi tchèque ne respecta pas les usages en vigueur, il témoigne en tout cas avec éloquence de la volonté d'être le maître chez soi. Qui n'applaudirait à cette prétention essentielle de la dignité nationale? Le geste était trop violent peut-être? Il partit avec la force élémentaire qu'y mettent parfois les opprimés, quand par hasard ils échappent à une étreinte douloureuse habituelle.

Bien vive se manifestait en tout cas l'antagonisme des races dans une question qui aurait pu ne mettre en présence que des opinions religieuses. A Jean Hus on attribue la parole qui est restée, maintenant encore, dans l'âme des Tchèques et que les Sudètes ne renient pas : « Le serpent se chauffera plutôt sur la glace que l'Allemand n'estimera le Tchèque. » Un événement allait se produire, dont le souvenir ne s'effacerait plus.

Jean Hus, dont la prédication avait ému l'autorité suprême, est convoqué au concile de Constance, condamné au bûcher et brûlé. Mais, circonstance aggravante du drame, il s'était rendu à l'invitation du concile muni d'un sauf-conduit du roi de Hongrie Sigismond, alors empereur du Saint-Empire romain de la nation germanique. Hus devait-il nécessairement rentrer sain et sauf dans sa patrie sous l'égide de ce passeport? Ce ne semble pas là chose absolument démontrée. Mais même si le concile et l'Empereur doivent être absous du crime de félonie, ils ne le peuvent être sans une subtilité de jugement dont l'âme populaire se montre toujours incapable. Par la nécessité des choses, Hus devint un symbole national et religieux.

Dans le drame qui se jouait alors les sympathies byzantines reparurent, et, une fois de plus, se mêlèrent à la bagarre. Pendant que Jean Hus se rend au concile de Constance, son ami Jakoubek inaugure à Prague la Cène sous les deux espèces. Aux conflits nationaux l'atavisme religieux particulariste unissait ainsi ses complications étranges.

Par-dessus tout la libre pensée chrétienne tchèque éclata dans le réformateur. Jean Hus devançait de cent ans le protestantisme!

Après que les Apôtres avaient propagé le message du Christ, et que petit à petit l'Eglise s'était développée autour de l'Evangile, de longs siècles ne pensèrent même pas à séparer ce qui, dès l'origine, avait été indestructiblement uni : le Christ et son Eglise. Les premiers qui trouvèrent dans leurs convictions chrétiennes

mêmes l'audace d'opposer l'Epouse mystique à son céleste Epoux ce furent Hus et les Tchèques.

Certes, ce ne fut pas Jean Hus qui proclama le premier que l'Eglise n'est que « la communion intérieure et spirituelle des fidèles ». Hus eut, lui aussi, des maîtres. (1). Mais il fut le premier à offrir sa vie pour la foi nouvelle, tout comme Thomas More donna la sienne, un siècle plus tard, en témoignage de sa fidélité à la foi traditionnelle. Et le peuple de Bohême fut le premier à vouloir vivre en masse de cette conception. Il s'y mit avec une ardeur incroyable, sacrifiant à sa foi, comme les premiers chrétiens, argent, biens et vie.

Encore à Prague, et prédicateur en vogue, Jean Hus est excommunié par Alexandre V, mais il n'en continue pas moins sa prédication « parce que le Christ a dit : « Allez et enseignez. » Attaché au bûcher et sommé de rétracter ses hérésies, il répond : « Je me garderai de le faire pour ne pas pécher contre Dieu, et aussi pour ne pas froisser ma conscience, et pour ne pas donner du scandale à tous ceux à qui j'ai prêché. » Toute l'idéologie protestante s'était ainsi incarnée, un siècle avant Luther, dans un homme d'une pureté de vie irréprochable et qui paya sa foi de son sang.

Cependant, et malgré qu'il en semble, le martyr réserve à Jean Hus une place à part parmi les apostats de l'Eglise catholique. On est tout naturellement amené à le comparer à Luther. Quelle différence pourtant! A côté du moine allemand défroqué, agitateur puissant et heureux, aux invectives grossières et à la conversation grivoise, la physionomie de Hus se détache, fine et austère, confiante en son bon droit, et sauvant, malgré son obstination, un reste d'obéissance qu'il scelle de son sang en se rendant au concile. Ne pourrait-on pas affirmer que s'il fut condamné comme hérétique, il mourut toutefois plus près de Rome qu'aucun autre hérésiarque? Sur le bûcher, il fait penser aux premiers martyrs chrétiens, ou à ce saint vieillard Eléazar qui mourut pour avoir refusé de manger de la viande de porc, et protesta, en expirant, de sa fidélité à la loi juive : « Le Seigneur qui a la science sainte voit que, pouvant échapper à la mort, j'endure sous les bâtons des douleurs cruelles selon la chair, mais qu'en mon âme je les souffre avec joie, par respect pour Lui (2). »

Le sort de Jean Hus ne fut pas moins tragique. Impliqué malgré lui dans les rivalités congénitales des peuples occupant la Bohême, désireux, comme le furent tous ceux de sa nation, d'une liturgie qui le rapprochait des rites byzantins, par-dessus tout premier porteur des troublantes aspirations à la libre pensée chrétienne, et jusque dans le geste contradictoire de soumission qui lui fit prendre le chemin de Constance, Hus se dresse comme le type douloureux du Tchèque chrétien travaillé par de puissants atavismes qui ne cessent de se heurter.

On s' imagine difficilement à quel point le souvenir de Hus est resté vivant dans l'âme des Tchèques, quels échos passionnés il réveille encore maintenant. Il n'a cessé de s'imposer comme un signe de ralliement et de contradiction, objet tout à la fois de haine et d'amour, un étendard qu'on vénère et qu'on bafoue d'après les circonstances, mais qui est resté indéracinablement planté dans le cœur de la Bohême. Le catholique tchèque souffre de voir la statue de l'hérésiarque dominer la magnifique place de l'ancienne ville de Prague, là exactement où des mains sacrilèges brisèrent l'image de la Vierge. Mais que survienne un Allemand pour couvrir d'invectives le réformateur-martyr, je sais que tout cœur vraiment tchèque se révolte!

Le hussitisme ne prend pas fin avec l'exécution de Jean Hus.

(1) Hus était disciple de Wicléf, et se rapproche en bien des points des Vaudois, dont le fondateur était venu mourir en Bohême.

(2) 2 Machabées, 6, 31.

Elle commence par allumer une guerre. Quatre points-programme ramassent bientôt les forces dispersées de ceux qui s'opposent à l'armée impériale : « 1^o La parole de Dieu doit être prêchée librement par les prêtres chrétiens, ainsi que l'ordonne le Christ; 2^o le sacrement de l'autel doit être distribué sous les deux espèces à tous les chrétiens fidèles; 3^o les péchés mortels doivent être punis, aussi chez les prêtres; 4^o les clercs doivent renoncer à la possession des biens terrestres, pour vivre et travailler, selon l'enseignement des Apôtres. »

Dix années de luttes sauvages et sanglantes ne réussissent pas à réduire les partisans de ce programme (1). Il ne resta plus alors qu'à s'entendre. On y réussit. Rome accorde la communion *sub utraque* (2), et déjà cette concession suffit pour que l'aile conservatrice des hussites, les Praguois, se rangent. Unis aux catholiques, ils se chargent de vaincre les extrémistes du parti, les saborites (à Lipany, en 1434). Après de laborieuses tractations, les quatre articles reparaissent sous un nom nouveau, les « compactes », et une forme nouvelle, approuvés par les deux partis. La réconciliation est faite : « 1^o Aux laïcs l'usage du calice est accordé, c'est-à-dire la communion sous l'espèce du vin, pourvu que l'on croit et que l'on enseigne que le Christ est présent tout entier sous chacune des espèces; 2^o les péchés mortels, surtout ceux de notoriété publique, seront punis selon les lois divines et ecclésiastiques mais seulement par l'autorité légitime; 3^o la parole de Dieu sera prêchée librement, mais seulement par ceux qui en auront reçu la mission de l'Eglise; 4^o l'Eglise a le droit de posséder; de ce droit les clercs jouissent également, mais ils sont obligés d'administrer leurs biens et d'en user en toute justice. »

L'édition romaine des quatre articles l'emporte, sans aucun doute, sur la rédaction tchèque en clarté et bon sens. Elle consacre, toutefois, la ligne chrétienne tchèque. Devant l'autorité de l'Eglise, la majorité de la Bohême a fini par s'incliner. Mais, tout comme les Tchèques obtinrent l'introduction de la langue glagolitique dans la liturgie au temps de Cyrille et Méthode, ainsi l'utraquisme les distinguera à partir de Hus. Jusqu'en 1620 l'Eglise utraquiste subsistera, avec son organisation propre, à côté de l'Eglise latine. Avec des périodes de prospérité variables, elle se maintiendra comme un témoin irrécusable de la sensibilité particulariste du catholicisme tchèque.

Mal l'héritage de Jean Hus se révèle plus complexe encore. L'utraquisme n'en est que la partie la plus orthodoxe. Au moment où les utraquistes sont de nouveau reçus dans l'Eglise comme des fils repentants, réconciliés et désormais soumis, la libre pensée chrétienne rebondit et prend une figure nouvelle chez les frères de Bohême. Sous l'influence de la prédication de Rokycana et des écrits de Chelcicky, un certain Rêhor, ancien frère laïque du monastère d'Emmaüs à Prague, fonde la première communauté des frères. Ils sont les plus ardents et en même temps les moins soumis des utraquistes. Héritiers des taborites, ils s'unissent en communauté (3). « Ils s'efforçaient de vivre purement et saintement, dans la foi, l'espérance et la charité, de ne donner de scandale à personne, et de garder une conscience pure devant Dieu et les hommes. Entre eux, ils maintenaient la discipline et le bon ordre (4) ». Tels des moines, ils s'occupent avant tout du problème de leur salut. Avec le développement de l'union et l'arrivée de frères plus savants, leurs pensées revêtent

des formules théologiques nuancées : « Ils étaient d'accord pour affirmer que le salut ne dépend pas du mérite des œuvres, mais seulement de la grâce de Dieu dans le Christ. Mais la question se posait de savoir sans quelle mesure une observation austère de la loi était requise? Le salut ne dépendait-il pas plutôt de la foi toute seule?... Ils se rendirent bientôt compte qu'on ne trouvait pas la certitude sereine du salut dans une observation anxieuse des Commandements de Dieu, mais que, d'un autre côté, il y avait un danger incontestable de se perdre quand on prétendait se sauver par la seule foi-confiance en la grâce de Dieu. Les frères s'en tinrent alors à fuir l'observation anxieuse des Commandements; ils insistaient sur l'efficacité de la foi, mais ils exigeaient une foi vivante, qui ne peut exister sans la bonne volonté qu'inspire l'esprit de Dieu. Cette foi vivante, véritable donation du cœur et de la volonté à Dieu et au Christ, ne reste jamais stérile, mais conduit nécessairement à la pénitence et à la vie nouvelle (1). »

A lire cette théologie, qui entrerait sans peine dans une profession de foi catholique, et à constater l'hommage que rendirent à la pureté de leur vie tant adversaires que partisans, on peut se demander ce qui contraignit les frères à quitter l'Eglise. Le fait est qu'en 1467-1468 ils se choisissent des prêtres et un évêque qu'ils font ordonner et consacrer par les Vaudois.

Après une période de puritanisme excessif, pendant laquelle ils se refusent à prêter serment, condamnent la vie militaire, la peine de mort et... la philosophie scolastique (?), ils s'assagissent et, réunis en synodes (Brandys, 1490 et Vrchynov, 1494), adoptent des mitigations leur permettant des rapports normaux avec le reste de l'humanité.

Persécutés parfois, tant d'ailleurs par les utraquistes que par les Latins purs, mais persévérant toujours, les frères se maintiennent comme les héritiers de la pointe extrême des pensées hussiennes. Erasme a pu dire de Hus, en les visant : *Cum exultus fuerit, non revictus* (2). En eux, Hus est resté vainqueur.

Résumons cette période.

La tragique et grandiose aventure hussite a fait vibrer le peuple tchèque tout entier. Pendant quinze ans il a tenu tête aux armées impériales dans un élan d'irrésistible nationalisme, faisant monter à son zénith la gloire nationale de la Bohême. Mais cette guerre nationale était aussi une lutte religieuse. Une fois de plus, les deux points de vue apparaissent inextricables. Devant le Pape, les croyants finissent par céder. Mais ce sera en obtenant un compromis : l'utraquisme, qui rallie la majorité des populations de la grande Bohême. L'utraquisme, toutefois, ne satisfait pas tout le monde. D'un côté se maintiennent les Latins purs, symbolisant d'une façon plus vive le traditionnel attachement des Tchèques à Rome. De l'autre côté se détachent les frères, incarnant l'irrésistible penchant vers la libre pensée chrétienne. La voie moyenne, utraquiste, qui est aussi la plus large, relie les deux tendances reflétant ainsi le plus adéquatement la complexité de l'âme tchèque.

* * *

S'annonce alors, depuis que commencent les infiltrations luthériennes et calvinistes jusqu'à l'Edit de tolérance de Joseph II en 1790, une période de malheurs, très discutée encore de nos jours et difficile à débrouiller. On a l'impression que, secoué d'abord par les tempêtes du protestantisme allemand, violenté ensuite par la Contre-Réforme catholique autrichienne, le pays de Bohême a subi une longue éclipse de sa personnalité.

Les débuts du protestantisme germanique rallument l'ardeur des frères et accentue l'humeur hérétique des utraquistes qui graduellement se luthéranisent. Entre le hussitisme tchèque et

(1) Déjà en 1420, Zivka bat l'empereur Sigismond. La victoire continue à sourire aux Tchèques qui, sous la conduite de Prokop le Chauve, battent une dernière fois la croisade levée contre eux en 1431.

(2) *Sub utraque*, sous-entendu : *specie*, ce qui signifie : la communion « sous les deux espèces ». De là le nom de « utraquiste » porté par les adhérents de l'« utraquisme ».

(3) Non pas cependant au sens étroit où nous entendons les couvents. Les frères continuaient la vie familiale, mais se groupaient plutôt en colonies.

(4) *Ekklesia*, p. 53.

(1) *Ekklesia* pp. 53-54.

(2) *Ibid.*, p. 58.

le protestantisme germanique l'union ne réussit toutefois pas à s'opérer. Les Tchèques désirent rester eux-mêmes. Et de l'important voisin l'amitié est toujours encombrante. Avec les Credos de Luther et de Calvin, une nouvelle vague germanique déferle sur le pays. Les Eglises protestantes sont tour à tour libres et persécutées au gré des succès et des revers des armées catholiques impériales. Les troubles et les luttes ne cessent pas.

Au point de vue religieux, la face des choses est changée par la victoire décisive des armées impériales en 1620 à la Montagne Blanche. Le protestantisme sous toutes ses formes est définitivement battu et proscrit.

Au point de vue national, le changement ne semble pas énorme. En 1619 les calvinistes allemands se livraient aux pires violences dans la cathédrale de Saint-Guy, à Prague. Après la bataille de la Montagne Blanche, les gendarmes de l'empereur viennois galopent à travers la campagne à la poursuite des hérétiques. Nous devons laisser aux discussions des historiens tchèques de déterminer lequel des deux germanismes fut le plus néfaste pour leur nation : celui des protestants d'avant 1620, ou le catholique d'après. Un fait est certain. C'est du second germanisme que le peuple, toujours simpliste, garda un souvenir vivace. La gloire nationale de Jean Hus s'en trouva singulièrement accrue, et malgré que la recatholisation du pays pût être poussée jusqu'à la disparition presque complète des protestants, des nuages compacts s'accumulaient graduellement sur l'Eglise de Rome en Bohême (1).

Une suite de circonstances poussait de plus en plus le peuple tchèque à se désaffectionner du catholicisme. Depuis 1620 il s'était imposé, dans une large mesure, par la force, quand, à l'aurore des temps modernes, porté par les premiers tressaillements de la libre pensée, l'Edit de tolérance de Joseph II rouvrit les portes de la Bohême aux divers protestantismes. Comme par enchantement, hussites, luthériens et calvinistes reparaissent, sortant de l'ombre où ils se terraient et revenant de longs exils. Les communautés s'organisent, tâchant de renouer par delà les confessions officielles celle d'Augsbourg, et l'Helvétique, la tradition des frères, des utraquistes et de Jean Hus. Elles se développent, arrachant du pouvoir civil des concessions de plus en plus larges jusqu'à la parfaite égalité légale avec le catholicisme. Après la constitution de l'Etat tchécoslovaque en 1918, elles se regrouperont et retiendront alors une partie assez considérable des chrétiens de la République.

Le sort de l'Eglise catholique n'a jamais été plus néfaste qu'en ces années de tolérance, de Joseph II jusqu'à la révolution de 1918. En butte à une réprobation de plus en plus puissante, que lui valait son union trop intime avec un gouvernement de moins en moins populaire, l'Eglise perdit son influence dans la

mesure où le réveil national tchèque prenait corps au cours du XIX^e siècle. Le catholicisme, religion d'Etat, était en outre asservi à son puissant protecteur. La liberté d'action, indispensable à l'exercice de sa mission spirituelle, lui faisait défaut. Sous des dehors officiels brillants, l'âme catholique lentement s'éteignait. Elle semblait devoir tomber sous les mêmes coups qui allaient briser l'asservissement politique des Tchécoslovaques

* * *

La Grande Guerre et la révolution terminées, nous retrouvons une Tchécoslovaquie indépendante et un peuple de Bohême qui pourra de nouveau montrer librement au monde la qualité propre de son esprit.

Le catholicisme a commencé par subir une tempête des plus violentes. Le facteur national, plus vivant que jamais, a joué contre lui. Les forces qui créèrent l'indépendance de la nation dans un Etat nouveau voulurent incontestablement chasser du territoire reconquis le pape de Rome avec l'empereur de Vienne. Un moment on put croire que c'en était fait du catholicisme en Bohême. L'erreur était forte. Le calme revenu, l'on constata que les trois quarts de la population totale persistaient à se déclarer catholiques. Dans le monde actuel, où la libre pensée et l'athéisme triomphent, et tout spécialement après les erreurs catholiques d'un passé récent, l'on peut trouver ce résultat surprenant.

Il est vrai que dans les statistiques d'ensemble la foi des campagnes voile l'indifférence religieuse très large des villes. Il est vrai aussi que la force d'inertie a agi sur les chiffres des recensements. Pour se proclamer membre d'une Eglise protestante, ou de l'Eglise tchécoslovaque nouvellement fondée, il fallait un acte de conviction. Beaucoup de fils très indifférents de l'Eglise catholique, ne purent s'y résoudre; ils laissèrent tout en place, continuant à se faire appeler officiellement catholiques, mais sans pratiquer. Mais même chez ceux-là, la haine — ou ce qui en un moment d'effervescence et d'égarement avait pu sembler tel — s'était déjà refroidie. Que l'on fasse donc la part aussi large que l'on voudra aux indifférents, il n'en reste pas moins à l'Eglise catholique une majorité imposante de la population totale. Bon nombre d'excellents pratiquants se maintiennent parmi elle. La qualité moyenne des prêtres dépasse ce qu'elle était au début de ce siècle.

Que si les Tchèques sont restés, en ce point, fidèles à leur tradition, ils ont gardé tout aussi bien le besoin ancestral de suivre une route à eux. Descendants authentiques de Cyrille et Méthode et des utraquistes, ils jouissent maintenant dans l'Eglise catholique latine d'un régime spécial, leur accordant un large usage de la langue nationale dans la liturgie.

A toutes les anciennes Eglises évangéliques la libre pensée tchèque a laissé la plus entière liberté. Toutes fleurissent plus ou moins : l'Eglise évangélique des frères de Bohême, l'Eglise évangélique allemande de Bohême, Moravie et Silésie, l'Eglise évangélique de la Confession d'Augsbourg en Slovaquie, l'Eglise chrétienne réformée en Tchécoslovaquie, la Communauté des frères dans la République Tchécoslovaque, l'Unité des frères de Bohême (Congrégationalistes), l'Unité des frères baptistes de Tchécoslovaquie, l'Eglise méthodiste, l'Eglise évangélique de la Confession d'Augsbourg en Silésie orientale. Je ne nomme que les principales, qui sont officiellement reconnues. Aucune de ces Eglises et de ces subdivisions d'Eglises ne manque d'adeptes.

Mais l'incident le plus remarquable des temps présents fut la création de l'Eglise nationale de Tchécoslovaquie. Tout comme l'utraquisme ne fut qu'un compromis, ainsi en est-il des concessions linguistiques actuelles en liturgie. Et comme l'utraquisme

(1) Pendant les guerres hussites, le triomphe du nationalisme tchèque se doubla d'un triomphe de la libre pensée chrétienne sur l'Eglise de Rome. La grandeur nationale des Tchèques s'était alliée à leur non-conformisme chrétien. Selon un schéma plutôt primaire de l'histoire, que Masaryk surtout popularisa dès la fin du siècle passé, la grandeur tchèque dura jusqu'à ce que la défaite de la Montagne Blanche brisa du même coup la nation et la religion libres. Dans la pensée de Masaryk, la révolution de 1918 devait restaurer l'indépendance nationale et le christianisme libre.

Contre cette conception de l'histoire nationale de Bohême s'est surtout élevé l'historien J. Pekar. Il s'appliqua à montrer qu'après la période de grandeur nationale et hussite, le protestantisme allemand fut, pour la nation tchèque, rien moins qu'une catastrophe. Il soutint en outre qu'après la défaite de la Montagne Blanche (1620) et jusqu'à Joseph II, la culture tchèque fut en honneur. Selon Pekar, les Jésuites surtout se distinguèrent. Le plus fameux d'entre eux fut Balbin qui, vers la fin du XVIII^e siècle, écrivit sa Défense de la langue tchèque (*Dissertatio apologetica prolingua slavonica, praecipue bohemica*). L'action germanisatrice des Habsbourg coïncida avec le retour du protestantisme dans le droit commun. Nous aurions ainsi au lieu du schéma en trois points de Masaryk (Grandeur hussite, Défaite de la Montagne Blanche, Renaissance en 1918), quatre périodes à distinguer : 1^o grandeur tchèque et hussite; 2^o protestantisme et germanisation; 3^o après 1620, catholicisme et relèvement national; 4^o germanisation, avec prépondérance catholique et tolérance du protestantisme (à partir de Joseph II); 5^o liberté politique à partir de 1918.

assagi se vit dépasser par l'initiative des frères, ainsi la liturgie adaptée ne put-elle retenir une fraction notable du clergé qui voulut de plus larges réformes. Après l'usage de la langue slave, après la communion sous les deux espèces, cette fois on exigea également le mariage des prêtres. Contre cette prétention Rome se raidit.

N'assistons-nous pas encore une fois à une explosion des tendances orientales de ce peuple slave embrigadé dans l'Eglise latine? Quand nous l'entendons parler de son Eglise tchécoslovaque, ne devons-nous pas admettre, une fois de plus, qu'à la conviction religieuse le sentiment national a fait subir d'étranges complications? En ce XX^e siècle, tout comme au premier siècle de son histoire, la Bohême ne réussit pas entièrement à séparer la religion et le nationalisme. De l'union trop étroite du catholicisme et des Habsbourg avant la guerre, l'Eglise tchécoslovaque est née par réaction. Et voilà que d'une façon encore plus radicale, elle confond, mais en faveur des Tchèques, le sentiment national et le sentiment religieux.

Plus encore que par ses attaches byzantines et sa teinte nationale, l'Eglise tchécoslovaque se révèle comme la pointe extrême de la libre pensée chrétienne de Bohême. Aussi avancée en ce siècle que Hus le fut dans le sien, l'Eglise tchécoslovaque adopta d'emblée, comme base de sa pensée religieuse, le plus extrême modernisme chrétien qui se puisse concevoir. Il faut transcrire ici une profession de foi, comme jamais encore Eglise chrétienne n'en proclama :

L'Eglise tchécoslovaque base la connaissance religieuse sur l'expérience personnelle de chaque homme en particulier. En l'homme individuel Dieu se révèle, et l'homme saisit cette révélation par la foi. Ainsi la foi chrétienne est-elle produite par l'esprit de Dieu, qui fut particulièrement agissant dans le Christ, et qui ne cesse d'opérer en nous. Mais, pour produire la foi, il faut qu'avec l'esprit de Dieu l'homme collabore. Dieu opère par le Christ dans les saintes Ecritures, dans les anciens écrits chrétiens, et aussi (pour les Tchécoslovaques) dans les écrits des hussites, des frères-tchèques, ainsi que dans les traditions de la Réforme mondiale jusqu'à nos jours.

Pour l'Eglise tchécoslovaque, les saintes Ecritures de l'Ancien et du Nouveau Testament sont le témoignage de l'expérience religieuse de ceux que Dieu s'est choisis comme instruments de propagation de la foi. Elles ne sont pas simplement « la parole de Dieu » mais le témoignage de la parole divine. Nous apprenons à connaître l'esprit de Dieu, non seulement dans la sainte Ecriture, mais aussi dans la tradition verbale, en autant qu'elle est en accord avec l'esprit du Christ, tel que l'Evangile nous le révèle. Mais même la révélation de Dieu, en dehors du christianisme, ne reste pas sans valeur pour l'Eglise tchécoslovaque, pour autant toutefois, qu'elle n'est pas en contradiction avec l'esprit du Christ. L'Eglise tchécoslovaque croit, en effet, à une révélation universelle de Dieu dans la nature et dans l'histoire de toute l'humanité, et ne la restreint pas à un peuple en particulier, à des personnes ou à une époque spéciales. D'après l'enseignement de l'Eglise tchécoslovaque, Dieu ne se révèle pas une fois pour toutes, mais constamment, partout et toujours, et progressivement, dans la mesure où l'humanité est capable de comprendre la révélation divine. L'homme trouve la garantie de la révélation divine dans la conscience d'un rapport infrangible, liant la connaissance de la vérité à la norme des cœurs.

La connaissance de Dieu trouve également son origine dans l'expérience religieuse, et non pas dans des preuves scientifiques de l'existence divine. Avant tout, Dieu est intuitivement vécu. Cette expérience est ensuite exprimée et conservée en concepts, expliquée par l'intelligence et la raison, de façon à ce qu'elle puisse trouver place dans une conception générale du monde et de la vie. Comme l'expérience religieuse des hommes n'est pas exclusivement une opération divine, mais aussi, de par la foi, une œuvre humaine, la

connaissance de Dieu que les hommes peuvent acquérir reste imparfaite, en images et symboles, analogique, anthropomorphique et « anthropopatique »; elle n'est jamais adéquate; elle a son histoire; elle s'est développée.

Dans sa doctrine de Dieu, l'Eglise tchécoslovaque maintient un théisme sévère. Elle s'écarte toutefois de la théodicée traditionnelle de l'Eglise ancienne, en ce qu'elle n'admet pas trois personnes en Dieu, mais croit en un Dieu unique en une personne. En cela, elle rejoint l'enseignement des Eglises unitaires. Pour l'Eglise tchécoslovaque, l'ancien dogme de la Trinité ne signifie pas l'existence de trois personnes en Dieu, mais il exprime la perfection de la vie divine intime et l'activité « ad extra ». En tant que Dieu est principe de toute perfection et créateur universel, Il porte le nom de Père. En tant qu'Il est et se révèle comme la perfection substantielle, Il mérite le nom de Fils (plus exactement : Verbe, Logos). En tant qu'Il vit de toute éternité par sa perfection propre, et conduit les hommes à Lui, on le nomme à juste titre Esprit (Vie). La doctrine des trois personnes en Dieu est de la théologie, propre à une époque de l'histoire, et non pas une révélation dans l'esprit du Christ. Plus près de l'esprit du Christ, se rapproche la foi à la vie parfaite en Dieu, et à l'activité divine « ad extra ».

Dans la conception de l'Eglise tchécoslovaque, Dieu est en même temps transcendant et immanent, mais non pas selon le même point de vue. Transcendant, Dieu l'est par sa perfection et sa distinction du monde. Immanent, Il l'est par son action créatrice et conservatrice, comme révélateur, rédempteur et sanctificateur. Il le sera dans l'achèvement du monde.

Capable qu'il est de saisir la vérité et le bien comme tels, c'est-à-dire Dieu, l'homme est destiné à se soumettre à la volonté divine avec l'aide de la grâce et son effort propre (synargisme). C'est en cela que consiste sa tâche morale. L'homme ne naît pas coupable d'un péché personnel — en un péché originel dans ce sens, l'Eglise tchécoslovaque ne croit pas — mais il naît avec l'inclination au péché. Cette inclination, inhérente à la nature corporelle des hommes, s'accroît par atavisme; elle est fortifiée par la transmission des suites des péchés des ancêtres. Il faut qu'avec le secours de la grâce divine cette propension au mal soit surmontée. La rédemption divine consiste en ce que Dieu révèle sa vérité à l'homme et lui fournit sa grâce pour la vie morale. Il le fait de la façon la plus parfaite par Jésus-Christ.

Jésus-Christ n'est pas Dieu, ni Dieu et homme simultanément, ni Fils de Dieu dans le sens métaphysique du mot, mais Fils de Dieu dans le sens éthique, c'est-à-dire que de tous les hommes Il a le plus parfaitement connu Dieu comme Père. Dans sa pensée et dans sa vie, Il s'est uni à Dieu de la façon la plus parfaite, et ainsi, Il est devenu le révélateur de Dieu dans le meilleur sens du mot. Il est, du point de vue religieux et moral, le plus pur idéal de l'homme vivant selon la volonté divine. On ne l'appelle pas Rédempteur et Sauveur, parce qu'Il aurait, par sa mort, délivré les hommes du péché d'Adam, ou parce qu'Il aurait satisfait la justice divine pour les péchés des hommes, mais bien parce que sa parole et son exemple ne cessent de détacher du mal et de guider vers Dieu les hommes qui y consentent. L'œuvre de Jésus-Christ a comme but de réunir l'humanité entière en une grande famille, où Dieu est le père, et tous les hommes sont frères. L'Eglise tchécoslovaque ne croit pas à la naissance extraordinaire (sans père corporel) de Jésus-Christ, ni à sa résurrection corporelle. Elle n'admet guère non plus son retour corporel et visible dans le monde. Elle explique la résurrection de Jésus-Christ comme la survie de son âme humaine dans la plénitude de l'éternité, et elle voit dans la parousie l'achèvement du règne de Dieu sur terre et dans l'humanité.

Le Christ n'a pas fondé l'Eglise terrestre. Il a prêché le règne de Dieu, et a essayé d'en jeter les fondements. L'Eglise a été la résultante de la prédication évangélique des disciples jointe à la structure sociale des hommes. Pour des motifs inhérents à la nature humaine,

plusieurs Eglises peuvent, ou même doivent nécessairement coexister. La faiblesse et l'imperfection essentielles des hommes ne peuvent réaliser la richesse et la vitalité de l'Evangile qu'au moyen de formes ecclésiastiques variées. Il est impossible que dans l'humanité de tous les temps, il n'existe qu'une seule Eglise visible. A l'esprit du Christ correspond l'Eglise, une, par l'unité intérieure des esprits et des cœurs, dans la sagesse et la charité. Les Eglises terrestres (empiriques) sont toujours liées à des époques et à des lieux particuliers et, par là, fatalement sujettes au remplacement et au changement.

En tant que moyens de salut, les sacrements ne sont pas considérés par l'Eglise tchécoslovaque comme des signes « efficaces » de la grâce, agissant « ex opere operato », c'est-à-dire mécaniquement. Ils sont, au contraire, des actions ecclésiastiques au moyen desquelles les croyants professent et intensifient leur union à Dieu en diverses circonstances de la vie. C'est Dieu qui répand la grâce dans l'homme, mais seulement avec la collaboration du récipiendaire. L'Eglise tchécoslovaque a conservé le nombre de sept Sacrements, mais elle en a profondément modifié le concept. Le Baptême est le premier acte du renouvellement religieux et de la renaissance de l'homme pour le Christ et son œuvre dans l'Eglise. La Cène n'opère pas la transsubstantiation du pain et du vin, mais : a) elle rend présentes la vie et l'action du Christ, et b) elle nous unit au Christ par la réception du pain et du vin. Ainsi est aboli le sacrifice de la messe dans le sens catholique. Pour ce qui regarde l'eschatologie, l'Eglise tchécoslovaque croit à la vie éternelle dans la « plénitude de l'éternité ». Sur la base de la perfection morale acquise sur terre, l'homme continue à progresser Là-Haut dans la connaissance et la réalisation de la vérité divine (1).

Tout comme le Credo de Jean Hus, ce symbole — qu'on n'oserait pas appeler « des Apôtres » — n'est pas tombé, tout fait, du ciel. Tel ou tel développement, sur l'immanence et la transcendance de Dieu par exemple, appartiennent depuis toujours à la tradition catholique. Tel autre, nommons l'explication de la Trinité, tout en s'écartant foncièrement de la tradition romaine, a gardé large la part d'héritage scolastique. Saint Thomas dit en toutes lettres que le mystère de la Trinité a été révélé, « pour nous donner une compréhension exacte de l'œuvre de la Rédemption, qui s'accomplit par le Fils incarné et par le don de l'Esprit saint (2) ». La conception de la Trinité en fonction de l'œuvre rédemptrice ne lui était pas étrangère. Tout ce qui se rattache à la conception de l'Eglise comme société humaine libre a été hérité en ligne directe du protestantisme. Restent l'absence totale de tout surnaturel proprement dit, et surtout la conception naturelle de la Révélation, du Christ et de la Rédemption; elles correspondent à la plus pure essence de modernisme. On n'a pas dû attendre les Tchèques pour en trouver la formule; le protestantisme lui fit un large accueil et, par contre-coup, le catholicisme en subit l'influence.

L'originalité tchèque consiste à avoir fondé une Eglise sur ce pied moderniste et à avoir réussi l'opération. Jean Hus, qui devançait le protestantisme de tout un siècle, s'est réveillé dans les Tchécoslovaques d'aujourd'hui. Il a fallu à leur sort que l'aile extrême de leur christianisme dépasse largement toutes les audaces contemporaines.

Dans cet extrémisme, le sens chrétien, malgré qu'on en pense, est resté vivace. Sans paradoxe comme sans parti pris, placez la confession de foi tchécoslovaque dans l'ensemble idéologique du monde contemporain, elle surprend par son attachement au Christ et à un contingent appréciable d'idées catholiques traditionnelles. Evidemment injuste serait l'appréciation qui jugerait

ce Credo sans tenir compte de l'ambiance de la pensée mondiale actuelle. Ici aussi la comparaison avec l'Allemagne mérite d'être relevée. Celle-ci vient d'inventer le culte de sa chair et de son sang. A côté d'elle, la Tchécoslovaquie, rendue à la liberté et à sa propre âme, est restée largement catholique et toujours originale; elle alimente une dizaine de confessions protestantes, et à l'extrême limite de son sentiment religieux, là où les autres peuples tombent dans l'indifférence et le nihilisme des croyances, elle a suscité un ultime essai de foi chrétienne.

* * *

Les siècles passent... Nous n'en sommes plus au temps ni de Cyrille et Méthode, ni de Jean Hus. La bataille de la Montagne Blanche et la révolution de 1918 appartiennent pareillement à un passé révolu. La libre pensée chrétienne de l'ancienne tradition de Bohême est largement dépassée dans le monde contemporain par la libre pensée tout court, par l'athéisme, l'indifférence religieuse, le culte de l'Etat, de la Race ou de la Classe sociale. Largement dépouillée de ses biens et rejetée pour une bonne mesure de la situation prépondérante qu'elle occupait dans l'Etat, l'Eglise catholique a reconquis, en Tchécoslovaquie, sa liberté d'action au même titre légal que toutes les associations libres dans les sociétés démocratiques. Entre chrétiens, les luttes confessionnelles ont cessé sur le terrain de l'action, tous les efforts se concentrant pour sauver de la civilisation chrétienne les restes qui ne sont pas encore perdus. Heureusement le nouvel Etat tchécoslovaque est de ceux qui ont inscrit le respect des personnes et des convictions dans leur Charte fondamentale, offrant ainsi au sentiment chrétien tchèque ce dont il a le plus pressant besoin : la liberté.

En quittant, une fois de plus, Prague, il y a quelques semaines, du haut du ciel où m'emportait l'avion, je contemplai avec émotion « la plus belle ville de l'Europe centrale », ses cent tours, les lacets du fleuve et ses berges verdoyantes, le château de Hradcin, où frémissait le drapeau national, et surtout l'étonnante cathédrale de Saint-Guy, austère monument gothique coiffé étrangement de sa tour baroque.

Et il me semblait qu'en cette construction unique, à la fois harmonieuse et bizarre, l'âme tchèque se révélait tout entière, opulente, vigoureuse, synthétisant des contraires, et par-dessus tout, libre et spontanée, échappant toujours aux règles ordinaires et aux contraintes.

Je me demandai avec angoisse : Se pourrait-il que, par un de ces retours fatidiques de l'histoire, l'avenir réservât à ce peuple libre et encore largement chrétien une nouvelle et sanglante rencontre avec son ennemi séculaire? Après s'être introduit chez lui sous l'égide du catholicisme d'abord, avec le masque protestant ensuite, se pourrait-il qu'il revienne à la charge, sans aucun camouflage cette fois, et en appétit de synchronisations sacrilèges?

On ne peut le croire.

Pour sûr, les Tchèques sauront défendre leurs frontières et leur patrimoine spirituel : leur histoire, leur culture et leur âme. Ils sauront se maintenir et, en résistant, ils nous sauveront nous aussi peut-être et l'esprit en Europe.

Abbaye de Saint-André (Bruges).

DOM PAUL DE VOOGHT, O. S. B.

(1) *Ekklesia*, pp. 177-180.

(2) *Somme théologique*, prem. partie, quest. 32, art. 1, ad. 3.

Le plébiscite de la Grande Allemagne

L'un des principaux soucis du Führer est de fortifier à l'intérieur comme à l'extérieur du Reich la conviction que le peuple allemand tout entier ratifie sa politique. Si cette conviction était ébranlée dans les esprits, que serait-il aux yeux du monde? Un chef de parti, provisoirement porté au pouvoir, en attendant qu'un autre parti le renverse. Il veut éviter à tout prix d'apparaître comme le mandataire d'une fraction et non d'un tout, d'une faction et non d'un régime. C'est ce qui a failli lui arriver au mois de mars en Autriche. Le plébiscite annoncé par le chancelier Schuschnigg et qui donnait toutes les garanties de sincérité, puisqu'il ne laissait pas le temps de le dénaturer par des efforts tendancieux et des pressions intéressées, menaçait de prouver que les Allemands d'Autriche voulaient rester libres de la domination naziste. Celle-ci n'aurait donc plus eu la possibilité de se prétendre le reflet du peuple allemand tout entier. Il importait à l'avenir du parti hitlérien d'imposer par un coup de force cette domination comme on avait étouffé jadis à coups de revolver les velléités d'opposition des généraux dissidents. L'annexion de l'Autriche en résulta. Mais si le peuple ne ratifiait pas à l'unanimité cette violence, il restait place à l'accusation d'avoir abusé de la force d'un parti pour imposer sa volonté à toute une nation. Il fallait donc montrer que toute opposition serait inutile devant la force triomphante. Le Führer n'a pas manqué de le dire immédiatement. Il fallait aussi combiner une consultation populaire et générale, de telle façon et avec de tels moyens que la réponse négative fût sans portée ni utilité, parce qu'un désaveu n'aurait rien changé au fait accompli et n'aurait entraîné qu'un redoublement de rigueur. Des entraves furent mises d'ailleurs au vote des opposants escomptés, soit par la pression ouverte ou insinuante, soit par retranchement du droit de vote à des centaines de mille hommes. Le grand metteur en scène de la réclame électorale, Eürckel, fut envoyé à Vienne, et la police tint la main au monopole de la propagande. Le chancelier Schuschnigg et tous les partisans de l'Autriche indépendante furent placés sous une surveillance spéciale, ou expulsés, ou emprisonnés. Quant aux électeurs, ils s'entendirent répéter sur tous les tons que s'ils répondaient *oui*, ils étaient de grands patriotes, et que s'ils répondaient *non*, ils étaient des traîtres. A part cela, ils étaient libres de toute influence de Berlin.

Dans ces conditions, le résultat fut naturellement une approbation à peu près unanime de la politique hitlérienne. En Autriche le Führer recueille plus de quatre millions de oui contre moins de douze mille non, et dans l'Allemagne sans l'Autriche, quarante-quatre millions d'approbations contre moins d'un demi-million de blâmes.

Le chancelier Hitler a souligné sur-le-champ ce triomphe comme la justification de ce qu'il a entrepris jusqu'à présent. Pourvu qu'il n'y voie pas aussi un encouragement à continuer! En présence de ce succès de sa campagne électorale, qui assure dans ses mains un souple et docile instrument de puissance, une leçon se dégage pour notre pays où la propagande du Reich s'insinue avec un art insidieux. Celle-ci déforme les idées d'unité et d'amour de l'indépendance. Aujourd'hui qu'à nos populations wallonnes et flamandes est venue s'ajouter une population allemande sur laquelle le Reich se prétend des droits, la propagande allemande fait apparaître l'attachement à la patrie historique

comme un reniement de la grande patrie germanique. Elle n'exploite pas encore officiellement ces théories comme elle le fit en Flandre pendant la guerre, mais le foyer existe à nos frontières.

Dans une brochure sur *La Propagande allemande et la Question belge*, parue en 1917, j'avais consacré un chapitre à la campagne de scission, où je montrais comment les Allemands cherchent à désunir un peuple, à leur profit, quand ils croient trouver en lui des traditions raciques de plusieurs espèces. Ils répandent alors universellement la conviction qu'un assemblage artificiel a usurpé le nom d'Etat. C'est la théorie qui vient de l'emporter à Vienne. Le Reich a réussi à faire croire à la population elle-même que l'ancien empire d'Autriche-Hongrie n'était qu'un ensemble de fragments agglomérés dont la portion autrichienne est non seulement de la même race, mais de la même constellation politique que l'Allemagne du Nord, ce qui est tout à fait faux.

La Belgique doit veiller sur le développement ultérieur d'un plan de propagande qui a si bien réussi en Autriche. C'est à nous de rejeter le poison que l'étranger veut introduire dans nos veines. Le meilleur remède, le seul en vérité, c'est de consolider notre âme nationale. Mais il n'est pas mauvais non plus de se garder de certaines indulgences que le succès de l'Allemagne a singulièrement développées dans plusieurs milieux.

Que l'on considère par exemple le fameux thème de l'égalité des droits. Cette formule a été inventée par le Reich pour sortir de son infériorité de vaincu. C'est en son nom que l'Allemagne a réarmé, a déchiré le traité de Versailles, a réoccupé la Rhénanie et finalement fait figure de vainqueur. Ces trois mots aboutissent à détruire toute la vertu des traités de paix quels qu'ils soient, car dans un traité qui termine une guerre le vainqueur impose toujours au vaincu des obligations qu'il n'a pas lui-même, soit sous forme de barrière, soit sous forme de réduction de troupes, et, par le fait même, l'égalité de droits est rompue.

Berlin n'en est pas resté à ce premier stade de sa théorie parfaitement appliquée. Les derniers événements, et surtout l'annexion de l'Autriche, ont montré que ce n'est plus seulement « l'égalité des droits » que réclame le Reich, mais « la supériorité des droits », puisqu'il a la prétention d'étendre la nation allemande aux dix millions d'hommes qui parlent allemand hors de ses frontières et qui ont une origine germanique.

Où a-t-on jamais admis le droit pour les grandes nations de prendre, comme leur appartenant, des populations de langue et de race semblables aux leurs, uniquement pour réunir en un seul Etat ce qui est réparti en plusieurs? Peut-on imaginer sans en rire ou s'en indigner, l'Angleterre revendiquant les populations anglo-saxonnes des Etats-Unis, ou la France celles de Wallonie et de Suisse romande?

Il est funeste à la nation de justice et à la tranquillité des peuples que la réclame et la propagande allemandes, fondées sur une base aussi fausse, produisent peu à peu leur effet, en rendant naturelle pour des esprits superficiels cette monstruosité d'une Autriche, glorieuse à juste titre de son histoire héroïque, tombant aujourd'hui sous la vassalité des Allemands du Nord qu'elle avait toujours considérés comme inférieurs à elle par leur rudesse et la nature incomplète de leur civilisation. L'invention de la fraternité de sentiments, d'affection, d'amitié de tous les Allemands n'a été trouvée par Berlin que depuis l'avènement d'un Autrichien comme Führer. Encore celui-ci avait-il jugé bon de se dénationaliser. Le Prussien est aussi différent de l'Autrichien que le Mecklembourgeois l'est du Bohémien. Ils ne s'aiment pas, ils se sont combattus, ils n'ont pas le même caractère. Ils n'ont en commun que la langue et une idéologie de dictature que la propagande prussienne leur a inculquée. N'empêche que Berlin et Stréltz affichent une tendre amitié pour Vienne et Pilsen, non par conviction, mais par ambition politique.

Le rêve pangermanique, si clairement exprimé dans le chant de propagande : « De la Meuse jusqu'au Niémen, de l'Adige jusqu'au Belt, l'Allemagne au-dessus de tout, au-dessus du monde entier, » est en train de se réaliser. On l'a bien vu au moment de l'invasion naziste en Autriche. Les partisans de la Grande Allemagne avaient le champ libre. L'exemple a été contagieux, et le mouvement s'est étendu : le parti des Allemands s'est renforcé dans les régions sudètes; des manifestations ont eu lieu aux frontières, et même à Eupen. C'est comme un feu qui se communique de proche en proche. L'opinion publique des Etats voisins est assez indulgente. L'envahissement de l'Autriche est considéré avec philosophie. « Qu'importe ce coup de force, puisqu'un problème inquiétant et dangereux pour l'Europe est maintenant résolu sans effusion de sang ? » Si demain une tentative du même genre réussit contre Memel ou les Sudètes, l'excuse est toute prête : « Qu'importe, si cette affaire angoissante est terminée sans guerre ? » C'est, en somme, la thèse du ministre Goebbels qui s'est répandue dans beaucoup d'esprits, sans qu'ils s'en rendent compte, uniquement occupés qu'ils sont d'une idée fixe : éviter à tout prix la guerre. M. Goebbels estime que seul le succès compte. Et plusieurs étrangers se disent : « Au fond, c'est peut-être vrai. Si l'Allemagne réussit à résoudre tous ces problèmes générateurs de guerres par la force de la persuasion et sans qu'une affreuse tuerie en résulte, pourquoi nous émouvoir ? » Soit, c'est un point de vue. On pourrait même pousser plus loin l'argumentation. L'annexion de la Belgique résoudrait l'éternelle question belge qui a donné tant de soucis à l'Europe, et l'annexion du Danemark mettrait fin à la question des Duchés. Quel soulagement et quelle tranquillité ! Mais qu'en penseraient les Belges, les Danois, la morale et la justice ?

La propagande allemande a réussi à fausser une vérité évidente qu'il est bon de rappeler : la morale et la justice sont, dans les cas de l'assassinat de Dollfuss et de l'arrestation de Schuschnigg, d'accord avec l'intérêt européen pour condamner les usurpateurs, même s'ils parviennent, à force de persuasion ou de violence, à faire passer leur usurpation pour une mission de la volonté divine, comme l'a dit le Führer. Ces formules mystiques du vainqueur de l'Autriche sont copiées de celles qui ont servi si longtemps à Guillaume II, au temps où il parlait sans cesse de « la mission providentielle de l'Allemagne ». Cela ne suffit pas à cacher ce qui se prépare au cœur de l'Europe, si la même politique dure encore une quinzaine d'années : un empire de cent millions d'hommes décidés à plier tout le continent sous les lois d'un régime de contrainte où les libertés de conscience, d'opinion et de gouvernement seraient remplacées par une seule volonté arbitraire fondée sur la force que donne une idolâtrie collective. Le communisme serait expulsé sous une forme, mais rétabli sous une autre. L'avènement de ce nouveau paganisme, aussi détestable que le paganisme communiste, est favorisé par l'indifférence complice de ceux qui ont peur et qui s'imaginent y trouver un rempart contre le bolchevisme. La crainte chez les uns, l'admiration du succès chez les autres paralysent le libre exercice de la plus élémentaire humanité aussi bien que de la justice.

Sans doute la Belgique n'a pas à intervenir dans ces circonstances où son sort n'est pas encore mis en jeu. Sa stricte non-intervention a été ratifiée par la grande majorité de son peuple. C'est à chaque Belge à se garder, aussi bien dans les affaires d'Espagne que dans celles d'Allemagne, contre l'infiltration d'idées qui cheminent sournoisement et dont la force explosive se révèle tout à coup, comme dans les excès communistes d'une part, et dans la soumission à l'envahisseur de l'autre.

Des raisons facilement compréhensibles d'équilibre politique forcent la Belgique à maintenir les meilleures relations de voisinage avec le Reich qui, depuis la réoccupation de la Rhénanie, occupe en armes sa frontière orientale. Mais le souci de sa pleine

indépendance, tel qu'elle l'a toujours gardé depuis la guerre, lui commande aussi de se soustraire énergiquement à toute emprise morale, à toute tentative de détachement de ses appuis occidentaux et à toute propagande de scission intérieure que l'Allemagne est trop accoutumée d'exercer à son profit et au détriment de ses voisins.

JOSEPH MÉLOT,
Ministre plénipotentiaire.

Marcel Proust

Lorsque, dans une famille plus ou moins nombreuse, un enfant est disgracié, quelque humiliation que cette disgrâce inspire au père et à la mère, à force de s'attendrir sur le malheureux et de lui donner des soins, ils en arrivent, s'ils n'y prennent garde, à le préférer à leurs autres enfants.

Il en va un peu de la sorte en littérature qui a, elle aussi, ses grands malades. Un Baudelaire, un Verlaine, un Rimbaud ne cessent pas d'éveiller notre pitié. Nous nous penchons sur leurs cas avec une curiosité qui n'est pas toujours malsaine, nous tâchons de les comprendre jusque dans leurs aberrations, et cet effort, en nous amenant à leur être indulgent, nous dispose à les préférer. Ce n'est pas seulement la nouveauté, l'accent inouï des *Fleurs du mal* qui font de ce livre, paru en 1857, un livre d'aujourd'hui; ce ne sont pas seulement les audaces de Rimbaud, ses tentatives pour dégager la poésie française de ses grandes traditions qui nous attirent vers cet adolescent tumultueux; c'est autant leur vie, leurs faiblesses et leur malheur que leurs œuvres elles-mêmes qui nous retiennent. Lit-on encore beaucoup Verlaine? Son influence demeure-t-elle bien sensible dans les lettres d'aujourd'hui? C'est fort douteux. Et pourtant que de livres on a écrits, au cours des dernières années, sur ce misérable!

Voici Marcel Proust livré désormais à la même curiosité, au même intérêt apitoyé. Le petit essai, d'une trame si serrée, que lui a consacré récemment M. Henri Massis (1) nous révèle un personnage que d'aucuns soupçonnaient bien, mais sans oser toujours faire crédit à leur soupçon. Il fallait être de Paris, ou y avoir des relations, pour savoir au juste ce qu'avait été la vie intime de Proust. Ceux qui ne pouvaient que la deviner, je les imagine pareils à moi et redoutant de trop bien entendre certains chapitres de *Sodome et Gomorrhe*. Avec tact et fermeté, M. Massis a rendu désormais impossible cette illusion volontaire.

Naturellement le mérite de son ouvrage ne tient pas à cette révélation. Selon la méthode fondée par Sainte-Beuve, Henri Massis a voulu expliquer l'œuvre par l'auteur, puis, selon la méthode qui lui est propre et qui fait de lui un des moralistes les plus sûrs de notre temps, un des plus écoutés aussi, il a porté un double jugement sur l'homme pour lequel il est plein d'une évidente charité, sur l'œuvre pour laquelle il ne peut pas ne pas être sévère. On a déjà dit que cet essai de Henri Massis présentait l'intérêt d'un roman policier, mais d'un roman policier qui serait conduit à la manière d'une tragédie classique. C'est en effet d'une lucidité si aiguë dans la recherche des pistes, d'une si élégante rigueur dans la démonstration, d'une composition si équilibrée, d'un style si ferme, si chaud, que cet ouvrage de critique est, dans toute la force du mot, une œuvre d'art et, après l'avoir lu, on ne résiste pas à appliquer à Massis le bel éloge que Remy de Gourmont adressait à Sainte-Beuve : « Ce critique aussi crée des valeurs. »

L'éclairage nouveau auquel il soumet l'auteur du *Temps*

(1) *Le Drame de Marcel Proust*, Flon, éditeur.

perdu et du *Temps retrouvé* nous fait voir un Proust plus complexe que celui que nous connaissions. Cet homme qui se présentait à nous masqué, si son visage n'est pas encore tout à fait découvert, du moins le voile derrière lequel il se dissimule, est-il devenu, grâce à Massis, assez transparent, pour qu'apparaisse enfin l'essentiel de la physionomie.

On nous avait dit de l'œuvre de Marcel Proust qu'il en était peu, dans les lettres modernes, de plus froidement indifférentes aux problèmes spirituels et de plus sereinement amoraux. Massis corrige ce qu'un tel propos a d'excessif, en nous montrant par quelques confrontations de textes, notamment par un recours, d'une ingénieuse et forte dialectique, à certaines pages d'un premier livre, *Les Plaisirs et les Jours*, ce que recouvre d'angoisses morales, de scrupules et de délicatesse, puis de besoin de délivrance et d'éternité, le grand ouvrage des dernières années de la vie de Proust.

Si surprenant que cela doive paraître à ceux qui font tenir la volonté dans l'action extérieure, Marcel Proust était un malade de la volonté. Dans sa « Confession d'une jeune fille » des *Plaisirs et des Jours*, qui semble bien être une confession déguisée de l'auteur lui-même, il fait dire à son héroïne : « Ce qui désolait ma mère, c'était mon manque de volonté. Je faisais tout par l'impulsion du moment... » Après la mort de sa propre mère, avouant son désespoir et son désarroi à Robert de Montesquiou dans une lettre qu'il faudrait pouvoir citer tout entière, il écrit : « ... me quitter pour l'éternité, me sentant si peu capable de lutter dans la vie, a dû être pour elle un bien grand supplice aussi. »

Tel est le point de départ de l'explication de Proust. C'est un faible que sa mère défend comme elle peut contre ses penchants et qui trouve dans cette protection maternelle un réconfort singulier. On connaît le distique fameux de Baudelaire :

Ah! Seigneur! donnez-moi la force et le courage
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût.

Eh! bien! il semble que cette force et ce courage que Baudelaire demandait à Dieu, Proust les trouvait, lui, dans l'amour maternel. Sa mère disparue, c'est un homme abandonné, abandonné aux impulsions du moment, mais aussi à lui-même, à ses démons secrets et, s'il faut être plus précis, ce qui est bien difficile, à ce vice que M. André Gide, autrement plus amoral que le timide Proust, a osé défendre et célébrer dans un petit essai fameux.

* * *

Le timide Proust? N'est-ce pas plutôt un faible qui se connaît et qui ne s'approuve pas? Qui rougit de soi et qui cherche à se délivrer? Mais que peut être la délivrance pour un homme « si peu capable de lutter dans la vie »? Rien d'autre qu'une feinte, une tentative d'oubli et d'évasion, de laquelle on n'attend d'ailleurs que l'illusion de l'évasion et de l'oubli. Et c'est de là que naît cette œuvre étrange dont ce n'est pas le moment de rappeler ici tous les défauts, la prolixité souvent lassante et finalement l'échec, mais dont on ne peut méconnaître la puissance et quelquefois le génial accent.

Pour les tristes raisons que l'on vient d'indiquer et que Henri Massis fait comme toucher du doigt, Proust veut se détourner de ce qu'il est devenu, de sa vie, du monde actuel qu'il se sent du reste peu apte à bien observer, et il se retourne vers le seul moment béni de sa vie, vers son enfance. « Il ne voudra plus connaître que son passé, nous dit Massis, les songes qui l'ont peuplé. Loin de renier le temps perdu, c'est à le revivre, à le retrouver sous ses prestigieux souvenirs, qu'il va passer le reste de ses jours. Et s'il célèbre ses noces avec la mort, n'est-ce pas qu'il pressent que la réalité de l'œuvre d'art et la réalité de l'éternité de l'âme ne font qu'une, qu'il en espère une ineffable certi-

tude, supérieure à la vérité de la vie, une promesse de joie, d'immortalité plus certaine que celle qui fut jadis annoncée aux hommes de bonne volonté? »

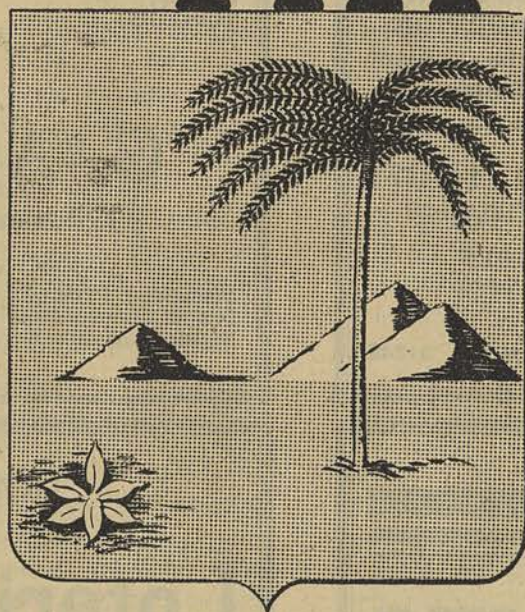
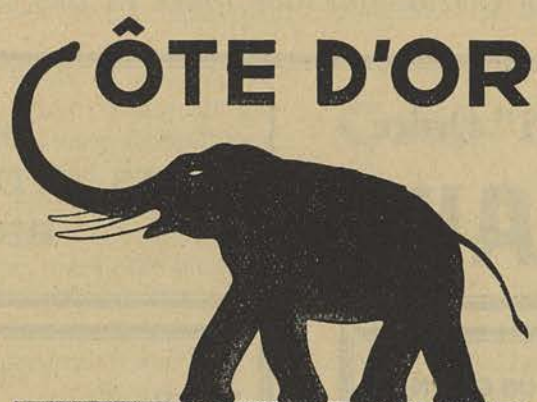
Il s'agit donc pour lui de ressusciter le passé, à la lettre, de le ranimer, de le rendre de nouveau sensible, et ensuite, pour se donner le sentiment immédiat de ne pas mourir tout entier, il « éternisera » les moments heureux de sa vie dans une œuvre d'art. Ne dites pas que c'est là une pauvre et précaire éternité. Qu'importe pour lui si elle lui donne, dans le temps qu'il vit, une assurance qui le reconforte! Dites plutôt que cette illusoire tentative est un des aveux les plus touchants qui nous aient été donnés de cet appétit de la durée qui est au fond du cœur humain. Sans espérance, Proust témoigne encore que l'homme ne peut pas se passer d'espérer.

On sait comme il s'y est pris pour arriver tant bien que mal à sa fin. Les critiques n'ont pas accoutumé de dire ces choses-là simplement, et pourtant c'est fort simple, et nous connaissons tous cette découverte que Proust a faite un jour en trempant un gâteau sec dans une tasse d'infusion. Cela s'appelle l'association des sensations. Une odeur, un certain goût et, soudainement, ces petites sensations mettent en branle notre mémoire sensible et nous ressuscitent un moment de notre passé où nous avons éprouvé les mêmes sensations. Nous connaissons tous cela. Je sais un homme qui, à chaque début d'automne, se retrouve l'enfant de six ans qu'il a été voici longtemps déjà. Il lui suffit de sentir, mêlée à la fraîcheur un peu brumeuse du matin, l'amer parfum des premières feuilles mortes encore humides de la nuit. Et le voici de nouveau dans une cour d'école, au milieu de trop de visages inconnus, inquiet, farouche, tout près du désespoir parce que, pour la première fois, il vient d'être séparé de sa mère. Il n'est rien de plus enivrant, rien de plus voluptueux que de telles résurrections du passé et Proust a expliqué, subtilement selon son habitude, mais très exactement aussi pourquoi, dans quelques pages qui comptent parmi les plus belles de son *Temps retrouvé*. « ... Et je ne jouissais pas que de ces couleurs, nous dit-il, mais de tout un instant de ma vie qui les soulevait, qui avait sans doute été une aspiration vers elle, dont quelque sentiment de fatigue ou de tristesse m'avait peut-être empêché de jouir à Balbec, et qui maintenant, débarrassé de ce qu'il y a d'imparfait dans la perception extérieure, pur et désincarné, me gonflait d'allégresse... » Tout le saisissant chapitre développe ce thème. Le souvenir ainsi ranimé par l'effet d'une simple sensation a sur la perception extérieure cette supériorité de rendre le passé à la fois sensible et épuré, et de nous faire, c'est Proust qui parle, « jouir de l'essence des choses, c'est-à-dire en dehors du temps ». Un peu plus loin il dit encore : « Cet être-là n'était jamais venu à moi, ne s'était jamais manifesté, qu'en dehors de l'action, de la jouissance immédiate, chaque fois que le miracle d'une analogie m'avait fait échapper au présent. »

Echapper au présent, jouir de l'essence des choses, c'est le désir de tous les mystiques. Nous savons pourquoi un Proust ne peut que se donner l'illusion de le satisfaire : il lui manque d'avoir trouvé l'objet digne de ses aspirations et d'avoir su renoncer à soi-même. Mais sa misère n'est pas faite pour nous détourner de lui. Ce grand malade nous retient comme font les autres, par la pitié qu'il nous inspire. Et la pitié, nous savons bien que ce doit être une forme inavouée de l'égoïsme. Nous nous retrouvons en effet dans ce malheureux.

* * *

Il y aurait un bien intéressant petit livre à écrire (mais au fait ne l'est-il pas? M. Robert Brassilach ne l'a-t-il pas tout au moins ébauché?) que l'on pourrait intituler : *Marcel Proust et nous*, et qui relèverait les différents états de l'opinion lettrée à l'égard de l'œuvre de Proust. On a admiré l'analyste, le psychologue,



1883

**LE BON
CHOCOLAT BELGE**

**QUATORZIÈME CONCOURS
DE FAMILLES NOMBREUSES**

**LE 25 JUIN 1938 DEUX CENTS PRIX DE
500 FR. SERONT DISTRIBUÉS À DEUX CENTS
FAMILLES NOMBREUSES DE BELGIQUE**

**POUR LES FAMILLES NOMBREUSES, OUTRE LE PAQUET
SUPPLÉMENTAIRE, 30 CARTONS PRIMES DU BON CHOCOLAT
"CÔTE D'OR" DONNENT DROIT AU SUPERBE COFFRET
"ENFANTS ROYAUX" CONTENANT 700 GRAMMES BONBONS FINS**

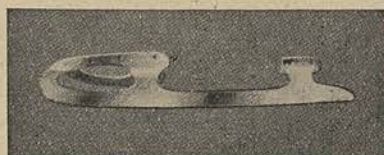


Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

Téléphone 17 35 79

**13, RUE ROYALE
BRUXELLES**



**LA PLUS GRANDE
PRODUCTION**
de patins à glace
en Belgique

JEAN GODFRIN rue de Haerne, 147-151
— Etterbeek-Bruxelles —

**PATINS DE LUXE ET ORDINAIRES
GROS - DEMI-GROS - EXPORTATION**

Téléphone 48.45.18

Reg. Comm. 31342

Joallerie — Bijouterie — Orfèvrerie

G. Aurez-Miévis

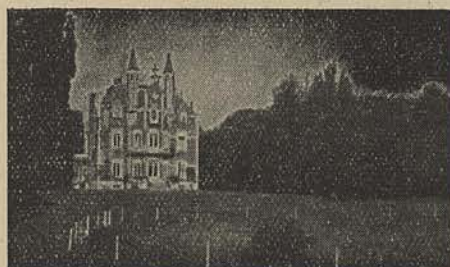
125, boulevard Adolphe Max

Téléphone 17.04.67
Compte Chèques 4067
Registre Commerce Bruxelles 19685

BRUXELLES

HOME **pour ENFANTS**

de 2 à 12 ans,
délicats, nerveux, retardés, ou dont les parents
sont aux Colonies.



Enseignement individuel par institutrices diplômées.
Surveillance médicale. — Vie de famille. — Chapelle.

Séjour idéal pour vacances

Direction : M^{lles} M. SOREL et H. de CONINCK

Château Beau-Séjour, à Linden-lez-Louvain.

Téléphone : 1629.]

La 4^e tranche 1938

de la

Loterie Coloniale

se tirera

LE 23 COURANT

selon le nouveau plan

51.500 lots de 100 à 5.000 francs
en 13 tirages distincts

295 lots de 10.000 à 50.000 francs
en 14 tirages distincts

8 lots de 100.000 francs

et

Un gros lot d'un million

en 9 tirages distincts

Tentez votre chance

VOLETS

J. Van Huyneghem & Fils

fournisseurs des Ministères

Jalousies. — Volets légers et demi-lourds. — Stores hindous. — Stores Ombra.
— Claires fixes et roulantes pour ombrage des serres et verandas. —

RÉPARATIONS

151, rue Jourdan, 151, BRUXELLES

Tél. 37.28.35

on a admiré le romancier ou, si l'on aime mieux, le mémorialiste déguisé, on a admiré le poète. Il me semble qu'aujourd'hui c'est le poète que l'on retient, le surprenant magicien qui noue si savamment le présent au passé, les confond, nous conduit de son pas ralenti à travers le labyrinthe de la vie à la recherche de son moi, et du même coup nous entraîne à la recherche du nôtre. Il n'est pas d'aventure plus poétique, puisqu'elle est toute faite de correspondances mystérieuses et imprévues. Il n'en est pas non plus qui tente davantage l'homme moderne qui souffre, quand il peut y être attentif, de la dispersion de son moi, de l'émiettement de sa personnalité.

C'est une maladie qui a le même âge que l'homme, on le sait bien. On se rappelle le gémissement de Fénelon : « Je ne puis expliquer mon fond. Il m'échappe, il me paraît changer à toute heure. » On connaît l'observation glacée de La Rochefoucauld : « On est parfois aussi différent de soi-même que des autres. » Mais que dirons-nous aujourd'hui, sollicités comme nous le sommes à sans cesse sortir de nous-mêmes par un monde où il n'y a plus de solitude, où tout est devenu bruyant et indiscret ?

Notre moi est insaisissable, pour nous presque autant que pour ceux qui nous entourent ou qui ont quelque jour pénétré dans notre intimité et qui croient bien nous connaître. Nous n'en livrons à autrui que des images mutilées et trompeuses. Passe encore quand elles nous flattent ! Notre amour-propre ne nous encourage guère à les corriger, celles-là. Mais il y a celles qui nous trahissent. Par l'effet d'une maladresse, d'une brusquerie, née elle-même de la timidité et de l'inexpérience, on a heurté une âme charmante, on a répondu à une grâce par quelque chose qui ressemblait à de la méchanceté. Que l'on voudrait retoucher cette image ingrate, cette esquisse sans douceur !... Et toutes les effigies que nos duretés, parfois de simples inadvertances, ont laissé prendre de nous-mêmes et qui, nous en avons la certitude, ne nous représentent point tels que nous sommes.

Mais ce moi éparpillé chez les autres n'est pas le plus décevant. Il y a celui qui ne se manifeste pas au dehors, que nous tâchons d'unifier et qui nous échappe avec la mobilité de l'eau. La comparaison est de Fénelon, que ce problème a visiblement hanté : « Je suis, dit-il, celui qui a été ; je suis celui qui n'est pas encore ce qu'il sera ; et, dans cet entre-deux, que suis-je ? Un je ne sais quoi qui ne peut s'arrêter en soi, qui n'a aucune consistance, qui s'écoule rapidement comme de l'eau... » Tour à tour généreux, lâche, compatissant, le cœur fermé, désintéressé, brûlant de désir, à la merci de la couleur du ciel, d'une parole entendue, d'un regard rencontré, d'un parfum ou d'une chanson, tel est l'homme, et plus encore l'homme d'aujourd'hui, entre son journal du matin, son audition radiophonique de midi et son cinéma du soir, l'âme aux quatre vents, dispersée.

C'est un spectacle qui donne le frisson et quelquefois le vertige, selon que la froide raison le considère ou que la sensibilité seule l'éprouve, pour en jouir, car il arrive, grand Dieu ! que nous en jouissons.

Voilà par où nous rejoignons un Proust. Voilà par où il nous enchante. Car il a peint cette mobilité du moi avec une minutie, avec une attention, avec une adresse qui touche souvent à la préciosité, mais qui est toujours exquise. Voilà pourquoi il faut aussi se défendre contre son charme. Nous nous retrouvons trop bien dans son œuvre qui nous encourage à l'abandon de nous-mêmes, et qui finit, comme dit Massis, par engourdir nos facultés de synthèse.

C'est le péril que font courir ces grands artistes malades. Ils attirent, ils séduisent, ils attendrissent, mais ils troublent aussi.

Ce n'est pas trop pour se reprendre et pour les juger de quelques livres comme celui qui vient d'inspirer ces notes.

JEAN VALSCHAERTS.

Coup d'État au Liechtenstein

L'Europe d'hier comptait cinq Etats allemands : le Reich, l'Autriche, le Luxembourg, Dantzig et le Liechtenstein. Telle était du moins la théorie officielle germanique qui ajoutait à ces fragments inaliénables de la plus grande Allemagne les régions irrédentes soumises aux Etats de population mixte, l'Alsace et la Lorraine françaises, Eupen et Malmédy belges, le Slesvig danois, le « Corridor », la Silésie orientale et la Posnanie polonaises, les zones frontières de la Tchécoslovaquie habitées par les Allemands des Sudètes et la Suisse germanophone, enfin, mais oui, l'Alto Adige, l'ancien Tyrol méridional.

L'Autriche, favorite de la Fortune, a joui la première du bonheur d'être rendue à la mère patrie, mais voici un troisième pays allemand qui s'apprêtait à imiter cet exemple. Le Liechtenstein vient de vivre quelques semaines mouvementées. Le Français et l'Anglais, le Belge et le Néerlandais moyens ignoreraient profondément l'existence de la principauté de Liechtenstein si ce paradis alpestre n'était connu pour deux raisons : il émet les plus beaux timbres du monde, ce qui lui vaut l'intérêt des philatélistes, et il est devenu le repaire de grandes sociétés anonymes qui échappent, moyennant un arrangement avec les autorités du Liechtenstein, à des impôts considérables, en prenant siège social à Vaduz, capitale de cet Etat minuscule.

Onze mille habitants, dont peut-être huit mille autochtones, peuplent les quelques vallées et les belles montagnes sur lesquelles règne, sans gouverner, la dynastie dont le pays a accepté le nom. La superficie du Liechtenstein est moins étendue que celle de maint canton français. L'on trouve pourtant dans ce coin privilégié une culture matérielle, une civilisation et une aisance inconnues d'autres embryons d'Etat montagneux, à Saint-Marin ou en Andorre. Le niveau général de l'instruction publique, du confort et de la richesse est sensiblement le même que celui des cantons suisses voisins. Rien ne manque à ce territoire, ni une Diète, composé de quinze membres, ni un gouvernement parlementaire, ni une Constitution, ni une Banque Nationale, ni une police, ni des hôtels, ni de vieux châteaux, ni une histoire, ni de bonnes écoles, ni une vie politique intense, ni des Juifs. Vous direz qu'il y a deux positions de trop dans cette énumération et vous avez raison, car elles sont aux origines de la crise qui s'est abattue sur ce jardin de la félicité.

Le commerce international qui s'est établi dans le Liechtenstein depuis la Grande Guerre a attiré dans ce coin les requins et les mercantis les moins recommandables. L'arrivée au pouvoir du national-socialisme en Allemagne a déclenché sur la principauté, comme sur la Suisse, une avalanche d'Israélites émigrés. On se souviendra d'une fameuse aventure que les directeurs juifs d'un théâtre berlinois ont vécue dans le Liechtenstein, où ils furent assaillis par des nazis. Cet incident qui tourna à la tragédie, révéla l'existence d'un fort courant hitlérien dans le plus petit des Etats allemands. Séparés du Reich par un corridor autrichien, les Liechtensteinois irrédents devaient pourtant patienter jusqu'au moment propice. Cette heure venue, le 12 mars 1938, on commença de parler rattachement : « Un peuple, un Empire ». Or, la chose se compliqua du fait que le Liechtenstein est lié par des traités conclus avec la Suisse et qui font de cette principauté, une sorte d'allié perpétuel de la Confédération. Entre les deux pays il y a union douanière et monétaire, conventions qui règlent l'administration de la justice et la représentation du Liechten

stein à l'étranger par les agents diplomatiques suisses. Puis, la nostalgie pangermaniste de la jeunesse liechtensteinoise n'est aucunement partagée par les hommes mûrs, plus ouverts aux réalités économiques.

L'indépendance du pays ne lui a apporté que des avantages. Nul impôt ne grève les ressortissants de la principauté, ils ne sont pas tenus au service militaire obligatoire; ils profitent de toutes les facilités accordées aux Suisses, sans en assumer les devoirs parfois onéreux. La dynastie exerce envers ses sujets une libéralité vraiment princière et elle ne se mêle nullement des affaires intérieures. Les souverains ont presque toujours résidé à Vienne ou dans leurs vastes domaines moraves; ils ne sont venus à Vaduz que pour y faire couler un flot d'or, pour soulager la misère, s'il y en avait, et pour répandre les preuves d'une bienveillance agissante. Pendant plus de 70 ans, le prince Jean, solitaire tragique, malheureux entre tous au milieu des splendeurs d'une cour et de richesses fabuleuses, malade condamné à une vie de martyr, survivant d'une idylle amoureuse cruellement interrompue par la mort de la fiancée, pendant deux générations, le père de cette petite patrie, mécène des arts et consolateur des indigents, s'est dérobé à la gratitude de ses vassaux. C'est en 1929 que le prince Franz, frère de Jean, a succédé à son aîné.

Ancien diplomate au service des Habsbourg, le nouveau maître, alors âgé de 76 ans, avait derrière lui une brillante carrière d'ambassadeur, terminée, elle aussi, par un intermède sentimental. A son retour de Saint-Petersbourg, où il avait fait grande figure comme porte-parole de François-Joseph, le prince Franz s'était lié d'une amitié très intime avec la veuve d'un baron hongrois, née pourtant simple roturière et, ce qui plus est, Juive. Monté sur le trône de ses ancêtres, Son Altesse Sérénissime Franz, prince et gouverneur de la Maison de Liechtenstein, épousa immédiatement la dame de son cœur. C'était, après la princesse de Monaco, née Heine-Geldern, la première sémite élevée de nos temps au rang souverain. La princesse Elsa, née Guttmann, fit bonne contenance, ne tenta pas de s'imposer à la haute société autrichienne, accompagna partout son auguste mari. Cependant le paradoxe demeurerait incontestable : à 30 km. de la frontière du Reich, où M^{me} la Princesse n'aurait pas pu occuper le poste d'institutrice auxiliaire, ni de conducteur de tramway, elle régnait sur un pays allemand. Les timbres reproduisaient son portrait, en costume national liechtensteinois, et ce déguisement contrastait singulièrement avec les traits de la souveraine. Les fidèles sujets enrageaient. Va pour les négociants juifs, va pour les sociétés anonymes (va, c'est une façon de parler, et cela ne cache que l'ordre, donné à ces intrus, de s'en aller). Mais lire le nom du Prince régnant sur le faire-part de la mort d'un Juif, M. de Guttmann, s'incliner très respectueusement devant une non-Aryenne ?!

Ce conflit devint intolérable après le rattachement de l'Autriche au Reich. Deux courants se livraient combat. Les uns faisaient fi des biens avec la servitude et demandaient leur *Anschluss* pur et simple, les autres tenaient à leur indépendance. Tous étaient néanmoins d'accord que le vénérable souverain, aujourd'hui entré dans sa 86^e année, devrait se retirer. Les caciques locaux profitèrent de l'occasion pour installer un gouvernement de coalition avec la participation des deux « grands » partis, la majorité « cléricale » de 52 % et l'opposition libérale et nationaliste, de 48 %. Puis, cette affaire réglée, Franz résigna, le 29 mars 1938, ses droits souverains et les transmit au fils de son cousin, au prince François-Joseph, né d'une archiduchesse d'Autriche et très populaire dans son pays. Le racisme a triomphé, mais l'idée pangermaniste a battu en retraite devant le séparatisme de Vaduz. Que les sept millions d'Autrichiens se fondent dans la mer allemande, que les Dantziçois suivent leur exemple

(quant aux Luxembourgeois, ils se défendront comme des beaux diables contre leur intégration dans le Reich) : le Liechtenstein revendique sa liberté et se confesse réfractaire à la synchronisation. Ce n'est pas en vain que le délicieux fou qu'était Clément Brentano a baptisé du nom de Vaduz le pays de cocagne de ses rêves enfantins. Liechtenstein entend rester l'îlot de bonheur où le seul soldat est un ancien nonagénaire, robuste et paisible, et où seuls les étrangers paient des impôts. O le vilain soldat et ô les vilains impôts ! Et le Liechtenstein a hérité de la pauvre Autriche l'adage : *Bella gerant alii, tu felix Liechtenstein nube, nam quae Mars aliis, dat tibi alma Vneus*.

ROGER DE CRAON-POUSSY.

En Finlande centrale

Un voyage en Finlande centrale a de quoi satisfaire tour à tour les goûts les plus variés : le poète s'exaltera sur le lac Päijänne, l'économiste et l'industriel s'attarderont à Tampere, le touriste prolongera son séjour à Aulunko-Karlberg près Hämeenlinna, et nous rencontrerons, en cours de route, des haltes qui plairont aux archéologues, aux professeurs, aux sportsmen, que sais-je ?

La gloire du centre, c'est le lac Päijänne.

Du Päijänne ou du Saïmaa, lequel l'emporte en beauté ? Les avis sont divergents. Si on demandait le mien, je les classerais, tous les deux, premiers *ex æquo*, mais pour des raisons de détail différentes. Toujours est-il que si, par endroits, ils se copient ou se répètent mutuellement, on leur trouve à chacun assez d'imprévu pour ne regretter point d'avoir navigué sur les deux.

Voyager sur le Päijänne, c'est flotter entre deux paradis. Le petit vapeur quitte le port de Lahti sans crier gare, et déjà on voit se profiler sur la ville qui recule une belle tour à la Saarinén, et les pylônes de la grande station finlandaise de T.S.F. A droite et à gauche, ce sont des caps et des fjords, des passes et des flots, tout cela vivant, grâce aux petites maisons qui sourient au bord de l'eau dans la sombre verdure des conifères... Bientôt un dais de nuages boursoufflés, de tous les noirs et de tous les gris, couvre le haut du ciel et accentue la lumière sans rayons d'un horizon blanc. La pluie se met à clouter l'eau étale, finement ridée comme une reliure en chagrin. Des rochers éblouissants de lichens et de mousses multicolores ont les bigarrures des blockhaus camouflés. Des oiseaux de mer se laissent bercer sur les flots, ou écrivent sur le ciel une petite phrase amusante. Plus loin, le lac se voûte de beau temps modéré : mélange de nuages aux blancs mats ou lumineux; l'horizon se fait plus lointain, bleuant les frondaisons unies dont les sommets hérissés le mordent encore à peine de leurs fines dents de scie.

Le canal de Vääksy a plus de charme encore que celui d'Oravi : silence du bateau, silence des rives pareilles aux bas-côtés d'une église. La scène familière de la brève escale. Le passage de l'écluse. Puis de nouveau les îles innombrables. Parfois un village rouge et or semble reposer sur l'eau. Même ces îles parlent de la fertilité de la Finlande centrale : elles semblent plus peuplées, plus exploitées que celles du Saïmaa : l'agriculture ou l'industrie les ont élues.

Vers le soir, le paysage devient étrangement transparent. L'air est d'une fraîcheur délicieuse. La lune trace sur le lac un

large chemin d'or. Un jazz-band s'est installé à la poupe. La nuit écoute flotter sur la solitude cette trépidante musiquette de caf'conc', mais elle est assez sereine et pure pour en exorciser le pauvre paganisme et résorber les plaintes du saxophone et les bâillements de l'accordéon dans l'imperturbable symphonie astrale.

Comment ai-je pu m'endormir dans ma cabine où s'adossait le timbalier avec sa batterie compliquée? Quand je me réveillai, le vapeur était amarré au quai de Jyväskylä. Un beau Corot sur la mer et le petit port : le soleil montait dans le tulle d'une brume argentée. Derrière ce rideau transparent des silhouettes vaguement futuristes de grues et de cheminées d'usine s'enveloppaient de rêve et de poésie. Avec un étudiant de Pietersaari je parcourus la jolie ville aux larges rues rectilignes bordées de maisons sans étage. Le matin y était exquis, sur le *harju* ou crête plantée de beaux pins. Jyväskylä est le centre de l'industrie du contreplaqué; elle possède la plus grande fabrique de vannerie, et ses paniers en bois de bouleau sont renommés. Mais elle doit son charme à ses écoles, non à son industrie. Turku et Helsinki sont des centres intellectuels plus importants, ayant des universités et des écoles supérieures; mais dans Jyväskylä, petite ville, la Pédagogie prend plus d'importance, accapare l'attention, imprime un cachet spécial à tout un quartier. Voici la Haute École pédagogique, et voilà le lycée, fondé en 1858, le plus ancien de ceux, nombreux aujourd'hui, où l'enseignement se donne en finnois. Un square entoure d'ombre et de recueillement le buste du pasteur Uno Cygnaeus, père de l'enseignement primaire en Finlande... Par une association d'idées assez naturelle, je suis retourné en esprit à Sorö, cet Eton danois, où vivent pourtant des souvenirs plus anciens, et dont j'ai naguère goûté l'aristocratique simplicité, le léger parfum d'humanisme survivant.

De Jyväskylä à Hapaamäki, le rail traverse un paysage de bois coupés de lacs mineurs, dont quelques-uns miraculeusement limpides. La présence des cultures, la vigueur des arbres accusent un terrain fertile. La grâce des bouleaux, la souplesse des aunes et des trembles corrigent l'austérité des conifères. Mon jeune compagnon me nomme toutes les essences par leur nom latin; nous nous querellons au sujet de deux variétés de *betula*; les sciences naturelles sont très en honneur dans les écoles de Finlande, autant que les langues modernes. D'ailleurs, tout Finnois aime passionnément la nature : elle ne lui montre un visage clément que durant les trois mois de son été, mais il s'y attache avec d'autant plus d'ardeur; il ne méprise aucun de ses avarès dons; la première fleurette est arborée et fêtée comme un miracle; et pour en perdre le moins possible, la lumière estivale est célébrée le jour et très tard dans les « nuits claires » par le travail des champs — fenaison et moisson — et les réjouissances rustiques. Après cette course à travers une Finlande sylvestre et agricole, on est un peu dépaycé en descendant sur les quais de la gare ultra-moderne de Tampere. On l'a répété assez souvent pour que nul n'en ignore : Tampere, ce « Manchester du Nord », est le centre industriel le plus propre et le moins malsain du monde. Ville d'usines sans charbons, sans puanteurs, ni fumées, ni poussières, balayée par l'haleine fraîche des eaux, bâtie au bord du Tammerkoski qui lui fournit l'énergie électrique, entre deux lacs qui servent à la fois sa prospérité et son agrément.

Toutes les villes importantes de Finlande racontent par leur architecture les étapes récentes du progrès. « L'âge du bois » et « l'âge de la pierre » s'y confrontent, comme dans une antithèse préméditée. Des ruelles vieillottes aux maisons de sapin ont le secret de vous rejeter tout à coup, sans avertir, hors du passé et hors de Finlande, devant une haute façade en béton aux dures arêtes, comme si on se réveillait en Amérique. Mais généralement les quartiers vieux et les quartiers neufs sont distincts; c'est le

cas, surtout, à Helsinki, où le moderne a évincé l'ancien, le repousse et le cache dans les coins, — des coins parfois jolis. A Tampere, les vieilles maisons de bois sont encore beaucoup plus nombreuses qu'on serait d'abord tenté de le croire; et les rues ne sont pas rares où les cailloux ronds tiennent lieu de pavés, aussi bien que dans les venelles archaïques de Porvoo. Mais ce qui charme à Porvoo, détonne ici et déplaît. Peu à peu cependant le nouveau Tampere étouffe l'ancien; ses grandes artères offrent des spécimens de tous les styles qui ont été « modernes » depuis quarante ans, y compris l'architecture « rationnelle » la plus implacablement logique, dont la gare est un exemple aussi caractéristique que possible, mais qu'on n'est pas obligé de trouver en tous points excellent.

Lars Sonck, émule de Saarinen, est l'architecte de la cathédrale Saint-Jean. Saarinen a un certain goût du monumental, même dans ses compositions assez réduites, telles que la gare de Viipuri et l'hôtel de ville de Joensuu. Très personnel, nettement moderniste, son style diffère autant du rationnel pur que de l'ornemental élégant et maniéré. Il aime les masses solides, trapues, mais sans raideur; la vigueur sans dureté; ses façades ne sont pas des schémas abstraits, mais des visages vivants; il manie et souvent marie la brique et le granit avec habileté. Sonck me semble très soucieux du passé national, et en cela il est plus proche du Saarinen du Musée National que de celui des monuments nommés plushaut. La belle cathédrale de Tampere, sans rien copier, porte dans les pignons et les clochers un adroit rappel de l'architecture proprement finnoise, tout en mettant à profit les meilleures trouvailles modernes. J'admire dans ce bel ensemble l'élan, la grâce vigoureuse, la parfaite adaptation du style à la fonction et à l'idée.

Tampere compte plusieurs autres églises : l'orthodoxe, avec le luxe habituel des bulbes d'or et sa toiture compliquée; des protestantes : une ancienne, en bois, avec, à la mode finlandaise, son clocher séparé; une plus récente, en brique rouge, de style pseudo-gothique, franchement laide. Ces deux dernières, on les dépasse en montant vers la colline de Pyykkine, que la ville escalade de plus en plus. La promenade est à recommander. On peut se reposer dans le cimetière-parc aux arbres vénérables.

Je n'aime guère cette idée de convertir en parcs d'anciens cimetières. Celui-ci, dont les tombes bien entretenues, mais comme laïcisées, font sur les pelouses la fonction des stèles et des bustes de nos jardins publics, leur emprunte, je le veux bien, une certaine gravité; mais les trotinettes et les cris d'enfants profanent innocemment la grande tristesse de la mort; et si, pour moi, très sensible aux contrastes, ces jeux naïfs accentuent le deuil, je crains fort que pour le promeneur habitué ils ne favorisent l'oubli total.

J'aime mieux les cimetières qui, jaloux de leur privilège, se retranchent de la vie laborieuse ou plaisante. Qu'on en fasse de beaux jardins comme ceux, d'une ordonnance sévère, que j'ai tant aimés en Norvège et au Danemark : qu'on s'y puisse recueillir, et pleurer, et prier sans gêne ni distraction. Mais non des squares qui ressemblent, avec leurs petits monuments catalogués, à ces musées d'archéologie en plein air que sont les cloîtres et préaux des abbayes désaffectées.

Continuons notre promenade. Suivons les belles voies asphaltées qui mènent en large courbe à la crête. Il est 5 heures. Usines et bureaux ont lâché tout un peuple d'ouvriers et d'employés. Les Finnois vont respirer l'air des hauteurs. Des autobus, des autos de maître, un cortège ininterrompu de bicyclettes — trois ou quatre de front, comme à Copenhague, — semblent rés par le sommet planté de pins. Les rampes et la découvrent, à mesure qu'elles montent, des hoi sont une joie pour les yeux : les lacs, aux bords pro

lisés, mais dont les lointains demeurent purs. De la crête de Pyykkine on ne voit guère la laideur des usines; rien que l'eau et le ciel, deux plans superposés entre les colonnades magnifiques des pins. Seuls montent au-dessus d'elles une tour ronde, et le saut du ski, cet accessoire familier de tant de paysages finlandais aux environs des villes.

Avant de redescendre, embrassez d'un coup d'œil l'agglomération dans la plaine. Que Tampere ait su éviter la fumée, on ne le dirait point, en comptant les cheminées d'usine avec leur plumet ou leurs nuages enroulés. Mais tout est spacieux, aéré. On ne voit nulle part les haillons de la misère, et les jeunes ouvrières qui montent à bicyclette vers Pyykkine ne se distinguent guère des employées qu'à des détails de toilette qui trahissent un goût moins sûr plutôt que la négligence ou le débraillé.

Je conseille de faire en autobus le trajet de Tampere à Hämeenlinna. C'est une très belle page de la Finlande pittoresque et agricole. Voici un champ de lin en javelles, à se croire soudain en Flandre. Et des blés fauchés, entassés sur des piquets : une énorme armée de casques à pointe. Et de jolis bourgs, avec des églises pimpantes, quelques-unes vieilles, entourées d'un cimetière aux murs bas en gros moellons. Kangasala : une merveille. Une ose plantée de beaux pins dont les fûts rayent des horizons d'eau. Des coteaux, des vallons, des ponts sur les rivières, la forge au bord du chemin, le moulin sur sa butte, de petits troupeaux de vaches ou de moutons. Au milieu de leurs champs étroits conquis sur la forêt ou la lande, les fermes cossues, avec le mât où l'on hisse le pavillon blanc et bleu, l'aéromoteur fleuri de sa cocarde d'argent, le puits coiffé de son chapeau de planches et le balancier sur sa fourche pour tirer de l'eau. Contrée plaisante, où il fait bon vivre. Nous voici loin de la grandeur tragique de la Laponie ! Ici, le pays a le sourire aux lèvres; ici, l'éclosion du printemps doit avoir toute sa grâce, et les travaux de la moisson, dans la douce lueur des nuits claires, tout l'attrait d'une fête champêtre !

Hämeenlinna. Un immense parc à autobus. Des façades prétentieuses : bétons anguleux 1935, ou pisés jaunes avec balcons pansus 1910. Ville en pleine transformation; mais dont le passé parle encore par ses maisons de bois, sa forteresse rouge au bord du lac, sa lourde église blanche sur la Grand'Place.

On ne s'arrête pas longtemps à Hämeenlinna, puisqu'à ses portes s'étend le merveilleux domaine d'Aulunko-Karlberg, qui vaut une visite, ou mieux, si possible, un séjour un peu prolongé. Pour le touriste pressé ou l'amateur de fines parties de campagne, Aulunko-Karlberg c'est, dans un parc de noble ordonnance, au bord d'un lac qui scintille entre les bouleaux, les saules, les trembles et les pins, un restaurant clair où l'on dîne fort bien, sur la terrasse ombragée, en écoutant du Mozart ou du Sibelius. Pour nous, qui ne dédaignerons point cette halte, — la bonne cuisine ne perd rien, n'est-ce pas ? à s'allier à un beau décor, ni inversement ! — nous nous enfoncerons au plus tôt (au risque de nous y égarer, et nous nous égarerons !) dans le « parc national », vaste royaume de futaies, dont les clairières sont des lacs. On emprunte des chemins et des sentiers numérotés exprès, je crois, pour vous égarer plus sûrement; on s'oriente en prenant comme point de repère un lac où voguent des cygnes blancs, pour, au retour, se trouver devant un autre lac, tout semblable, mais où voguent des cygnes noirs et qui est à 3 kilomètres du premier. Quand on a le temps, ces dédales donnent mieux l'illusion de la liberté sauvage. Quand on doit repartir encore avant le soir, le jeu est moins plaisant. Si, alors, on perd son sang-froid, mieux vaudrait s'asseoir au pied d'un arbre : c'est moins fatigant que la course en rond à laquelle on s'expose sans meilleur résultat.

Les essences dominantes de cette forêt réservée sont, naturel-

lement, le pin et le bouleau. Le pin représente 48 % et le bouleau 29 % de la forêt finlandaise. Le pin fatigue à la longue; le bouleau jamais. Connaissez-vous ce joli conte de Topelius : *Le Bouleau et l'Etoile* (1)? Le bouleau est l'arbre préféré des Finnois, le symbole de leur amour patriotique. Topelius ne pouvait mieux toucher les enfants de son pays, et leurs parents, que par cette page lumineuse de grâce et de poésie. Les boulaies de Finlande sont fort exploitées de nos jours : elles alimentent de nombreuses usines de contreplaqué et de bobines. Notons en passant que le yo-yo, dont nous avons connu naguère la vogue folle et brève, a été lancé en Europe par un industriel finlandais.

On peut préférer les superbes hêtraies du Danemark, ou tout simplement, parbleu, notre forêt de Soignes; mais Aulunko-Karlberg demeure un paradis. Il faut y errer longuement, en respirant l'air salubre aux parfums résineux, en écoutant le bruit de pluie des trembles et des bouleaux. Au centre du bois, un escalier taillé dans le granit part du joli groupe de l'*Ours jouant avec ses petits* dans une caverne naturelle, monte le long d'un rocher abrupt aux parois rouges, ocre, rouille, jusqu'au sommet de la colline, où une tour ronde hisse son belvédère au-dessus des arbres, pour dominer un grand cercle de Finlande fertile et magnifique. Une ceinture de lacs, de golfes, d'îlots, de caps, de bourgs éparpillés entoure au loin le sombre moutonnement des frondaisons; l'horizon est clos de coteaux bleuâtres. Les toits de zinc d'Hämeenlinna accrochent la lumière comme des serres ou des étangs.

Il nous est loisible de descendre par les chemins en lacets des pentes douces; en marchant au hasard, si le hasard vous est favorable, vous finirez par déboucher dans le monde habité. Un autobus vous ramènera à la gare, où vous vous rafraîchirez d'une démocratique terrine de piimä en attendant l'express qui vous ramènera à Helsinki.

CAMILLE MELLOY.

En quelques lignes...

Nos nouveaux académiciens

Ce n'est pas trahir un secret que de dénoncer — publiquement — l'aimable fantaisie qui préside à la cooptation de nos Immortels. Si nous ignorons la lettre de candidature et les visites, ce cauchemar du récipiendaire français, nous connaissons fort bien le piston et ses mille et une ressources. L'essentiel est de trouver des parrains. L'euphémisme est joli : parrain appelle commère, cloches à la volée, les dragées en boîte. En réalité, nos académiciens se prononcent d'après les impondérables du sentiment. Ou du ressentiment.

Des noms sont jetés, à la file. Les uns éveillent un écho; les autres tombent dans le puits du silence. Ainsi, pense-t-on, les Romains du cirque, d'un geste du pouce abaissé, signifiaient la mort du gladiateur.

Que si votre tour est passé, n'espérez plus de fléchir l'aréopage. On cite couramment, entre initiés, les noms de tel romancier de chez nous, de tel gentil poète qui, « académisables » lors des der-

(1) L'écrivain finlandais Topelius (1818-1898) a écrit, en suédois, de ^s *Lectures pour les enfants* où se trouvent des contes exquises.

nières vacances, sont désormais sûrs de n'être jamais académiciens.

En Belgique, d'ailleurs, il y a, pour les philologues, une sorte de privilège. Ceci veut dire que le seul fait d'avoir enseigné les langues et littératures romanes dans un des quatre universités du pays vous confère le droit à un siège. Qu'on nous passe cette expression fort peu académique : mais c'est le « tour de bête », dans toute sa simplicité. Certains romanistes belges ont, d'ailleurs, un joli brin de plume. Et ceci compense cela.

Suite au précédent

L'abbé Bastin, de Malmédy, succède au très regretté Alphonse Bayot. C'est ce que l'on peut appeler une « transmission » sympathique. Le dialectologue de Chapelle-lez-Herlaimont eût ratifié avec le sourire barbu un choix qui fait honneur au dialectologue de Faymonville. Aux marches de l'Est, l'abbé Joseph Bastin, gouaillieur et indiscipliné, maintient la tradition des curés protestataires, de ceux qui, malgré la Prusse et ses *Diktaten* administratifs, refusèrent obstinément de perdre leur âme latine.

M. Servais Etienne, professeur à l'université de Liège, s'assoit dans un fauteuil qui n'avait pas encore eu d'occupant. Serait-ce le signe d'une victoire de l'érudition sur la littérature ? A parler franc, M. Etienne, autre clerc qui trahit, a tourné le dos à ses premières amours : la critique des sources. Après avoir suivi, jusqu'à l'acribie, les sages préceptes de Lanson et de Normale, le spécialiste de *Bug Jargal* et du genre romanesque du XVIII^e siècle se donne les gants, depuis quelques années, de professer, à l'endroit de l'érudition et de la méthode historique, le plus dédaigneux scepticisme. L'air suprêmement dégoûté, humoriste à froid et subtil jusqu'à la sophistication, M. Servais Etienne est un peu notre Julien Benda.

M. Robert de Traz remplace Gabriele d'Annunzio. C'est une « rupture ». Car ce Genevois distingué et qui mérita d'être accueilli au nombre des collaborateurs des « Cahiers verts » n'a pas l'insolence coruscante du condottiere de Fiume. Comme tout Genevois qui se respecte, Robert de Traz joue à l'Européen. Il voyage. Il dirige la *Revue de Genève*. Il a de nobles inquiétudes et de riches réflexes. Il pense avec agilité et il écrit tout en nuances.

Marie Gevers sera la première femme de lettres belges à rencontrer, dans la compagnie académique, sa sœur Colette. On sait qu'elle habite Missembourg, qu'elle distribue elle-même la provende à ses poules et qu'elle entendit chanter la *Brabançonne* à travers les arbres de son grand jardin. Marie Gevers a signé un roman délicieux : *Madame Orpha*. On a moins goûté sa *Ligne de vie*. C'est une Campinoise très authentique qui apporte, chez les fils spirituels de Jules Destrée, des parfums de miel, de résines blondes et de bruyère sucrée.

Le folklore du dimanche de Pâques

Les cloches sont revenues de Rome, depuis la veille. A Liège, on dit volontiers qu'elles ont abordé *à què del Bate divins on batê d'wèze* (au quai de la Batte, dans un bateau d'osier). Les mères ont eu bien soin d'avertir leurs marmots que, s'ils risquaient une grimace au moment où sonneraient les cloches rapatriées, ils conserveraient jusqu'au jugement dernier le visage convulsionné.

Les œufs de Pâques ont été cuits durs. Pour donner à la coquille une belle teinte rousse, on a mis infuser dans l'eau bouillante des pelures d'oignons. A la campagne, les enfants iront récolter ces

cocognes dans les haies, sous la bordure de buis qui enclôt le potager. Il sera temps, alors, de faire la *cake às oûs*. Bec contre bec et cul contre cul, pour reprendre les vertes expressions de Wallonie, les œufs sont cognés les uns contre les autres ; tout œuf défoncé devient la propriété de celui qui le brisa.

L'eau puisée le jour de Pâques ne se corrompt jamais. Mais il est interdit d'en boire ; sinon, dit le proverbe populaire, les pies vous fienteront sur la tête (*les aguèces vîs hil'ront sol tièsse*).

Au moyen âge, le Jeu des Trois Marie — ou de ces saintes femmes qui coururent au sépulcre, le matin de la Résurrection — se célébrait au chœur. Et l'on sait qu'il ne faut pas chercher ailleurs les origines du théâtre. L'usage en a survécu longtemps dans la basilique de Sainte-Waudru, à Mons. Trois jeunes femmes, vêtues de longs voiles blancs, s'approchaient de l'endroit où était censé reposer le corps du divin Crucifié ; et elles disaient : *Eamus videre sepulcrum*. Des officiers du Chapitre noble de Sainte-Waudru les accompagnaient, ainsi qu'un pèlerin. Deux prêtres, qui figuraient les Anges, les entretenaient. Et s'engageait le dialogue, lequel suivait fidèlement, l'évangile du jour. Plus tard, le texte de cette petite scène liturgique sera mâtiné de « roman », c'est-à-dire de langue vulgaire.

L'actualité de La Fontaine

A l'occasion de l'anniversaire de la naissance de La Fontaine, la Comédie-Française avait mis au programme de sa matinée poétique la récitation de quelques fables. Il paraîtrait que le parterre a salué d'applaudissements enthousiastes et d'acclamations fort suggestives tel et tel vers qui s'accordaient, le plus miraculeusement du monde, aux préoccupations d'une France mal gouvernée, de la France des grèves sur le tas et des ministères en capucins de cartes.

Taine, dans une dissertation célèbre, avait voulu prouver que les *Fables* sont le reflet exact de la société louis-quatorzième : Lion représente le Roi-Soleil impassible sous le couteau du chirurgien qui l'opère de sa fistule. En réalité, la philosophie du Bon-homme est, à la fois, moins « française » et plus universelle. C'est une philosophie de bon sens. D'un bon sens assez moyen, au demeurant, pour ne pas dire : assez médiocre. Mais la cure de paresse organisée que viennent de faire les camarades syndiqués du ventripotent Léon Jouhaux les a intoxiqués à ce point que la sagesse d'un Jean de La Fontaine paraît presque héroïque.

Il ne faut pas sous-estimer ces réactions du peuple assemblé au théâtre. Beaucoup de révolutions ont été déclenchées à la voix d'un chanteur qui poussait le refrain ou d'un comédien habile à lancer la tirade. En France même, Beaumarchais fut un professeur d'égalitarisme. Hélas ! en ces temps troublés où nous vivons, aux défauts que l'on réclame d'une « métallo », quel est le meneur qui se sentirait capable d'être patron ?...

Comme de coutume, à l'occasion des fêtes de Pâques LA REVUE CATHOLIQUE DES IDEES ET DES FAITS ne paraîtra pas la semaine prochaine.

Problèmes actuels

LES CLASSES SOCIALES ANGLAISES

Toute chose est faite d'un certain nombre d'éléments. Que si vous variez la proportion de ces éléments, vous changez la chose elle-même. Pensez à la différence entre l'oxyde de carbone (12 de carbone et 16 d'oxygène) qui tue et l'acide carbonique (12 et 32) qui se contente de vous envoyer un « soda » à la figure.

Or donc, les éléments constitutifs de la communauté anglaise ont, dans leurs caractéristiques économiques, grandement varié en proportions dans les dernières trente années. Et ce changement de proportions a entraîné un changement dans l'ensemble de la société anglaise. Le changement ne s'étant pas opéré très lentement, son ignorance ne s'excuse guère et pourtant la plupart des gens écrivent, et parlent, et vivent, comme s'il n'avait pas eu lieu. Or, *il a eu lieu* et il implique des conséquences qui s'avèreront très importantes dans un avenir rapproché.

En gros, l'ancienne Angleterre était faite de quatre couches ou classes sociales en matière de *propriété* — c'est-à-dire de liberté.

Au sommet on trouvait une classe très riche, possédant de grandes étendues de terres, en ville et à la campagne, d'énormes participations dans des entreprises industrielles et commerciales et détenant de grosses quantités de fonds publics à revenus fixes, rentes, etc. Ces gens très riches formaient la classe dirigeante de l'Etat.

Après eux venait une classe moyenne de *propriétaires* (n'oubliez pas qu'il est question ici de *propriété* et non pas de *revenus*). L'ancienne Angleterre possédait un ensemble nombreux de familles ayant hérité des maisons, des actions, des rentes, de la terre, etc. valant de mille, deux mille à trois mille Livres jusqu'à cinquante mille ou soixante mille Livres. C'est à ces gens-là que s'appliquait proprement le terme de « classe moyenne », dont on abuse tellement. Les plus riches d'entre eux peuplaient les professions libérales, avocats, médecins, ingénieurs, professeurs d'universités, directeurs de grands collèges, fermiers, etc. La classe allait jusqu'aux plus petits des hommes libres, les boutiquiers et autres petites entreprises.

Souvent cette « queue » de la catégorie possédait moins que le minimum cité plus haut, mais même quelques centaines de Livres suffisaient, en ces temps-là, pour monter une petite affaire. Toute entreprise présentant une valeur durable valait rapidement plus que les quelques centaines de Livres du début et, si le propriétaire était un homme avisé, se vendait à la longue pour une paire de milliers de Livres et même davantage.

Cette deuxième catégorie — la classe moyenne — était divisée socialement, comme il est de coutume en Angleterre, en de très nombreuses couches, des plus modestes aux plus hautes, mais qui avaient toutes un élément important en commun : le sentiment d'avoir quelque chose entre soi et le monde. Tous ces gens étaient propriétaires de quelque bien, ou avaient « pris » à leurs ancêtres immédiats et à leur milieu l'atmosphère de la propriété. Ils étaient *libres*; ils formaient l'opinion publique; plus que les riches de la classe dirigeante au-dessus d'eux, ils donnaient à la nation son accent moral, son ton.

Sous cette classe moyenne il y avait la classe fort nombreuse de ceux qui ne possédaient rien, en tout cas rien de suffisant pour garantir une indépendance, pour leur donner de quoi respirer dans la lutte. Ils avaient des « emplois » (des *jobs*), c'est-à-dire des occupations qui, à l'aide d'un salaire ou d'un appointement,

les maintenaient dans un confort suffisant pour leurs habitudes.

D'aucuns n'occupaient ces emplois que de façon précaire et pouvaient être remerciés du jour au lendemain; d'autres, grâce à l'organisation ou par le fait de la coutume, connaissaient une sécurité plus grande. Mais la caractéristique de cette troisième catégorie très étendue était qu'elle n'était pas propriétaire et qu'elle n'avait pas le sentiment ni l'habitude de la liberté économique que, seule, la propriété peut engendrer. Cette troisième classe sociale exerçait sur l'Etat une certaine influence négative, à la vérité réduite. La presse n'était pas faite à son intention; il lui fallait prendre ce que cette presse lui servait. De même, la littérature la plus caractéristiquement anglaise ne s'adressait pas à elle. Certainement cette classe n'était pas libre. Dans l'ensemble, elle ignorait la sécurité. Mais elle était économiquement satisfaite.

La quatrième classe était composée de la grande masse des travailleurs pauvres, ne connaissant que ce que l'on a appelé « la marge de subsistance » — un minimum, quoi — et elle comprenait même beaucoup de gens obligés de vivre avec moins que cette marge-là.

Telle était l'Angleterre où poussèrent tous ceux qui ont actuellement dépassé la cinquantaine. L'Angleterre que les gens de quarante ans peuvent vaguement se rappeler comme prévalant encore aux temps de leur enfance.

* * *

Cette Angleterre n'est plus. Une nouvelle Angleterre est née parce que les quatre éléments analysés ci-dessus ont varié de caractère et de proportions.

La classe supérieure, les très riches, sont devenus beaucoup moins nombreux et beaucoup plus riches qu'ils n'étaient. La deuxième classe est occupée à se ruiner; elle perd son emprise sur la propriété; chaque année une plus grande proportion en est réduite à dépendre d'un salaire ou d'un appointement; une bonne partie est débitrice des banques; toute cette classe, même la petite partie qui conserve quelque propriété, perd ce qu'elle possède par le fait de l'instabilité économique du système social et économique. La classe moyenne dans tous ses différents degrés disparaît en tant que classe de propriétaires, c'est-à-dire d'hommes libres. Les fils des anciens propriétaires de cette classe envisagent la vie en termes de *revenus* et non plus en termes de *propriété*. Et ce changement est le cœur même de la révolution qui s'est opérée. Les formules de cette ancienne classe moyenne continuent à prévaloir dans la couche supérieure : l'idée du *gentleman* demeure même si ces *gentlemen* ne possèdent plus rien. Et parmi les plus pauvres de cette classe moyenne survit et se prolonge le souvenir d'ancêtres propriétaires. Cela est particulièrement vrai à la campagne, chez les fermiers, surtout les petits fermiers. Ils conservent comme un fantôme de liberté qui n'a plus de vie sociale active.

La troisième catégorie, la classe des gens dotés d'un bon appointement ou salaire, et qui ont perdu toute idée de propriété et de liberté, cette classe s'est développée aux dépens de la classe moyenne au-dessus d'eux et aussi de la quatrième catégorie au-dessous d'eux. Les fonctionnaires publics se sont multipliés au delà de toute proportion. Ceux auxquels, d'une façon ou d'une autre, — et sans être fonctionnaires publics — un minimum de revenu est garanti, se sont aussi énormément multipliés et les salaires de la masse des ouvriers inférieurs, mais standardisés et organisés, ont monté. Les fonctionnaires subalternes civils et militaires, les instituteurs et institutrices, les artisans et les millions de salariés industriels ne sont pas plus proches de la

propriété qu'ils le furent jamais, mais ils ont un revenu supérieur et ils connaissent une sécurité plus grande.

Reste la quatrième catégorie, celle de l'ouvrier ordinaire, de l'indigent ou du semi-indigent : cette classe s'est rétrécie, mais pas beaucoup. Elle comprend toujours une proportion de la communauté anglaise supérieure à ce que l'on trouve dans n'importe quel autre pays européen, quitte à ne plus former, chez nous, une proportion tout à fait aussi grande qu'auparavant. De plus, la grande majorité — même de cette classe — est embri-gadée sous le contrôle de l'Etat et sauvée de l'inanition au prix de l'esclavage.

Si nous résumons la conséquence générale de notre révolution sociale, le tableau est à peu près le suivant. Les très riches connaissent plus de sécurité qu'ils n'en connurent jamais. Ils sont plus totalement les maîtres de l'Etat qu'ils ne l'ont jamais été. Ils contrôlent toutes les sources de l'information publique. Ils sont aussi, virtuellement, au-dessus du Code pénal. Ce qui plus est, ils peuvent exagérer encore cette vie de luxe pour laquelle ils sont nés ou dans laquelle ils sont entrés. Par exemple il leur est loisible de se faire toujours mieux servir et ils peuvent se payer, plus encore qu'auparavant, les grands voyages et d'autres distractions particulièrement coûteuses.

La classe moyenne possédante — *la principale exigence morale d'un Etat sain et libre* — se réduit tellement, est tellement harassée, tellement livrée à l'insécurité que ce n'est plus elle qui donne le ton à la communauté.

La troisième catégorie, les appointés et ceux qui connaissent les hauts salaires, est plus satisfaite qu'elle ne le fût jamais auparavant. Mais elle est aussi plus « ordinaire », pour ne pas dire plus vile, et beaucoup plus ignorante que jadis. Elle n'a plus qu'une mentalité purement citadine. Il lui faut tenir pour vrai tout ce qui lui est servi officiellement par une presse devenue tout à fait officielle. Elle s'intéresse très peu à la politique étrangère et dans la mesure où elle s'y intéresse elle se trompe — souvent de façon désastreuse d'ailleurs. Elle se trompe parce que l'ancienne partie « instruite » de la classe moyenne qui la guidait n'existe plus.

La quatrième classe — des millions et des millions — qui ne connaît qu'un salaire insuffisant ou qui est indigente, a perdu cette ancienne indépendance morale que les pauvres avaient longtemps conservée et a accepté le contrôle des fonctionnaires de l'Etat.

Telle est la constitution actuelle de notre société anglaise — et elle est désastreuse.

LA RESTAURATION DE LA PROPRIÉTÉ

Il reste possible, mais à peine tout juste possible, qu'un quelconque mouvement d'opinion surgisse encore à temps pour créer un ensemble suffisant de propriétaires en Angleterre.

Cette Angleterre est donc composée, aujourd'hui, en gros, de deux classes comptant seules dans l'Etat : une très petite minorité de propriétaires et une grande majorité de leurs « sujets » qui non seulement ne possèdent plus, mais qui ne savent même plus ce qu'est la propriété. La grande masse des familles humaines, dans l'Angleterre actuelle, vit de salaires fournis par un petit groupe de capitalistes eux-mêmes contrôlés par un très petit nombre d'entre eux. Il faut remonter à plus d'un siècle en arrière pour retrouver en Angleterre des petits propriétaires assez nombreux pour donner son parfum à la communauté anglaise ; et il faut remonter à plus de deux siècles et demi pour retrouver dans notre Angleterre un corps vraiment important d'hommes économiquement libres. Après le *Statute of Frauds*, la décadence

des propriétaires ruraux était certaine et aujourd'hui il n'en reste plus. Le petit boutiquier (non débiteur des banques) est une espèce de pièce de musée ayant survécu au flot qui emporta ses confrères. Le petit propriétaire débiteur des banques est aussi éloigné de la propriété que le salarié — davantage même, peut-être. La terre nominalement possédée par les petites gens est, pour la plus grande partie, entre les mains des banques. Même mon métier d'écrivain, qui devrait être, par sa nature même, le plus libre de tous les métiers, se trouve, pour l'essentiel, écrasé sous le talon du capitalisme, c'est-à-dire du système contemporain, spécifiquement anglais, dans lequel quelques hommes détiennent les moyens de subsistance avec l'immense masse de leurs compatriotes dépendant d'eux.

Or, dans ce problème de la restauration de la propriété — s'il est possible de la restaurer en Angleterre, ce dont je doute... — je crois avoir quelque droit de parler. Je l'ai prônée publiquement depuis que je n'étais qu'un jeune homme, par la plume et par la parole, en conversation et en débat public, partout où la chose pouvait être prônée. Il y a plus de quarante ans que, jeune homme de vingt-trois ans, je me lançai dans une mémorable controverse à Oxford. En ces temps-là le capitalisme ne rencontrait aucune opposition sérieuse, sinon le socialisme juif d'alors, remplacé depuis par sa conclusion logique et complète, le communisme juif. La restauration de la propriété était une idée si bizarre que personne, parmi les intellectuels, ne voulait même la considérer comme une mauvaise blague. Quant à ceux qui méprisaient de haut les intellectuels, ceux qui chassaient, qui faisaient du sport, les hommes qui préféraient l'ancienne tradition aristocratique de l'Angleterre, il ne leur était même jamais venu à l'esprit que la liberté économique était possible ou même concevable.

Pendant la durée d'une vie d'homme, un petit groupe, au milieu duquel j'ai toujours travaillé, s'est épuisé à répéter sur tous les tons : « Restaurez la propriété avant qu'il ne soit trop tard ! » Nous n'eûmes aucun succès et il est très peu probable que nous en ayons jamais.

Beaucoup d'entre nous ont exposé des arguments irrésistibles sur l'importance de la réforme. Certains d'entre nous — et j'en suis — ont exposé clairement ce qui nous arrivera fatalement si nous ne restaurons pas la propriété. Ils ont esquissé comment il fallait pratiquement s'y prendre. Personne ne nous a écouté. Rien n'a été fait. Et quand je lis les misérables rapports officiels des parlementaires sur la question, j'en arrive à désespérer et à croire que rien ne sera fait jamais. Il nous manque l'homme assez énergique ou assez intelligent, plus encore, l'homme de conviction, que réclame la tâche. Et cet homme existerait, qu'il resterait permis de se demander si la tâche elle-même n'est pas trop formidable pour être remplie...

Avec la meilleure volonté de la terre et la foi la plus solide dans sa propre doctrine sociale ; avec une armée de propagandistes à sa disposition ; avec une presse libre et une presse à la hauteur — toutes choses qui nous manquent — rendre à l'Anglais le goût et le besoin de la liberté serait une tâche dépassant pour ainsi dire les forces humaines.

Pourtant, ne serait-ce que pour la joie intellectuelle d'affirmer une chose importante, simple et démontrable, je veux répéter encore les données essentielles du problème. Elles sont deux, et rien que deux :

1^o L'impôt différentiel appliqué à la restauration de la propriété ;

2^o La corporation ou gilde pour la préservation de la propriété une fois restaurée.

Nous connaissons déjà l'impôt différentiel. Déjà nous préle-

vons davantage sur la grande propriété que sur la petite. Mais le système est mal appliqué. Nous prélevons plus, en proportion, sur la grande propriété, mais ce que nous prélevons est employé, non pas à restaurer la propriété, mais en salaires à des employés et en intérêts usuraires aux banques. Tant que ce que nous faisons payer aux riches ne servira pas à rétablir la petite propriété, nous n'aurons rien fait d'efficace. Et quand vous aurez commencé à restaurer la petite propriété dans une société déjà à moitié « servile », jamais vous n'arriverez à stabiliser cette propriété si vous ne restaurez pas aussi la gilde ou corporation.

Sans la corporation il est inutile d'essayer d'établir la petite propriété parmi des hommes absolument noyés dans la mentalité d'une concurrence effrénée et criminelle.

HILAIRE BELLOC.

L'effacement de la Catalogne

du XV^e au XVIII^e siècle

Sa personnalité particulière et sa prospérité, la Catalogne allait graduellement les perdre dans les temps modernes. C'est à la mort de Martin I^{er} dit l'Humain, en 1410, que les Catalans font remonter la première déviation de leur histoire. Avec ce prince, en effet, s'éteignit la dynastie barcelonaise. Il avait réuni sous son sceptre toutes les terres conquises *ça mar* : la Catalogne, l'Aragon, le Roussillon, dernier vestige de l'empire transpyrénéen dont avaient rêvé ses prédécesseurs, Valence, et toutes les possessions *lla mar* : Majorque, la Corse, la Sardaigne, la Sicile, Athènes et la Néopatrie. Or, le Parlement qui se réunit à Casp pour lui donner un successeur ne répondit pas aux vœux des Catalans et désigna un prince castillan, Ferdinand d'Antequera. Les écrivains de l'époque déplorèrent un choix dont résultait une première menace pour les libertés catalanes.

Leurs prévisions se réalisèrent : la nouvelle dynastie n'avait en effet ni son siège, ni son cœur en Catalogne. Avec elle, les difficultés de la politique intérieure allaient se multiplier. Au bout d'un demi-siècle les Catalans soutenaient une guerre de douze ans contre Jean II de Navarre pour obtenir le maintien de leurs droits, mais l'espoir d'indépendance conçu à cette époque se dissipa bientôt. Le vieux roi Juan offrit la paix, et en 1472 il prêta de nouveau serment d'observer les privilèges. L'union des rois catholiques, enfin, termina l'évolution séculaire en réunissant les deux sceptres d'Aragon-Catalogne et de Castille sous lesquels s'était unifiée la majeure partie de la péninsule.

Mais le coup le plus sensible qui attendit la Catalogne devait être la découverte de l'Amérique. Bien que Christophe Colomb se trouvât au service des deux souverains conjoints et que Ferdinand eût contribué aux frais de son expédition, les résultats de la découverte se trouvèrent en effet longtemps soustraits aux sujets de la couronne d'Aragon. Par un codicille fameux de son testament, Isabelle réserva aux seuls Castillans le commerce avec les Indes. Pour les Catalans c'était le désastre. A une époque où la puissance des Turcs montait dans tout le Levant, où la Méditerranée se faisait sans cesse moins sûre pour les bateaux chrétiens, Barcelone était ainsi frappée au plus vif. Séville allait monopoliser le bénéfice des possessions nouvelles.

On put cependant s'y tromper encore pendant quelque temps. Charles-Quint, le prince sur la tête duquel s'opéra pour la première fois la fusion des couronnes, aimait la Catalogne; il résida fréquemment à Barcelone et usa activement de ce port pour ses expéditions maritimes. Sous Philippe II, les Catalans prirent une large part à la bataille de Lépante. Le sort de la Catalogne, comme puissance politique, était néanmoins réglé. La Castille s'environnait de splendeur. Les lettres et les arts, avec les grands noms du siècle d'or, y acquéraient une force d'expansion qui rayonnait à travers toute la péninsule. La Catalogne ne put résister à cette pénétration; elle ne se trouvait pas, au XVI^e siècle, en veine d'inspiration artistique; il lui manquait surtout ce centre d'attraction alors indispensable à l'éclat d'une civilisation : une cour royale. Décadence matérielle et torpeur intellectuelle s'unissaient pour la refouler. C'est ainsi que, de pays distinct, elle déchet insensiblement au rang d'une région. Le pouvoir politique, devenu avec la richesse l'apanage des Castillans, se faisait d'ailleurs de plus en plus envahissant. Aux dédains et aux vexations du XVI^e siècle succédèrent les exigences niveleuses du XVII^e, qui culminèrent sous Philippe IV avec la politique du comte-duc d'Olivarès; elle entendait assimiler à la Castille l'Espagne tout entière. Si la Catalogne gardait juridiquement ses institutions propres, à peine était-ce une façade; les « Etats » n'étaient plus convoqués que de loin en loin; ils avaient perdu tout nerf et tout prestige.

Il serait cependant exagéré de croire que l'esprit d'indépendance fût entièrement éteint au cœur des Catalans. On le vit par la tragédie de 1640. Durant quatorze années, au mépris des vieilles libertés locales, les armées espagnoles dirigées contre la France, armées auxquelles les Catalans fournissaient d'ailleurs un grand nombre d'hommes, avaient exercé en Catalogne un dur régime de réquisitions. L'impatience du peuple, longtemps contenue, finit par éclater. Le jour de la Fête-Dieu, les paysans se soulevèrent; avec les habitants de Barcelone ils chassèrent de son palais le vice-roi, qui se noya dans la mer, et expulsèrent ses conseillers. Ce fut le fameux *Corpus de Sangre*, la sanglante journée des *segadors* ou moissonneurs, que le nationalisme catalan célèbre chaque année encore, aux accents de l'hymne populaire *Els Segadors*.

Mais, après ce geste d'affranchissement, la politique catalane manqua de fermeté. Après avoir cherché appui du côté de la France et s'être même annexée à elle, la Catalogne, en 1652, rentra moralement dans la péninsule et s'entendit à nouveau avec la Castille.

L'apaisement, malgré tout, ne devait pas être de longue durée. Au début du XVIII^e siècle, en effet, la guerre de Succession gâta les choses plus gravement que jamais. Refusant de reconnaître la Maison de Bourbon, les Catalans prirent parti pour l'archiduc Charles d'Autriche, Coalition malencontreuse que celle-là : dès que l'archiduc, en effet, eut renoncé à ses prétentions, la Catalogne se trouva totalement abandonnée à elle-même. Barcelone soutint un siège héroïque, mais elle dut bien finir par se rendre, le 13 septembre 1714, à la terrible vengeance de Philippe V. Le nouveau roi, dont l'esprit centralisateur avait soulevé dès le début l'irritation des Catalans, profita de l'occasion pour démasquer toute sa politique et le décret de *Nueva Planta*, en 1716, supprima d'un trait de plume les vieilles institutions autonomes. La Catalogne, dès lors, n'était plus qu'une division administrative de l'Espagne. La langue catalane, exclue en 1714 de l'administration et de l'enseignement, fut expulsée ensuite des tribunaux. En fait de particularité juridique, il ne restait plus à la Catalogne que son droit privé, lequel a subsisté sans interruption jusqu'à nos jours.

Les Catalans, il est vrai, s'accommodèrent aisément de ce

L'art du chocolatier

La célèbre gamme du Superchocolat « Jacques » constitue, de l'avis même des consommateurs, le critérium de l'art du chocolatier. Chacun de ses incomparables gros bâtons est à la fois une friandise et un aliment complet. C'est toujours une véritable occasion, puisque « Jacques » ne coûte que

1 FR. LE GROS BATON



Pour votre Linge de maison,
Tissus blancs - Couvertures,
Bonneterie - Chemiserie
N'employez que les articles marque

“ **FOX** ”

Qualité — Éléance — Prix raisonnables

Vente exclusive en BELGIQUE :

Grande Maison de Blanc

RUE DU MARCHÉ-AUX-POULETS

BRUXELLES

DEMANDEZ NOS CATALOGUES HIVER 1937-1938

Reliure des Ducs

Tous travaux de reliure et de cartonnages

Les travaux peuvent être
effectués dans toutes les teintes courantes

5, rue Philippe-le-Bon, 5, BRUXELLES



LIEGE

**EXPOSITION
INTERNATIONALE
DE L'EAU
LIEGE
1939**

1939

**EXPOSITION
Internationale de l'Eau**

MAI - NOV.



régime. Dans les couches supérieures de la société, en effet, le processus de « castillanisation » était depuis longtemps profond et constant. On ne se plaignait même plus guère, comme au XVI^e siècle, du refoulement de la langue autochtone. Les écrivains usaient de plus en plus naturellement du castillan, devenu la langue des lettrés et du grand monde. Il était de bon ton d'y recourir et lorsque, d'aventure, certaines choses se publiaient encore en catalan, les auteurs ne manquaient pas de s'en excuser. Le principal théoricien du nationalisme catalan, Prat de la Riba, reconnaît nettement cette rupture de continuité dans la conscience catalane. « L'idéal d'alors, écrit-il, c'était l'assimilation à la langue et à la culture castillanes, qui arrivaient en Catalogne avec la splendeur de la Couronne. Lorsque, en 1714, va tomber le dernier rempart des libertés politiques, déjà l'intellectualité catalane a adopté le castillan comme langue vulgaire de la culture : plus tard, il passera dans tous les actes de la vie publique pour devenir enfin la seule langue écrite de la région (1). » Cet état d'esprit était encouragé d'ailleurs par de réelles satisfactions matérielles : la restauration économique due à Charles III et la liberté du commerce des Indes. Ainsi se fait-il que, lorsque les successeurs de Philippe V se rendaient à Barcelone, ils y étaient chaleureusement accueillis.

De cette intégration volontaire dans l'unité espagnole, les Catalans donnèrent d'ailleurs des marques frappantes lorsque leur fidélité se trouva mise à l'épreuve. Lors des démêlés entre la France et l'Espagne au cours des premières années de la Révolution, les populations catalanes, faisant fi des promesses d'émancipation reçues des Français, se rangèrent avec enthousiasme du côté de l'Espagne et, tandis que les Basques acceptaient le concours des révolutionnaires pour fonder la république *euskara*, les Catalans acclamaient l'avance victorieuse du général Ricardos à travers le Roussillon. Ils allaient, un peu plus tard, se montrer aussi ardents que les autres Espagnols dans la guerre de l'Indépendance; mais peut-être n'est-ce point là une marque fort prononcée d'unitarisme, ce soulèvement de style nettement populaire ayant surtout éveillé les énergies locales, en un élan de ce « fédéralisme instinctif qui paraît congénital à la race (2) ».

Quoi qu'il en soit, les écrivains nationalistes catalans déplorent cette période comme celle d'un « conformisme abject (3). » A l'envisager sans passion, il faut y reconnaître l'effacement de la vieille Catalogne, non seulement par la suppression forcée de ses libertés, mais par la dissipation pure et simple de son esprit. Le pays ne manifestait plus d'« âme » particulière, ni en politique, ni en culture, et sa caractéristique la plus sensible, la langue, tendait même à disparaître au sein des classes dirigeantes. On pouvait croire, à la fin du XVIII^e siècle, que la Catalogne s'assimilait à l'Espagne aussi pleinement, aussi définitivement que le Languedoc à la France.

* * *

Les choses ne devaient cependant pas en arriver à ce point. Dans l'affaiblissement graduel de sa personnalité, dans son acquiescement même à sa suppression comme Etat, la Catalogne n'allait pas tout aliéner. Un facteur de communauté allait subsister vivace et se transmettre inaltérable à travers l'abandon, voire l'oubli des autres signes du pays : c'était précisément la langue populaire. Au sein de l'ancienne principauté, le parler catalan n'a cessé, en effet, de rester en usage dans la masse de la population. Si, depuis la prépondérance castillane, les classes élevées se font un peu honte de parler catalan, le commun du peuple ne sait toujours pas d'autre langue.

Le fait est manifeste. A défaut d'autres indices, on pourrait relever, à cet égard, l'attitude constante de l'Eglise, la plus sûre interprète de l'usage général. Soucieuse avant tout de procurer au peuple l'intelligence de la doctrine, l'Eglise, en effet, n'a pas suivi la tendance de l'Etat à imposer le castillan dans la vie publique. Avec persévérance, elle a continué à se servir en Catalogne de l'idiome régional et, chaque fois que le besoin s'en est fait sentir, des décisions épiscopales sont venues consacrer cette ligne de conduite. Emanées des synodes des divers diocèses catalans, ces résolutions s'échelonnent en grand nombre depuis les débuts de la politique centralisatrice. En 1591, le concile de la province ecclésiastique de Tarragone ordonne que « dans la Principauté de Catalogne la doctrine ne sera pas enseignée en une autre langue que la langue catalane » et que la prédication se fera « dans la langue maternelle ». Le concile de 1635-36 interdit d'accorder le permis de prêcher en une autre langue que le catalan, sauf de rares exceptions. Celui de 1684-85 renouvelle les mêmes prescriptions : le catéchisme sera toujours donné en « langue populaire ». En 1748, lorsque l'Université de Cervera désira voir autoriser la prédication en castillan, l'usage de cette langue étant devenu un signe de culture supérieure, l'évêque du diocèse s'y refusa formellement, les sermons en castillan ne pouvant être compris que des gens instruits, tandis que le catalan l'était aussi par le peuple. Mesures d'autant plus significatives que les évêques de Catalogne étaient alors fréquemment des Castillans. Le catalan restait d'ailleurs, en dépit des interdictions, la langue « exclusivement en usage dans les délibérations des municipaux et des consuls de la mer, dans les corporations, dans l'association des marchands », bref dans toutes les institutions issues de la substance du peuple, aussi bien que dans les relations privées.

Or, le simple fait de la conservation de la langue, fût-ce à l'état inculte, était d'une importance décisive, car c'est par elle que la Catalogne a fini par recouvrer sa personnalité. « Qu'est-ce qui mourut le 16 janvier 1716? dit l'historien Sanpere y Miquel. Purement et simplement un Etat, une manière d'être politique du peuple catalan. Car un peuple vit aussi longtemps que vit sa langue. »

GIOVANNI HENRI.

LES PHARISIENS

Les pharisiens, qu'il ne faut pas confondre avec les Parisiens, car ceux-ci sont amusants et portés aux choses de l'amour, tandis que les pharisiens sont ennuyeux et à la place de cœur ils n'ont qu'une poche à fiel...

Les pharisiens donc, qu'est-ce que c'est?

Trois récits le feront comprendre, mieux que trente-six pages d'explications.

Le premier récit se trouve au chapitre XVIII de l'Evangile selon saint Luc et le voici :

« Un jour, à Jérusalem, deux hommes montèrent au temple pour prier.

» Le premier était un pharisien, et le second était un publicain (c'est-à-dire une espèce de petit financier de réputation douteuse).

» Le pharisien se tenait debout et priait en ces termes : « O Dieu, je vous remercie de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, qui sont voleurs, injustes et adultères, ni comme ce financier que je vois derrière moi.

(1) *La Nacionalitat Catalana*, p. 13.

(2) MENENDEZ Y PELAYO, *Estudios de Critica literaria*, V, p. 58.

(3) Le mot est de Rovira y Virgili.

» Je jeûne deux fois par semaine et je donne la dixième partie de tous mes revenus. »

» Pendant ce temps, le financier se tenait au fond du temple, et n'osait pas même lever les yeux, mais il se frappait la poitrine en disant : « Mon Dieu, ayez pitié de moi, parce que je suis un pécheur. »

» Or le publicain s'en retourna justifié dans sa maison, mais non pas l'autre. »

Le deuxième récit est tiré du chapitre III de saint Marc :

« Un jour le Christ entrait dans une synagogue. Il y avait là un homme qui avait la main desséchée, et les pharisiens observaient le Maître pour voir s'il guérirait cet homme le jour du Sabbat, afin de pouvoir l'accuser. »

» Alors Jésus dit à l'homme qui avait la main desséchée : « Lève-toi et mets-toi là au milieu. »

» Puis il dit : « Est-il permis de faire du bien le jour du Sabbat ? »

» Est-il permis de sauver quelqu'un ou faut-il le laisser périr ? »

» Et les autres se turent. »

» Alors les regardant avec indignation, et tout affligé de la dureté de leur cœur, il dit à cet homme : « Etends ta main. » Cet homme l'étendit et elle devint saine. »

» A cette vue, les pharisiens sortirent et tinrent conseil, afin de faire périr Jésus. »

Enfin, voici le troisième récit, tel qu'on peut le lire au chapitre IX de saint Matthieu :

« Un jour le Christ était à table dans la maison d'un de ses disciples et il vint là beaucoup de publicains (c'est-à-dire des petits financiers de réputation douteuse) et des gens de mauvaise vie, qui se mirent à manger avec le Maître et avec ses disciples. »

Les pharisiens voyant cela dirent aux disciples : « Pourquoi votre maître mange-t-il avec des publicains et avec des gens de mauvaise vie ? »

» Le Christ les ayant entendus répondit :

« Ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin du médecin, mais les malades. »

» Allez donc, et apprenez ce que signifie la parole : J'aime mieux la miséricorde que les sacrifices. Quant à moi, je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. »

Ces récits révèlent trois aspects du caractère des pharisiens.

— Ils se croient meilleurs que les autres. — Ils attachent une importance excessive aux pratiques extérieures. — Pour défendre l'ordre social et la religion, ils pratiquent l'injustice et la méchanceté.

Si les pharisiens se cantonnaient dans leur premier défaut, si (pareils à certains nobles français sous la III^e République) ils se terraient au fond de leurs châteaux et s'absorbaient dans la contemplation de leur propre nombril, il n'y aurait que de minimal, et leur vie serait un inoffensif tissu d'insignifiances et d'ennuis.

Malheureusement, les pharisiens sont riches et influents. Ils s'érigent en défenseurs de l'Eglise, et aux yeux de la foule ils passent pour être les représentants authentiques de la morale chrétienne.

Or, cette religion que les pharisiens s'imaginent défendre, ils en sont les plus dangereux ennemis, et ceci fera l'objet des considérations qui vont suivre.

* * *

Il y a deux mille ans déjà les pharisiens tenaient le haut du pavé à Jérusalem. Ils connaissaient le vrai Dieu. Ils pratiquaient

une morale d'apparence austère, et cependant ils avaient complètement perverti le sens de leur propre religion.

Ils avaient oublié la mission d'Abraham, leur ancêtre, quand en la terre de vision il reçut la grande promesse :

« Parce que vous m'avez obéi », dit Dieu, « je multiplierai votre race, comme les étoiles du Ciel, et comme les grains de sable de la mer ; et en Celui qui sortira de vous, toutes les nations seront bénies. »

Les pharisiens ne comprenaient plus l'ardeur, qui des lèvres d'Isaïe arrachait la brûlante apostrophe :

« Vos offrandes, je n'en veux plus, dit le Seigneur. Votre encens me fait horreur ! Vos cérémonies me dégoûtent, elles me donnent des nausées ! Apprenez d'abord à faire le bien. Relevez l'opprimé. Pratiquez la justice à l'égard de la veuve et de l'orphelin. »

» Et alors, venez et discutons. Et quand vos péchés seraient encore plus rouges que l'écarlate, ils deviendraient plus blancs que la neige. Et quand ils seraient encore plus foncés que la pourpre, ils deviendraient aussi nets qu'une toison fraîchement lavée. »

Cette inspiration qui remplit l'Ancien Testament et en fait l'admirable prélude de la nouvelle Alliance, cette inspiration s'était complètement éteinte au cœur des pharisiens.

Pour eux, la religion s'était réduite à une espèce de code, de rituel et de négoce, où en échange de pigeons, de veaux, de circoncisions, d'aumônes et d'autres pratiques, la créature s'efforçait d'obtenir la bienveillance du Créateur, ainsi que cela se fait encore aujourd'hui chez les gens superstitieux. Et ceci rappelle l'histoire d'une bonne femme, qui, dit-on, se présenta naguère à la porte d'un couvent afin d'y prendre de l'eau bénite. Alors, le portier lui demanda quelle était celle qu'elle préférait, l'ordinaire ou la spéciale de saint Antoine — et la bonne femme de répondre : « Donnez-moi la plus forte. »

Il est évident que des rites ainsi commercialisés n'ont plus guère de rapport avec cette force à la fois enfantine et surhumaine, intime et collective, solennelle et joyeuse qui, dans la religion véritable, unit le Créateur et les créatures, le Père et ses enfants. Aussi lorsqu'en l'an un, Dieu vint sur la terre, les pharisiens ne le reconnurent pas.

Ils le considérèrent comme un dangereux novateur, et le poursuivirent avec toute l'aigreur que peuvent mettre dans leurs dénonciations de vieilles et pudibondes douairières.

Enfin comme ce Messie, « qui mangeait et buvait, et se liait d'amitié avec les hommes de finance et des gens de mauvaise vie » (saint Matthieu, chapitre 11, verset 19) — comme ce Messie qui faisait son entrée à Jérusalem, monté sur une ânesse et au milieu des acclamations du petit peuple et des gamins, — comme ce Messie dérangeait leurs préjugés de race et de sacristie, le grand prêtre décida qu'il y avait lieu de le sacrifier au salut de la nation.

Cependant, à la longue, il est impossible pour l'homme de gagner contre Dieu, c'est-à-dire contre la force des choses. Aussi quarante ans ne s'étaient-ils pas écoulés que le système des pharisiens s'écroulait.

Les Romains, agacés par le fanatisme et par la malveillance de ces gens, et n'y comprenant plus rien, firent d'eux un formidable massacre. Le temple flambait, la nation se dispersait, et la suite, tout le monde la connaît.

Mais si, en tant qu'Etat, les pharisiens avaient disparu, leur esprit, qui est une des pires manifestations de l'éternelle méchanceté, leur esprit subsista et ceci nous amène à Bruxelles, en l'an de grâce 1938.

Bruxelles en Brabant! Bruxelles, patrie de Breughel, de Beulemans et de Peperbol! On croirait ce gras terroir invinciblement rebelle à la semence pharisaïque! Et en effet, pendant une vingtaine d'années cette denrée ne fut plus à la mode. La guerre lui avait nui.

C'est qu'à la guerre, sous l'éclatement des gros obus, le pharisaïsme, dont l'hypocrisie est le caractère essentiel, le pharisaïsme devient assez malaisé, du moins quand on est en première ligne.

Tel, qui faisait le petit saint, et qui prêchait le détachement des choses de ce monde se révélait fort égoïste, et ridiculement attaché à la conservation de sa précieuse peau; — tandis que tel autre, qui passait pour un sacripant ou une fripouille, n'hésitait pas à grimper sur le parapet, afin d'aller sous les balles ramasser un camarade blessé.

Seulement, la guerre est finie.

Certaines campagnes ont porté leurs fruits. Sur nos marchés, et aux flancs de nos montagnes, la graine pharisaïque s'est remise à pousser parmi les herbes potagères; et au coin des rues les plus commerçantes de notre capitale il arrive de tomber nez à nez sur des chrétiens qui ressemblent comme deux gouttes d'eau à ces pharisiens dont la malignité faisait il y a 2.000 ans le désespoir des braves gens d'Israël.

Comme leurs ancêtres, les pharisiens d'aujourd'hui vont à l'église. Ils distribuent des aumônes avec éclat. Ils évitent avec soin le contact des mécréants; et tous les jours ils remercient Dieu de ne pas ressembler à M. Emile Vandervelde, ni à M. Marcel-Henri Jaspar, ni à ces inquiétants prélats qui ne dédaignent pas d'accepter la main tendue par la canaille.

Comme leurs ancêtres, nos pharisiens modernes surveillent attentivement les gestes et les moindres paroles de ceux qui ne partagent pas leurs opinions.

Tous les jours ils dénoncent les périls encourus par l'Eglise. Pour défendre leur ordre social, tous les moyens leur paraissent légitimes. *Et si pour le salut du peuple, il semble utile de déshonorer un individu, de le ruiner, lui et les siens, et même de le faire mourir à petit feu, nos pharisiens n'hésitent pas à le faire.*

Il est inutile de citer des noms. Le public se chargera de ce soin.

* * *

Ici ouvrons une parenthèse.

« Monsieur, » penseront certains lecteurs, « vous vous égarez. Les affaires auxquelles vous faites allusion relèvent de la politique; et la politique autorise tous les coups. Quant aux procédés dont vous parlez, ils sont d'usage courant en Belgique. »

Ceci appelle une réponse.

D'abord rendons à la Politique l'honneur qui lui est dû.

La vraie politique, c'est-à-dire l'art de procurer le bien de la Cité, n'a aucun rapport avec les procédés dont nous avons parlé; et si ces procédés sont devenus courants en Belgique, ce n'en sont pas moins des procédés ignobles.

Certes, la politique est un jeu violent. Son enjeu est l'avenir des nations; et au cours d'une telle lutte beaucoup de choses sont excusables.

Ainsi qu'à la boxe, il s'agit de mettre l'adversaire knock-out; et dans ce but, les coups les plus durs sont autorisés.

Mais en politique, comme en boxe, il y a des choses interdites. Le boxeur qui frappe sous la ceinture est disqualifié. De même, en politique, l'individu qui s'adonne à la diffamation, cet individu-là se dégrade et avilit sa propre cause.

Par exemple, la différence entre l'honorable attitude des Anglais à l'égard de M. Eden et les coups bas de certains Belges

contre M. van Zeeland, cette différence constitue pour notre pays un contraste affligeant.

Bref, la vraie politique ne se sépare pas de la morale. Elle en constitue au contraire une des parties les plus hautes.

* * *

La politique ainsi remise à sa place, qui est une place d'honneur, revenons aux pharisiens, et constatons ceci.

Quand des chrétiens confondent la religion avec des intérêts de classe ou de race — quand pour les défendre, ils recourent à des procédés malhonnêtes — quand, oublieux de la justice et de la charité, ils méprisent tout ce que font les autres hommes — quand cet état d'esprit se transforme en habitude chez des gens qui font sonner très haut leur titre de catholique — alors ces dispositions ne sont plus seulement de la médiocre politique, mais elles tournent au pharisaïsme. Or, aujourd'hui, il y a des individus qui, sous prétexte de défendre la cause de Dieu (on se demande quelle idée ces gens se font de la Divinité), il y a des individus qui recourent à des pratiques diffamatoires.

Pour mieux détruire la réputation d'un homme, telle pieuse gazette ne craint pas de maquiller un document — telle autre publie en manchette ce qui peut ruiner l'honneur des gens, et passe discrètement ce qui peut les justifier.

N'insistons pas, mais constatons que de tels procédés sont absurdes et coupables!

Coupables : parce que le dénigrement est un poison fatal en Belgique. Absurdes : parce que ces procédés font plus de mal à l'Eglise que les attaques des plus violents d'entre ses adversaires.

Et c'est ici que nous touchons au nœud de la question, — question qui dépasse de beaucoup les étroits enjeux d'une politique marécageuse.

Les procédés de certains personnages qui, aux yeux de la foule, incarnent la Morale chrétienne provoquent dans cette foule le mépris et la haine, du nom chrétien. Chose plus grave encore, ces méthodes sapent au cœur des chrétiens eux-mêmes l'essence du christianisme. Ces gens corrompent la vraie religion, exactement comme il y a deux mille ans les pharisiens corrompaient la religion d'Israël.

* * *

Examinons ceci de plus près.

Le royaume de Dieu, la vie divine, dans les sociétés et dans le cœur de chaque homme, qu'est-ce, sinon la charité?

Chaque matin, des milliers de braves gens disent : « Que le nom de Dieu soit sanctifié, que son règne arrive. » Or, en fin de compte, qu'est-ce que ces paroles signifient?

Dieu, c'est-à-dire la Force créatrice, et le grand mystère, qu'est-ce que c'est?

Quand le philosophe y réfléchit et quand le chrétien veut bien relire son Evangile, tous deux arrivent à la même conclusion.

L'origine de l'existence et de la vie, est quelque chose de transcendant; et en même temps, c'est quelque chose d'une simplicité enfantine. C'est une chose que le balayeur de rue peut saisir aussi bien que Platon au cours de ses inspirations les plus sublimes — car la source de toute vie est une chose qui, en français, ne peut s'exprimer que par un seul mot.

Et ce mot c'est l'Amour.

Pour parler avec plus de précision — car le mot Amour est tellement déchu, que beaucoup de personnes ne savent plus exactement ce qu'il veut dire — pour parler mieux : l'univers est nécessairement l'œuvre d'une « Intelligence, toute pénétrée d'affection », ainsi que le dit très exactement Dante, en je ne sais quel endroit du Paradis.

Or, cette Réalité suprême est accessible aux grands et aux petits, et souvent mieux aux petits qu'aux grands; car elle se manifeste aussi bien dans l'harmonie des astres que dans le sourire de notre vieille servante, quand, le matin, elle vient s'enquérir avec sollicitude si notre café au lait est encore assez chaud.

La création étant l'œuvre d'un éternel Amour (l'expérience à tous les degrés de la vie physique et morale le prouve surabondamment) — si l'amour vient à disparaître, rien ne remue plus, rien ne vit plus. Les astres s'éteignent, les plantes meurent, et comme le disait déjà le vieil Hésiode, le monde retourne au chaos.

Dans sa prière, le chrétien demande donc une chose simple, mais d'une importance souveraine.

Il demande que le nom de l'Amour soit sanctifié. Il demande que la bonté (et par conséquent la vie) règnent sur la terre.

Et ceci fait comprendre la canaillerie du pharisien; car le pharisien s'ingénue à tuer la bonté au cœur de l'homme.

Avec ses étroitesse, ses soupçons, ses grognasseries et son venin, il éteint la lumière et la vie. Il renferme les esprits dans des bocaux et les y fait rancir dans leur propre vinaigre. Et c'est au nom de Dieu, et par conséquent, au nom du souverain Amour, qu'il s'attelle à cette œuvre!

Voilà pourquoi le pharisien mérite d'être jeté dans les ténèbres extérieures, c'est-à-dire dans un endroit où il n'y aura plus ni lumière, ni rire, mais seulement des pleurs et des grincements de dents.

A la lumière de ces explications, il est facile de comprendre pour quel motif, lorsque Dieu vint sur la terre, il ne s'en prit ni aux financiers véreux, ni aux voleurs, ni aux enfants prodiges, ni aux ouvriers, de la onzième heure (au contraire, il les payait aussi cher que ceux de la première heure, car telle est la mathématique du premier Amour).

Le Fils de Dieu ne s'en prend ni aux disciples poltrons qui ne comprennent rien, et qui au jour du danger s'enfuient avec une touchante unanimité, ni à la femme adultère, ni à la Madeleine, ni à la femme de Samarie, qui en était à son quatrième ou cinquième mari, sans que celui-ci fût le sien.

Pour ces créatures frivoles, dont nous sommes tous, Dieu a des paroles qui jusqu'à la fin des temps feront couler des larmes de tendresse et de repentir.

Mais si les païens et les gens de mauvaise vie trouvent dans la miséricorde divine la voie de la rédemption *il y a une engance à l'égard de laquelle, Dieu semble inexorable. Il y a une catégorie d'individus qui excite sa colère et son mépris.*

Il y a une race maudite. Et cette race, c'est la race des pharisiens, parce que cette race utilise le nom de Dieu pour tuer la bonté dans le cœur des petits, et par conséquent, dans toute la force du terme, cette race s'acharne à tuer le vrai Dieu sur la terre.

Et pour montrer que ceci n'a rien d'exagéré, voici ce qui se trouve écrit au chapitre XXIII de saint Matthieu :

« Je vous le dis, ne faites pas ce que font les scribes et les pharisiens, car ils disent, mais ils ne font pas ce qu'ils disent.

» Ils inventent des charges écrasantes et intolérables. Ils les attachent aux épaules des hommes, mais eux, ils ne voudraient seulement pas y toucher du bout du petit doigt.

» C'est pourquoi je dis : Malheur à vous, scribes et pharisiens! parce que vous fermez aux autres hommes le Royaume des cieux. Vous n'y entrez pas vous-mêmes et vous empêchez d'y entrer ceux qui le voudraient.

» Malheur à vous, qui jusqu'au dernier petit centime observez les prescriptions de la loi. Mais vous négligez les choses les plus importantes; la justice, la miséricorde et la sincérité. Ce sont là

les choses qu'il faut rechercher sans pour cela négliger les autres!

» Conducteurs aveugles, vous filtrez un moucheron dans la tasse de votre voisin, et vous-même vous avalez un chameau! Vous nettoyez l'extérieur de la casserole, mais à l'intérieur vous êtes remplis d'avarice et de souillures! Nettoyez d'abord l'intérieur et l'extérieur deviendra propre en temps utile!

» Malheur à vous, scribes et pharisiens! Sépulchres blanchis, tout beaux au dehors, mais au dedans remplis de pourriture. Ainsi, à l'extérieur vous paraissez justes aux yeux des hommes, mais à l'intérieur vous êtes remplis d'injustice!

» Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites! Dignes enfants des meurtriers des prophètes! Serpents! Race de vipères! Comment éviterez-vous le jugement? »

* * *

Maintenant, revenons à Bruxelles. Comme le reste du monde, la Belgique souffre de malaises graves.

En une telle époque, plus qu'à toute autre, le chrétien a pour mission de faire régner Dieu, c'est-à-dire la charité sur la terre; car avec la charité, les cœurs s'adoucissent et les esprits arrivent à s'entendre.

Quant aux moyens à employer, il n'y a pas de règle absolue. Chaque pays a ses nécessités. Mais, quelles que soient les variétés des situations, il est une chose que le chrétien n'a pas le droit d'oublier, sous peine de ruiner la cause qu'il prétendrait servir — et cette chose, la voici telle qu'elle fut révélée à saint Paul au cours de l'un de ses ravissements au troisième ciel, et telle qu'il la décrit au chapitre XIII de sa première lettre aux Corinthiens volages :

« Quand je pénétrerais tous les mystères, quand j'aurais une science parfaite, quand j'aurais la foi jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien.

» Quand j'aurais distribué tout mon bien aux pauvres, et que j'aurais livré mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, tout cela ne sert à rien.

» La charité est patiente. Elle est douce et bienfaisante. Elle ne s'enfle point d'orgueil. Elle n'est pas dédaigneuse. Elle ne cherche pas ses propres intérêts. Elle ne se pique et ne s'aigrit de rien. Elle n'a pas de mauvais soupçons. Elle ne se réjouit pas de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité.

» Elle tolère tout, elle croit tout, elle espère tout, elle souffre tout.

» La charité ne finira jamais.

» Les prophéties n'auront plus lieu. La science sera abolie. Car ce que nous savons maintenant est très imparfait. Nous ne voyons maintenant que dans un miroir et comme en énigmes. Je ne connais maintenant que d'une façon imparfaite, mais plus tard je connaîtrai comme je suis moi-même connu.

» Or, ces trois choses, la Foi, l'Espérance et la Charité existent, mais la Charité est la plus excellente des trois. »

D'ailleurs quand le ciel et la terre auront passé, la Charité demeurera puisque Dieu est Charité. (1^{re} épître de saint Jean, chap. IV, verset 8.)

Comte EUGÈNE DE GRUNNE.

PARMI NOS 200 CRUS

QUELQUES VINS PARTICULIÈREMENT RECOMMANDABLES

	Par bouteille.	Par 30 bout.	Par 60 bout.	Par 100 bout.
VINS DE TABLE				
Côtes de Saillac	4.25	4.—	3.75	3.50
Tordjman, vin d'Algérie	5.50	5.25	3.—	4.75
Clos du Manoir, vin rouge ou blanc	5.25	5.15	5.—	4.75
BORDEAUX ROUGES				
Château de Barbe, 1931	6.—	—	5.75	5.50
Saint-Emilion, 1929	13.—	12.50	12.—	—
* Saint-Estèphe, 1934	10.—	—	9.50	9.—
* Margaux, 1934	12.—	11.50	11.—	10.—
** Château Marquis de Terme, 1931	12.50	12.—	11.—	10.—
Château Pouget, 1929	17.—	16.50	16.—	15.50
• Etampé. •• Etampé bouchon capsulé.				
BORDEAUX BLANCS				
** Graves Saint-Hilaire	8.—	—	7.75	7.50
Barsac, 1923	18.—	17.25	16.50	15.50
Sauternes, 1926	18.—	17.25	16.50	15.50
Ste-Croix du Mont, 1923	18.—	17.25	16.50	15.50
* Château de Rauzan, 1934	7.—	—	6.75	6.50
• Etampé. •• Etampé bouchon capsulé.				
BEAUJOLAIS MAÇONNAIS				
Beaujolais	6.—	—	5.75	5.50
Beaujolais, 1926	9.—	8.50	8.—	7.50
Mâcon supérieur	7.50	7.—	6.50	6.—
Moulin-à-vent, 1926	15.—	14.25	13.50	12.50
Moulin-à-vent, 1924	16.—	15.25	14.50	13.75
BOURGOGNES				
Grand vin de Bourgogne Latour, 1929	22.—	20.75	19.50	18.—
Pommard, 1924	22.—	21.—	20.—	19.—
Gevrey Chambertin, 1926	21.—	20.50	19.75	19.—
Mercurey, 1924	21.—	20.—	19.—	18.—
Alôxe Corton, 1924	24.—	23.—	22.—	21.—
Pommard, 1919	25.—	24.—	22.50	21.—
Chablis, 1926	23.—	22.—	21.—	20.—
ORIGINE CONTROLEE ETAMPE RHONE				
Châteauneuf du Pape	13.—	12.50	12.—	11.25
MOSELLE RHIN				
Niersteiner	15.—	14.50	14.—	13.50
Riesling Auslese	9.—	8.25	7.75	7.—
Liebfraumilch	26.50	25.—	23.—	21.—
VINS DE LIQUEURS				
Malaga Aguio	7.50	7.—	6.50	6.—
Tarragone	6.—	5.85	5.70	5.50
Tokay sec	15.—	14.25	13.50	12.75
PORTOS				
* Porto Aguio, rouge	15.—	14.25	13.50	12.75
* Porto Aguio, blanc	19.—	18.25	17.25	16.25
** Porto Tawny, 1917	35.—	33.50	32.—	30.—
• Etampé. •• Etampé bouchon capsulé.				
CHAMPAGNE				
Champagne M. Hemard, extra sec	33.—	32.—	31.—	30.—
VIN MOUSSEUX				
Jean d'Harbley, vin mousseux	15.—	14.25	13.75	13.—

AU BON MARCHÉ

VAXELAIRE-CLAES ♦ BRUXELLES ♦ ANVERS ♦ LIÈGE ♦ BRUGES

EXPEDITION EN PROVINCE FRANCO DE PORT ET D'EMBALLAGE DE
TOUTE COMMANDE D'UN MONTANT DE 200 FRANCS.



une **PONTIAC**
donne
l'heure exacte



PONTIAC

supportchoc

le premier chronographe
qui supporte les chocs

— Indispensable pour —
Missionnaires, Docteurs,
Infirmières, Ingénieurs, etc.



La colonne cannelée, le plus gros stalagmite connu dans le monde

Visitez la Vallée du SAMSON

Les Grottes et Cavernes préhistoriques de GOYET-MOZET (Namur)

Les beaux châteaux de Goyet-Faulx-Arville. L'Abbaye de Grand-Prés

ENTRÉE : 10 francs
RÉDUCTION pour groupes et pensionnats



la montre antimagnétique

FONDÉE EN 1853

Montres pour religieuses

Montres de précision spéciales pour missionnaires

Tous genres de montres

En vente chez tous les horlogers concessionnaires

LOI DU 10 JUIN 1937

Extension des Allocations Familiales

ALLOCATIONS ANNUELLES

payables par semestre, sauf modification par Arrêté Royal

Pour un enfant	Frs 247,20
Pour deux enfants	667,20
Pour trois enfants	1,363,20
Pour quatre enfants	2,431,20
Pour cinq enfants	3,919,20
Pour six enfants	5,407,20, etc.

Minimum de Contrainte

Maximum de Facilités

en vous adressant à



"LA FAMILLE,,

Caisse Mutuelle d'Allocations Familiales

26, rue du Boulet

BRUXELLES

Tél. : 11.81.90 (3 lignes) C. Ch. Post. : 430.14

Quand
on dit :
"ERY"

on dit :

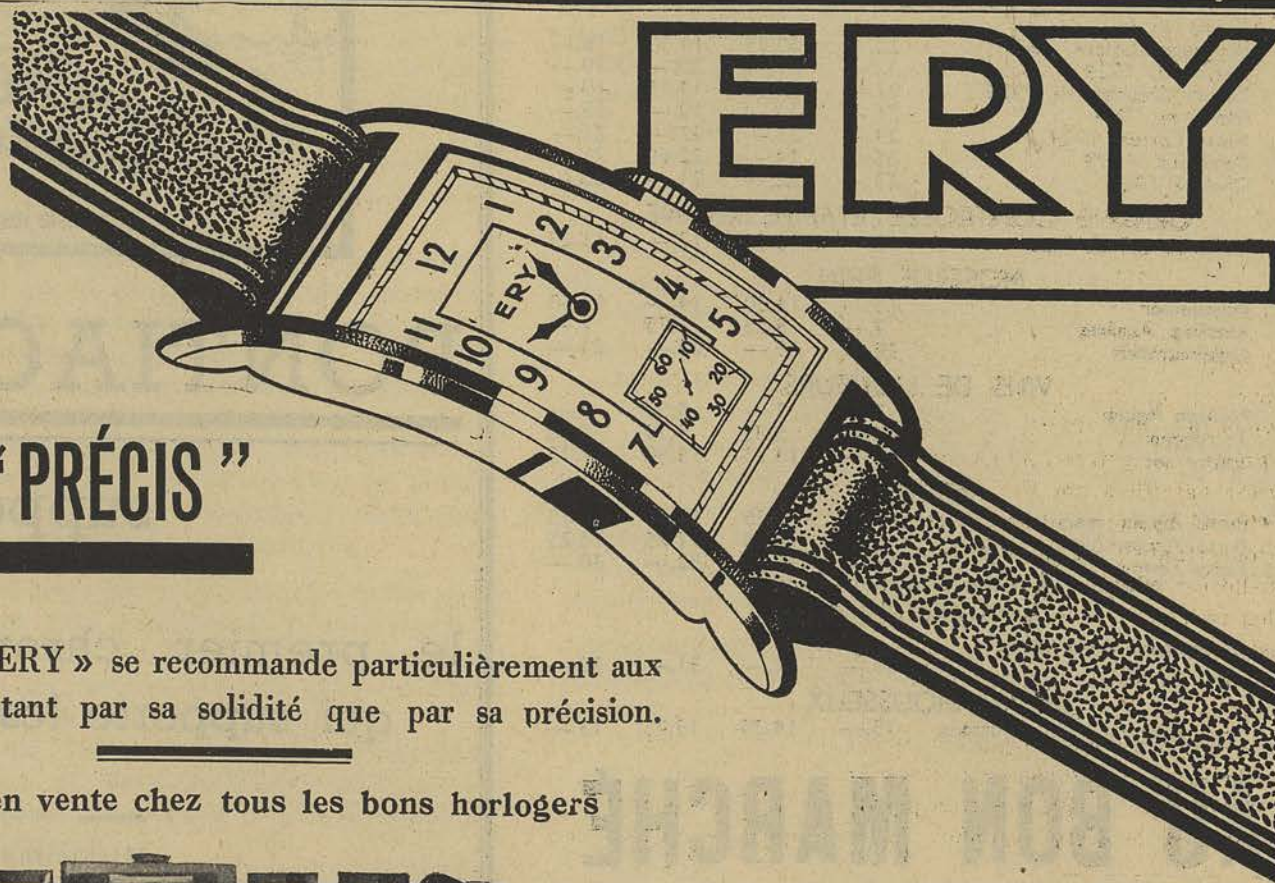
"PRÉCIS"

La montre « ERY » se recommande particulièrement aux missionnaires tant par sa solidité que par sa précision.

Elle est en vente chez tous les bons horlogers



ERY



Lettres étrangères

Le souvenir de Clément Brentano

Pietro Antonio Brentano, rejeton de bons bourgeois lombards fixé en Allemagne, négociant aux initiatives hardies et heureuses, mais par ailleurs très épicière et inféodé aux jouissances les plus terrestres, épouse à un âge déjà avancé une jeune fille aux origines quelques peu embrouillées. Elle a pour parents le baron La Roche, ministre d'un Electeur ecclésiastique, fils naturel d'un comte Stadion et d'une soubrette française, et une patricienne d'Augsbourg, M^{lle} Gütermann. Le père de M^{me} Brentano est philosophe voltairien, vif, spirituel, rationaliste et pourtant imbu d'un romantisme bien germanique; la mère, qui s'appelle Sophie La Roche, est célèbre dans l'histoire des lettres allemandes pour les romans sentimentaux qu'elle a écrits et plus encore pour ceux qu'elle a vécus en nouvelle Héloïse assez délurée.

Le mariage d'un vieillard lubrique avec une tendre enfant de dix-sept ans, l'union de Pantalone avec Claire d'Ellebeuse a donné souche à une nombreuse progéniture, héritière de tous les dons et de toutes les tares de ses aïeux. Cet apport ancestral, on le retrouve chez Clément Brentano, le poète dont M. Albert Garreau vient de renouveler le souvenir. L'étude de cette vie et de cette œuvre relève à la fois de l'histoire littéraire et de la psycho-pathologie. L'intérêt qu'évoque chez nous la figure du plus romantique des romantiques allemands s'explique par le fait qu'il s'agit, chez Brentano, d'un cas-type de folie poétique ou, si vous voulez, de poésie folle. La carrière de cet homme extraordinaire et ses créations littéraires se conditionnent réciproquement elles se fondent en une unité étrange et attrayante; elles se meuvent le long des limites qui séparent le rêve et la réalité, la simple bizarrerie de l'aliénation clinique. Ce qui distingue Brentano d'autres poètes du romantisme germanique, atteints par la démence, des Hölderlin ou des Lenau, c'est qu'il a toujours été aussi maniaque que responsable de ses actes, qu'il ne s'est jamais entièrement égaré et que seules les manifestations de sa singularité ont changé avec le temps.

Le garçon précoce ressemble curieusement au brave géronte tombé en enfance avant d'atteindre la cinquantaine : Clément Brentano demeurera pendant toute son existence très jeune et très vieux, très étourdi et très sage, sensuel et mystique, délicieux et insupportable. Il n'arrivera pas à synthétiser les contrastes qui luttent en lui, de par ses ascendances. Le doux rêveur tudesque cherchera noise à l'impétueux Latin, le grand seigneur se heurtera à des instincts de petit bourgeois, le doute livrera bataille à une Foi ardente, la cruauté se dressera contre la charité. Et voici le drame, la tragédie, la tragi-comédie d'une vie déconcertante. Nous serions tenté de la résumer par les paroles bas-latines, plutôt basses que latines, de la chanson estudiantine allemande, du *Gaudeamus* : *gaudeamus igitur, juvenes dum sumus, post jucundam juventutem, post molestam senectutem nos habebit tumulus*. En effet, ce serait là le récit des avatars de Clément Brentano, si ce chancre voluptueux et naïf, si ce démon mollement apprivoisé n'avait pas été touché par la Grâce, après avoir touché à tant de gracieuses tentatrices.

M. Garreau ne s'est pas trop préoccupé des graves problèmes que suggère le destin complexe de Brentano. Il s'est contenté

de narrer, fort agréablement, l'aventure extérieure, de jeter parfois un coup d'œil superficiel sur l'état d'âme du pêcheur et plus tard du repent, enfin d'analyser avec la même facilité le lyrisme du *Roman du Rosaire* et des autres poésies, ballades, romances et lieder. On trouvera dans ses fines analyses quelques remarques judicieuses, mais elles ne situent pas très exactement l'artiste original qu'était ce Rhénan latin. Nous aurions aimé que l'auteur employât les subtiles méthodes dont la linguistique contemporaine dispose pour caractériser le langage, et par là l'individualité d'un écrivain.

M. Garreau méconnaît en outre le sens ésotérique du *Roman du Rosaire*, il ne sait que faire d'un drame philosophique, telle la *Fondation de Prague*, et il passe presque entièrement sous silence l'un des principaux titres de gloire de Brentano, ses contes de fées. Car, exception faite pour quelques strophes insérées dans lesdits contes, ce poète survivra avant tout par *Gockel, Hinkel und Gackeleia*, par le *Baron de Hüpfenstich*, le *Tailleur Klopsstock* et la charmante *Histoire de la Marmotte*, par les *Plusieurs Wehmüller* (la seule prose narrative de Brentano que M. Garreau ait mentionnée plus explicitement) et par la touchante *Histoire du vaillant Gaspard et de la belle Annette*.

Les mêmes réserves que nous avons dû formuler quant à la présentation de Brentano, poète lyrique et conteur, sont valables pour le chapitre consacré au chroniqueur-secrétaire de la bienheureuse Anne-Catherine Emmerick. M. Garreau reste toujours à la surface, il évite de pénétrer au fond des questions. Cette attitude se justifie par le but qu'il s'est visiblement choisi, celui d'initier un public hâtif et peu disposé à remonter aux sources. Nous croyons cependant que l'auteur appartient lui-même à la catégorie des gens trop pressés. Il a négligé de consulter tout ce que la science allemande des derniers lustres a produit sur le romantisme. Il ignore MM. Walzel, Mehlis, Petersen, Korff, Kluckhohn, Schmitt, Strich, M^{me} Riccarda Huch et surtout M. Nadler, qui en quelques pages de sa magistrale *Histoire des lettres allemandes* en dit plus sur Brentano que ne le fait M. Garreau dans un volume de 300 pages. Il en est de même pour la psychanalyse de ce poète, d'un sadique aux refoulements tragiques qui se cachent sous des apparences enfantines et qui ne cèdent qu'aux injonctions de la Grâce sanctifiante. Le biographe français n'en souffle mot. Est-ce par crainte de blesser les pudibonds? Mais alors il aurait mieux valu ne pas toucher à un sujet qui, en dépit de l'atmosphère féerique, n'est indiqué que pour adultes.

Reconnaissons néanmoins à M. Garreau le mérite d'avoir tiré de l'oubli une grande figure des lettres allemandes — de l'avoir fait après M. René Guignard, dont l'excellente thèse sur Brentano ne dépassera, hélas! jamais les milieux universitaires ou même les germanistes de métier — et d'avoir peut-être préparé la voie à un maître authentique qui sache tirer d'une vie et d'une œuvre exemplaires, quoique peu exemplaires, tout le charme, tout le pathétique et toute la haute poésie qu'elles contiennent, mais aussi la sévère leçon qu'elles comportent.

La mort de Karol Hubert Rostworowski

Miné par une maladie qui ne pardonne pas, le comte Charles Hubert Rostworowski, le plus grand dramaturge polonais de nos jours, vient de s'éteindre en sa soixante et unième année. C'était aussi le meilleur des écrivains catholiques de sa patrie, un fils exemplaire de l'Eglise et un champion intrépide de toutes les bonnes causes. Issu d'une ancienne famille de terriens, à laquelle se rattachent pareillement le R. P. Jan Rostworowski, S. J., supérieur de la Compagnie à Varsovie et prédicateur éminent, et le comte Michel Rostworowski, délégué polonais au Tribunal

(1) Notons parmi les descendants de ce couple : le grand philosophe Frantz Brentano, dont on vient de commémorer le centième anniversaire; son frère Lujo, économiste de renommée mondiale; M. Frantz Funk-Brentano, feu le chancelier comte de Hertling, lady Blennerhesset et M^{me} de Heyking.

de La Haye, maître du Droit international, le disparu a poursuivi de longues études philosophiques, historiques et littéraires avant de se consacrer uniquement aux lettres. Il a subi l'influence des universités allemandes et de Richard Wagner, mais aussi des civilisations latines. Sa belle tête romaine, au nez aquilin, aux traits orgueilleux et réguliers, l'aurait fait prendre pour un sénateur de l'Urbs. Il en avait la dignité et le tempérament réservé. Rien ne l'épouvantait autant que la tourbe, que les bruits et les odeurs d'une grande agglomération. Il n'habitait pourtant pas une tour d'ivoire; de son vieux palais à Cracovie, il prit part aux misères et aux luttes de sa nation; il ne s'arrogeait pas le droit de demeurer au-dessus de la mêlée.

Mais ce contact des choses quotidiennes ne lui fit pas accepter des compromis qui auraient équivalu à des compromissions. Membre de l'Académie polonaise, l'un des quinze premiers « Immortels » fondateurs du suprême aréopage des Lettres, il se démit de cette dignité l'année dernière par suite des attaques que le président de cette institution, M. Sieroszewski, avait dirigées contre Mgr Sapieha, l'archevêque de Cracovie, et contre l'Eglise. Couvert de fleurs par les critiques de gauche, Rostworowski ne craignit pas de les indisposer par son intervention dans des affaires politiques où il prit nettement position pour la droite, donc contre les dirigeants du marché des vanités littéraires. En étudiant la question juive, il confessait ouvertement l'impossibilité de la résoudre d'une façon impartiale et juste. Il sentait, sans ressentiment, ce que ce problème décèle d'insoluble, donc de tragique, et il en fit la substance d'une magnifique pièce que la mauvaise volonté et l'incompréhension ont inutilement dénigrée, l'*Antéchrist*. Voici le dilemme écœurant, mais tellement irréfutable, qu'il découvre dans la réalité polonaise : « Il n'y a pas de réconciliation, si dans le même pays vivent deux nations. En vain tu essaieras de leur ravir leurs aspirations, tu ne leur donneras pas de terres supplémentaires. L'un des deux sera obligé de sortir : ou bien l'hôte ou le maître de céans. » Nous ne nous étonnerons pas que Rostworowski ait opté contre l'hôte. Cependant il était très éloigné de l'antisémitisme brutal et vulgaire que certains Polonais ont importé d'Allemagne.

Cet aristocrate, le comte Rostworowski, touchait aux sujets les plus brutaux et les plus vulgaires, mais il les anoblit en les traitant. Voici un « fait divers » tel qu'il revient souvent dans les chroniques des journaux et dans les traditions populaires : Un fils prodigue revient à la maison paternelle. Il rapporte d'Amérique les dollars dont l'aspect excite la convoitise des parents demeurés pauvres et même miséreux. Ils ne reconnaissent pas leur fils et ils l'assassinent pour le spolier. Le lendemain, ils découvrent la vérité. Mais le paysan est dur, la vie n'est guère pareille aux « drames de la fatalité » chers aux romantiques. Ce crime, le forfait commis sur le propre fils, sera la base d'où se fera l'ascension du second fils des meurtriers. Nous le reverrons, ce frère, dont le succès s'achète au prix du sang fraternel; il sera le triste héros de deux autres pièces d'une trilogie. Il deviendra savant, professeur de faculté, fiancé d'une jeune dame de la « haute », mais il échouera sur le point d'arriver au but. On ne badine pas avec l'amour... de l'or maudit. En écrivant ses puissantes tragédies de la vie moderne : *La Surprise*, *Le Déménagement* et *Au But*, Rostworowski s'est visiblement inspiré de l'esthétique et de la pensée wagnériennes. L'or maudit revient comme *leitmotiv*, tel l'anneau du *Nibelung*. Mais le parallélisme entre le poète polonais et le créateur du drame musical ne s'arrête pas là. Rostworowski a défendu, en théorie et par ses créations, l'unité du *Gesamtkunstwerk*. De même que Wyspianski, son prédécesseur, également acquis aux théories de Bayreuth, le dramaturge de la *Surprise* a cultivé la mélodie de la parole, ses

vers chantent, ses tragédies ont la facture du théâtre wagnérien. Cela appert surtout des pièces symboliques, des mystères : *La Résurrection* et *La Miséricorde*, d'une comédie divine de l'art, *Les Enfants terribles*, et des deux chefs-d'œuvre que Rostworowski avait donnés avant la guerre, *Judas Iscariote* et *Caius César Caligula*.

En ces années de modernisme et de rationalisme mystique, M. Maeterlinck et Paul Heyse se plaisaient à expliquer selon leur fantaisie l'Histoire Sainte. Rostworowski respecte l'Evangile, son Judas offre pourtant un aspect neuf grâce à la subtile psychologie de l'auteur. Le poète polonais s'apitoie sur le traître mesquin, et il éprouve la même charité envers le tyran sanglant Caligula que la terrible solitude des conducteurs de peuples pousse aux pires ignominies. Cependant, dramaturge chrétien, il accorde son indulgence aux coupables, ses frères égarés, mais nullement à leurs péchés qu'avait excusés un humanitarisme pleurnichard.

Pourquoi le prestige de ce maître du théâtre n'a-t-il pas rayonné jusqu'au delà des frontières nationales? Rostworowski était Polonais, catholique et homme de droite. On comprend facilement que de tels défauts sont impardonnables. Passe encore pour le catholique, s'il n'affiche pas trop de sentiments réactionnaires. Mais comment peut-on être Polonais et conservateur? C'est ainsi que l'égal de Paul Claudel a trépassé sans laisser de traces dans le Panthéon des Lettres occidentales. Le défunt n'en aurait cure, car ce qui lui importait, ce n'était pas d'être inscrit sur le livre de recettes des théâtres, mais dans le livre de la vie. « Pour que mon esprit ne s'éteigne pas, tel un météore, je récite mon *Confiteor*, prosterné à Tes pieds. » Dieu le couronnera, dans un autre monde, de ces lauriers que ce monde a refusés à l'*altissimo poeta*.

O. FÖRST DE BATTAGLIA.

Les Evêques autrichiens et le Saint-Siège

dans

l'aventure de l'Anschluss

Ayant rappelé, à propos des Mandements de Carême des Evêques de Belgique, la doctrine catholique concernant la mission et l'autorité des Evêques, il était inévitable que des lecteurs de la *Revue* sollicitassent, non sans quelque malice, notre avis au sujet des déclarations récentes de l'Episcopat autrichien.

Reprenons, pour commencer, cette doctrine. Puis résumons les événements. Nous pourrions alors répondre à la question posée.

La Hiérarchie catholique, c'est-à-dire l'Episcopat ayant à sa tête le Pape, continue le Collège apostolique. Or le Christ a confié sa mission et son autorité et Il a promis son assistance, non seulement à Pierre, mais aux Douze. Tous les Evêques présidés par le Pape ont reçu mission et autorité et promesse d'assistance pour enseigner et pour gouverner au nom du Christ. Le Pape seul a reçu la même mission, la même autorité et la même promesse. Le gouvernement de l'Eglise est donc à la fois monarchique et aristocratique. Chaque Evêque reçoit du Christ

mission, autorité et assistance pour instruire et gouverner les âmes de son diocèse. Cette assistance personnelle à chaque Evêque ne va pas jusqu'au privilège de l'infailibilité. La mission, l'autorité et l'assistance que nous devons reconnaître à chaque Evêque sont conditionnées par son union avec le Souverain Pontife. Union qu'il faut supposer aussi longtemps que le Saint-Siège ne déclare pas lui-même qu'en l'occurrence elle fait défaut. Et nous devons conclure de cette mission et autorité personnelles des Evêques que le gouvernement de l'Eglise, de même qu'il est à la fois monarchique et aristocratique, comme nous venons de le dire, est aussi à la fois décentralisé et d'une infrangible unité. Il n'y a pas d'exemple dans les institutions humaines, d'une telle richesse et d'un tel équilibre.

Et maintenant répondons à la question qui nous a été posée. Que devient toute cette doctrine dans l'affaire des Evêques autrichiens? Faut-il dire que pareille question ne peut pas nous embarrasser et que nous ne chercherons pas à l'esquiver.

Premièrement, les Evêques autrichiens ont pris attitude et donné des directives sous leur responsabilité. Le Saint-Siège a tenu à le déclarer. Ni avant ni après, le Saint-Siège n'a donné son assentiment aux instructions promulguées par l'Episcopat autrichien. C'est conforme à la doctrine. Les Evêques ne sont seulement pas les diffuseurs des directives romaines. Il sont les Pasteurs responsables de leurs diocèses. *Posuit episcopos regere Ecclesiam Dei*. L'Esprit-Saint a chargé les Evêques de gouverner l'Eglise de Dieu.

Sans doute, les Evêques doivent rester en communion avec le Saint-Siège. Cette communion — répétons-le — conditionne leur mission, leur autorité et l'assistance qui leur a été promise par le Christ. — Mais c'est au Saint-Siège — répétons-le également — qu'il appartient de dire si cette communion subsiste ou si elle a été rompue. Or, jusqu'à présent le Saint-Siège n'a pas fait, dans l'affaire qui nous occupe, cette déclaration. Si cette déclaration était faite clairement et publiquement, nous serions alors en présence d'un de ces cas exceptionnels où la direction épiscopale doit être considérée comme non avenue. Cela ne contredirait aucunement la doctrine que nous venons de résumer. C'en serait une application.

Il y a bien eu la causerie sensationnelle de Radio-Vatican. Toutefois le Saint-Siège a déclaré que de cette causerie il ne prenait pas non plus la responsabilité.

Mais rapportons avec précision et dans leur ordre chronologique la série des faits tels qu'ils se sont déroulés.

Premièrement, déclaration du cardinal Innitzer, d'abord seul, ensuite à la tête de l'Episcopat autrichien, faisant profession solennelle de ralliement au Reich et engageant leurs diocésains à faire de même. Dans cette déclaration ils rendaient hommage aux services providentiels rendus par le régime national-socialiste, et principalement par le Führer, à la grande patrie allemande; ils exaltaient notamment les bienfaits qu'en avaient retirés les classes laborieuses et la défaite totale du communisme athée et inhumain.

Les journaux publièrent qu'une telle déclaration collective n'avait pu être promulguée sans accord préalable avec le Saint-Siège.

Sur quoi, le 1^{er} avril, l'*Osservatore Romano* publia une note autorisée affirmant que, ni avant ni après, le Saint-Siège n'avait approuvé la déclaration de l'Episcopat autrichien.

La presse, c'était fatal, en conclut que Rome désapprouvait le cardinal Innitzer et ses collègues révérendissimes. On parla même de démissions imminentes et de retraites projetées dans des couvents allemands.

Une conférence radiodiffusée par le Poste-Vatican vint donner

consistance à ces appréciations journalistiques. Parlant en allemand du « catholicisme politique », le conférencier anonyme expliquait l'indépendance de la politique proprement dite, ou plus exactement des opinions et des attitudes politiques jugées d'un point de vue politique, à l'égard de l'autorité religieuse. Il ajoutait que des ordres oubliant cette distinction n'obligent pas en conscience. Et surtout, il s'élevait contre l'imprudence coupable des catholiques et des chefs catholiques qui ne s'opposent pas de toutes leurs forces contre les entreprises antireligieuses, conscientes ou inconscientes, d'un régime politique. Il arrive, disait en termes qui firent sensation le conférencier de Radio-Vatican, que les bergers eux-mêmes ne reconnaissent plus le loup déguisé hypocritement sous la toison d'une brebis.

Cette fois-ci, écrivirent tous les informateurs de l'opinion publique, c'est le désaveu officiel, par le Vatican, de l'attitude des Evêques de toute une nation. Rarement, si jamais le fait s'est présenté, l'histoire de l'Eglise a enregistré pareil conflit contre l'autorité pontificale et l'autorité épiscopale.

Mais, le 4 avril, l'*Osservatore Romano* publiait une nouvelle note autorisée dans laquelle le Saint-Siège se désolidarisait du conférencier de Radio-Vatican.

Volte-face, le lendemain, de toute la presse : Radio-Vatican sévèrement réprimandé par le Souverain Pontife! Cela ne se passerait sûrement pas sans de sévères sanctions.

A quoi un article de l'officieux du Vatican répondit que si le Saint-Siège n'avait pas pris la responsabilité de la communication radiophonique sensationnelle, il ne l'avait pas non plus censurée ni désavouée. C'était d'ailleurs une conférence d'ordre général et théorique faisant partie d'une série de causeries sociales et politico-religieuses.

C'était à décourager les journalistes et les informateurs.

Vint alors le voyage du cardinal de Vienne à Rome et sa seconde déclaration publiée dans l'*Osservatore Romano*, et donc avec l'assentiment du Saint-Père, en son nom et au nom des autres Evêques autrichiens. Cette seconde déclaration est au moins complémentaire de la première. Celle-ci ne faisait pas mention des exigences du catholicisme à l'égard du Reich, mais n'exprimait que le ralliement total des catholiques autrichiens. La seconde, au contraire, ne parle plus du ralliement ni des mérites de Hitler et de son parti, mais des droits imprescriptibles de l'Eglise et de la famille, dont tout pouvoir politique doit tenir compte absolument.

Et maintenant, que faut-il penser du ralliement brusqué des Evêques autrichiens? Nous dirons très loyalement que, de loin, la manière a déplu, choqué. Le document complémentaire a d'ailleurs corrigé, au moins partiellement, cette impression.

Mais pour le fond, nous pensons que le ralliement est dans la ligne traditionnelle des attitudes conseillées par l'Eglise aux catholiques. L'Eglise n'a pas à faire ni à défaire les révolutions. Son rôle n'est pas politique mais religieux. Pour accomplir sa mission religieuse, elle doit reconnaître et respecter le pouvoir civil. Même lorsqu'elle est obligée de combattre, et elle le doit fréquemment, maintes prétentions de ce pouvoir, elle ne se range pas dans l'opposition. Elle est au-dessus de la bagarre.

Il est à remarquer que ceux-là mêmes qui ont le plus reproché aux catholiques français d'avoir trop longtemps boudé la République condamnent le plus sévèrement les Evêques et les catholiques autrichiens de s'être ralliés immédiatement à un régime contre lequel se briserait évidemment toute opposition.

Qui sait? Peut-être l'Autriche catholique sera-t-elle dans le Reich ce que l'Alsace-Lorraine est depuis la guerre en République française. Les lois anticléricales n'y sont point appliquées. Et

en partie à cause de l'Alsace, le régime est moins dur pour l'ensemble des catholiques français.

Nous savons qu'une attitude de ralliement immédiat froisse des sentiments très légitimes. Et nous ne pouvons pas supposer que les Evêques autrichiens ont de gaité de cœur fait taire tout ce qu'ils gardent sûrement de reconnaissance et de respect pour les Habsbourg et les grands souvenirs de l'Empire, pour l'héroïque Dollfuss et pour tous les patriotes qui tentèrent de sauvegarder l'indépendance de l'Autriche. Mais celle-ci avait été sacrifiée par les imprudents qui aujourd'hui s'inquiètent et s'irritent le plus de l'Anschluss.

L'avenir est obscur. Que Dieu protège l'Autriche!

LOUIS PICARD.

Société Anonyme des Charbonnages de Ressaix, Leval, Péronnes, Sainte-Aldegonde et Genck, à Ressaix (Hainaut).

Du rapport du Conseil d'administration sur l'exercice 1937 nous extrayons ces considérations sur la situation du marché du charbon :

L'année 1937 a connu une activité économique très grande et dans la majorité des pays, la production des principales industries a atteint un degré comparable à celui de la période 1929-1930, considérée comme la plus favorable du cycle économique actuel. Les besoins en combustible s'étant de ce fait considérablement

accrus, l'industrie charbonnière s'est trouvée très bien placée pour bénéficier de l'ambiance favorable générale. En dehors de la France et de la Belgique, les cinq principaux producteurs d'Europe : l'Angleterre, l'Allemagne, la Pologne, la Hollande et la Tchécoslovaquie, ont ainsi augmenté leur extraction en 1937 de 50 millions de tonnes. Cet accroissement leur a permis non seulement de satisfaire à l'entière du développement de leur marché propre, mais également de livrer à l'exportation 24 millions de tonnes de plus qu'en 1936.

Dans cet ensemble, la position de la Belgique apparaît très différente. Entraîné dans la voie des réformes sociales insuffisamment préparées, notre pays a adopté, à l'instar de la France, un régime de réduction des heures de travail nuisible à l'économie générale du pays. La production nationale n'a pu, de ce fait, participer dans une mesure suffisante à l'alimentation régulière du marché intérieur et celle-ci n'a pu être assurée que moyennant un large appel aux charbons étrangers. En effet, les importations, qui se chiffraient en 1936 à 7.284.000 tonnes pour tous combustibles convertis en leur équivalent de houille, se sont élevées à 10.455.000 tonnes en 1937, ce qui représente une augmentation de 3.171.000 tonnes ou 44 % par rapport à 1936. L'équilibre entre les importations et les exportations, base d'une politique charbonnière saine, qui avait été pratiquement réalisé en 1936, se trouva dès lors rompu. L'étranger bénéficia ainsi, en lieu et place de l'industrie charbonnière nationale, d'une part importante de profits découlant d'une reprise économique exceptionnelle et notre pays aggrava de plus de 400 millions de francs le déficit de sa balance commerciale. Une autre conséquence dommageable du nouveau régime de travail apparaît dans la chute des rendements individuels. Alors que la courbe de l'effet utile marquait, depuis 1924, une progression continue jusqu'à atteindre 817 kgs en janvier 1937, la courbe s'est infléchie, dès le mois suivant, pour se situer, en janvier 1938, au niveau de 764 kgs.

L'application des récentes lois sociales place, par conséquent, l'industrie charbonnière belge dans une position d'infériorité dont les effets se feront sentir principalement en période de dépression du marché charbonnier.

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822,

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. téleg. : « Générale » Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL fr. 796.000.000.00
RÉSERVES fr. 1.155.660.000.00

FONDS SOCIAL fr. 1.951.660.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;
Gaston Blaise, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Albert d'Heur, Directeur;
Charles Fabri, Directeur;
Edgar Sengier, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Jules Bagage, Directeur honoraire;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond Solvay;
Léon Eliat;
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
le baron de Trannoy;
Paul Hamoir;
H. Vermeulen;
le comte Patoul.
Henri Goffinet
Comte L. Cornet de Ways Ruart

Le Secrétaire,
M. Raoul Depas



Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

Qualité garantie

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaus
Confiseur

USINB

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59

POELES GODIN

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) France

EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

GROUPEMENT

POUR LA

Vente des Sous-Produits en Grès et en Petit Granit

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

Carrières dans la vallée de l'Ourthe, dans la vallée du
Hoyoux et dans la vallée du Bocq.

Le seul groupement de carrières de grès possédant
la plus grande variété de teintes.

Spécialité de moellons et parements
POUR CONSTRUCTIONS ET SOUBASSEMENTS.

TOUS CONCASSÉS POUR BÉTON

RÉFÉRENCES : Église Ste-Julienne, à Verviers; Église St-Pholien,
Liège; Église St-Christophe, à Liège; Nouvelle école des Filles
de la Croix, à Coïnte; Église de Robermont, etc., etc. Fournis-
seur à l'Exposition de Paris; pour les travaux du canal Albert.

Documentation et photographies seront fournies sur simple demande

8, rue de la Paix, LIÈGE

Téléphones :

Direction 148.77

Comptabilité et Expéditions 148.76

Le "REMY"

FOYERS ET CALORIFÈRES

BREVETÉ DÉPOSÉ



Rendement unique, garanti
par des essais officiels aux
Laboratoires des Arts et Mé-
tiers à Paris

89 %

de rendement moyen

UNIQUE

Prix sans concurrence pour
leur capacité de chauffe

S. A. des Fonderies de l'Eau-Noire

COUVIN (Belgique)

CUISINIÈRES — CRAPAUDS — TRIANGULAIRES

FOURNEAUX DE CUISINE

Poêles pour grands halls



a son joyau dans la cuisine
le fourneau "CINEY"

Dans une cuisine actuelle, où tout est clair, lisse, facile à entretenir, que fait encore une cuisinière comportant des ornements à astiquer, des moulures à nettoyer, des pieds contournés sous lesquels s'accumule la poussière ?

Une élégante
brochure illus-
trée éditée sur
cet appareil sen-
sationnel vous
sera envoyée
sur demande.

Les Forges de Ciney ont apporté à la cuisine moderne le fourneau digne d'elle :

Un bloc tout émail crème discrètement décoré, à panneaux unis, monté sur socle, sans accessoire métallique même chromé et dont la construction technique atteint les derniers perfectionnements.

Parure de la cuisine, le fourneau Ciney est en même temps le meuble dont l'entretien est le plus facile



LES FORGES DE CINEY S A

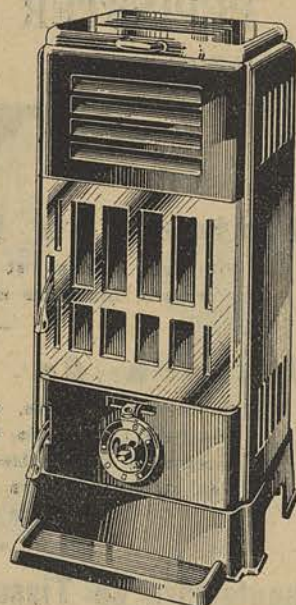
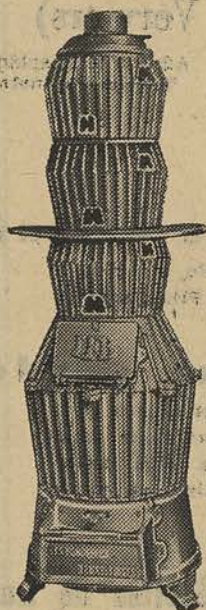
**POUR LE CHAUFFAGE RATIONNEL DES
ÉGLISES, ÉCOLES, PENSIONNATS, etc.,**

rien ne surpasse les poêles

« L. F. B. 236-3 »

et

« GRANUM »



L. F. B. 236-3

Granum 1668

Grande capacité de chauffe - Consommation réduite au minimum

Les Fonderies Bruxelloises

Société anonyme

HAREN-lez-BRUXELLES

KUPPERSBUSCH
SALLES D'EXPOSITION
35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

Cuisinières
de la plus petite de ménage
à l'installation la plus importante.

Pour
PENSIONNATS,
INSTITUTS,
COUVENTS,
ÉCOLES
MÉNAGÈRES
CASERNES,
etc.

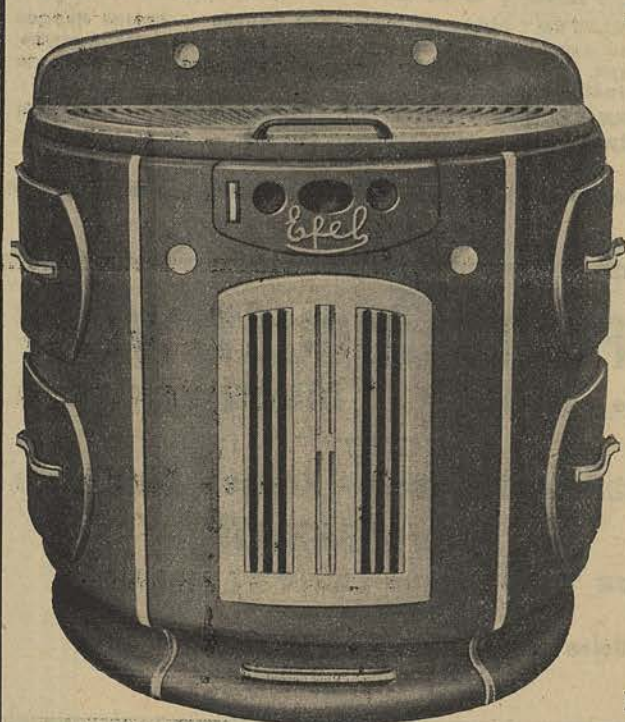
Une réalisation
merveilleuse des

FONDERIES DU LION

FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens
Poêles Flamands
Poêles Crapauds
Poêles Triangulaires
Cuisinières
Poêles Buffet
Foyers
Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

SOCIÉTÉ ANONYME

IWAN SIMONIS

VERVIERS

Maison fondée en 1680



Laines

Fils de Laine

Draps et Etoffes de Laine

Laines pour tricoter à la main

DRAPS DE BILLARD

FILATURE et TISSAGE de JUTE

PAPER-LINED BAGS

GOOSSENS Frères

BELGIAN JUTE and LINEN MILLS

ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193

Télégr. : Goossens-Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE, bâches, tissus filtrants

SACS neufs pour tous usages

Spécialité de **SACS** pour SCORIES, CEMENTS, etc.

Filature de Laine Cardée

Hauzeur-Gerard Fils

VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés,
flanelles et sous-vêtements, en pure laine

et en mélange laine et coton

Fils fantasies pour la robe

807

La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

PEPINSTER (près Verviers)

Téléphone Verviers :
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique
Textile-Pepinster.

Filature de Laine peignée

Fils pour tissage et bonneterie, simples et
retors, moulinés et jaspés. Fils gazés.

Filature de Laine cardée

Fils écorus et teints, simples et retors pour
tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-
vêtements. Bourrettes de soie. Fils fantai-
sies. Qualités pure laine, laine et coton,
laine et soie.

Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés
en peigné et cardé — Serges — Beaver —
Draps de cérémonie — Velours de laine —
Flanelle — Genre tropicaux — Draps d'admi-
nistration — Draps militaires — Draps pour
scolélastiques — Loden — Gabardines

Établissements Textiles De Witte-Lietaer

SOCIÉTÉ ANONYME

à LAUWE-LEZ-COURTRAI

Télégr. : DEWITTELIT,

Téléph. : COURTRAI 1382

FILATURE — TISSAGE

SPÉCIALITÉS : Linge de table tous genres — Inclis nappes
pour autels — Purificateurs — Corporaux — Lingerie,
draps, essuies, toilettes, nappes serviettes pour couverts
et institutions.

**OUVRE-LITS — TISSUS D'AMEUBLEMENT — TISSUS
ÉPONGE — TISSUS MATELAS — ESSUIES**

APPRÊTS TIQUET-WÉRY

Fondée en 1869

DISON-VERVIERS

Teinture - Achèvement - Presse - Décatissage

Imperméabilisation

DE TOUS TISSUS LAINE ET MI-LAINE

Noirs lavables et invendissables sur Tissus
pour Communautés

*Vos jolies robes resteront fraîches,
si vous les faites
en Tobralco.*

Un tissu garanti () par Tootal.*



CHOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

fr. 10⁵⁰
LE METRE
Largeur 91/92 cm

(*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lisière.

TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.
TOOTAL (Dépt. E) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

JACQUES DRIESSEN

Anolens Etablissements

I. Brixhe-Deblon

Maison fondée en 1860

SPÉCIALITÉS :

GROUPEMENTS RAPIDES sur TILBOURG

GELDROP-HELMOND-EINDHOVEN et toute LA HOLLANDE

VERVIERS

49 à 53, rue Tranchée
Téléph. 156.20 (2 lignes)

ANVERS

16, rue des Récollets
Téléph. 202.23

Établissements Charles SIX

Moulins à cylindres

TOURNAI

INSTALLATION MODERNE PRODUISANT
DES FARINES DE TOUT PREMIER ORDRE

Prix modique comparé à la qualité
Franco toute gare belge et par axe

Reg. du Commerce
Courtrai 48
C. G. P. 5229

Téléphone 10245
Adresse télégr.
Charsix, Tournai

TISSAGE DE COTON La Coriandre

Société Anonyme

Bureaux et Magasins:

rue de la Coriandre, GAND

Spécialité d'Articles Blancs, Teints et Imprimés
pour toutes Lingeries

Téléphones 103.14 — 129.99 — 184.55

USINES A GAND ET A SLEIDINGE

S. A. Neiryck-Holvoet

LENDELEDE

Téléphones : 963 et 972 Courtrai et 12 Iseghem

Filature et Tissage de Jute

Tous genres sacs et toiles d'emballage

Paper lined bags

Spécialité : « TEXROOF », toile de jute bitumée. — Assure
l'étanchéité des terrasses, plates-formes, fondations,
isolations, etc.

LAINES A TRICOTER

Laines pour Bonneteries et Tissages

■ ■ ■

Les Laines de Ste-Gudule

Chaussée de Menin

MOUSCRON

Prix spéciaux aux communautés se recommandant de la Revue



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre
climat exige des vêtements chauds.
La chaleur de la laine est la plus
saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

TISSUS FILTRANTS HAUWEL

LES SPÉCIALISTES POUR VOS FILTRATIONS

Leur production spécialisée permet seule de résoudre tous les problèmes de filtration

Tél. : 11.73.26

Direction et laboratoires : 39, rue Bosquet, BRUXELLES

Usines à Courtrai et Halluin

Tissage de Soieries DE VOS FRÈRES S. A.

WAEREGHEM [Belgique]

SOIERIES : Crêpe de Chine (belles qualités) — Crêpe
sablé — Crêpe Maromat — Toile de soie — Crêpe
satin — Satins pour processions.

DOUBLURES : Brochés — Crêpes façonnés — Satins —
Serges, etc.

Le Bon Pain produit par la meilleure farine provenant des
MOULINS « CONCORDIA », à AUVELAIS-GROGNEAUX

LE PLUS ANCIEN MOULIN DE BELGIQUE

(Le premier moulin de Grogneaux fut construit par les religieux de l'Abbaye de Floreffe en 1138)

Complètement transformé et modernisé en 1931

PRODUCTION JOURNALIÈRE : 55.000 KILOS BLÉ

Farines supérieures pour boulangerie et pâtisserie

OOO - Extra - Gruau

Franco toutes gares par wagon ou domicile par auto

Téléph. : Taminés 22

Moulins "Métropole"

Société anonyme

Schooten-lez-Anvers



Farines de haute qualité

Spécialité de farines supérieures

OOO - EXTRA - GRUAU

Nos sons, rebulets et remoulages se recommandent

Livraisons franco toute gare

Tél. Anvers 586.70 - 583.47

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

**Filature - - Tissage
Apprêt & Teinturerie**

**FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE - DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUES**

VOUS DÉSIREZ ACHETER DU SIROP!

Demandez échantillons et prix
à l'adresse suivante :

Siroperie MEURENS, à Aubel

Sirop mélangé, marque POMONA

**3 QUALITÉS : Sirop purs fruits, poires et pommes,
gelées de poires (Spécialité)**

Téléph. Aubel N° 9

Reg. du Comm. Verviers 12153

IMPORTATION DIRECTE
des Grands Vins de Bordeaux, de Bourgogne, d'Oporto,
de Champagnes et de Liqueurs de marques

Em. De Ridder-Laenen & Fils

27, Grand'Place

MALINES

Maison fondée en 1854
Chèques postaux 365.80

Reg. du Com. n° 269
— Téléphone 158 —

Entrepôts particuliers :

Tuileries (Dyle), 10

Longue rue des Bateaux, 61

VIN DE MESSE

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Ohèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

**Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE
PORTO en bouteilles et en cercles**

Vins Mousseux et Champagnes

Maurice VAN ASSCHE

Ex-policier judiciaire des Parquet et Sûreté militaire, ancien élève de l'École belge de Criminologie, directeur-propriétaire de la Centrale Belge d'Information

BRUXELLES — 23, avenue EMILE MAX, 23 — BRUXELLES

Téléphone 33-73-52

Reg. du Comm. 82356

C. C. P. 52038

RECHERCHE preuves et témoins ; griefs précis et faits nouveaux ; opportunité d'actions en justice dans tous litiges civils et commerciaux.

RENSEIGNE en prévision d'associations ou commandites : démasque les contrefacteurs ; concurrent déloyal, espion commercial, saboteur, auteurs de divulgations ou menaces.

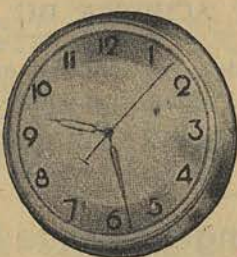
CONTROLE les agissements d'enfants prodiges ou dangereusement liés, d'intendants, gerants, caissiers, représentants, etc.

ENQUÊTE sur origines, antécédents, réputation, religion, fortune, caractère, conduite, relations. (Devoir qui s'impose avant tout mariage et qu'il se justifie par la gravité de cet acte.)

Vingt-trois années de probité professionnelle justifient la notoriété acquise par l'informateur MAURICE VAN ASSCHE

A chacun son chocolat.
MARTOUGIN
est celui des vrais amateurs.

L'horloge électrique
KIENZLE pour
pensionnats, cou-
vents, bureaux,
cours, **NE DOIT
JAMAIS ÊTRE
REMISE A
L'HEURE** car elle
donne toujours



l'heure exacte, ni remontée, ni réparée.

KIENZLE
électric

précis
comme le soleil

KIENZLE ÉLECTRIC
12, rue Vanderlinden **BRUXELLES**

Glycérines distillées, pharmaceutiques
Savons mous, Savons durs
Savons de ménage, Savons liquides

SOCIÉTÉ ANONYME DES
Établissements Industriels LOUIS PITZ

Rue Van den Peereboom, 57

Téléphones : 512.94-535.99 **Borgerhout-Anvers**

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

**MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIO-
DIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES**

L'efficacité toute spéciale de l'anti-
douleur "LA CROIX BLANCHE",
trouve sa source dans la "synergie
des composants", c'est-à-dire
l'exaltation des propriétés parti-
culières de chacun des ingrédients
par leur association mutuelle.
Grâce à elle chacun d'eux ap-
porte à l'ensemble son effica-
cité propre et pleine tout en n'y
figurant qu'en dose très réduite
d'où toxicité nulle, tolérance par-
faite, absence de toute réaction
secondaire désagréable. Les cal-
mants exercent souvent
un effet dépressif sur le sys-
tème nerveux et circula-
toire, et provoquent de
la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas
pour l'antidouleur "LA CROIX
BLANCHE", qui compte aussi par-
mi ses ingrédients un élément
tonifiant, dont la présence a pour
effet d'annihiler l'influence dépri-
mante des éléments calmants de
l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLAN-
CHE", a maintenant plus de 35
ans d'existence. Grâce à ses
qualités réelles il a su conquérir
la confiance des malades et
s'imposer dans la majeure
partie du monde civil-
lisé. Quiconque en a fait
l'essai, continue à en faire
sont calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYSENS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES

CHICOREES BOSSUT

Successeur **M. CLAEYSENS**
(Fondée en 1892)

PONT-A-CHIN près Tournai

Qualité, pureté garantie sur facture
Prix sans concurrence à qualité égale

Demandez prix en **FIXANT QUANTITÉS**

Fabrique de Chicorée

QUALITÉ SUPÉRIEURE

Reine Astrid

M. QUARTIER

Rue d'Espagne, 15-19, **ROULERS (Fl. Occ.)**

Tél. 339 — C. Ch. P. N° 115.792 — Reg. Comm. : Courtrai N° 3869



Les papiers carbone

LORAI
PRODUIT BELGE

- sont étudiés spécialement pour chaque usage : Machines à écrire, machines comptables, écriture à la main : crayon ou plume ;
- se fabriquent en toutes couleurs et toutes épaisseurs : en émulsion d'encre DURE, DEMI-DURE, TENDRE ;
- sont propres à la manipulation et ne maculent pas les copies ;
- leur durée et leur netteté les classent au premier rang des articles similaires et sont garantis par le fabricant.

Pour chacun de vos travaux, il existe un carbone LORAI.

Reclamer-les à votre fournisseur.

L'Ecole Berlitz

n'enseigne que les
LANGUES VIVANTES
mais les enseigne BIEN

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

LE LAIT "VITALY"

Sauve les nourrissons,
Favorise la croissance des enfants,

Prépare une jeunesse vigoureuse,
Soutient les vieillards.

Entretien l'énergie des adultes,
Amplifie l'endurance des sportifs,

Revitalise les malades,

LAIT CRU, PUR ET SAIN

établie indemne de tuberculose
Certificat du Ministère de l'Agriculture

176, rue Royale, BRUXELLES

Tél. 17.50.07

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1885

Béverlaai, 18

COURTRAI

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 63

Serges, volles, camelots, draps, coton divers,
toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munautés religieuses et pour confections

UNION CHARBONNIERE du Brabant, S.N.C.

Bureaux et Chantiers :

100, avenue du Port, 100

Téléphone 26.96.66

COMMANDEZ VOS PROVISIONS DE CHARBON
CHEZ...

"CHARPORT"

Chantier Charbonnier du Port
Pre Etienne-P. Soubre

31, Quai de Willebroeck,
BRUXELLES

Tél. 26.96.66

vous aurez la certitude d'avoir
pu charbon de première qua-
lité à un prix intéressant.



Charbonnière Forestoise E. OLIVIER

71, rue de la Station, Forest-Bruxelles

Téléphones :
44.78.51-44.94.38

Chèques Postaux :
34.477

Reg. du Commerce :
71785

- VENTE DIRECTE -

de la mine aux consommateurs

Dépôt général du « SYNTHRANOIX »
ANTHRACITE SYNTHÉTIQUE

Sté A^{me} FOURS A COKE

de et à QUIÉVRAIN

SPÉCIALITÉ DE COKE LAVÉ DE FONDERIE

Coke spécialement concassé pour chauffage central
et feux continus

20/40 — 40/60 & 60/80

Remise par camion de 3 tonnes dans un rayon de
50 kilomètres